

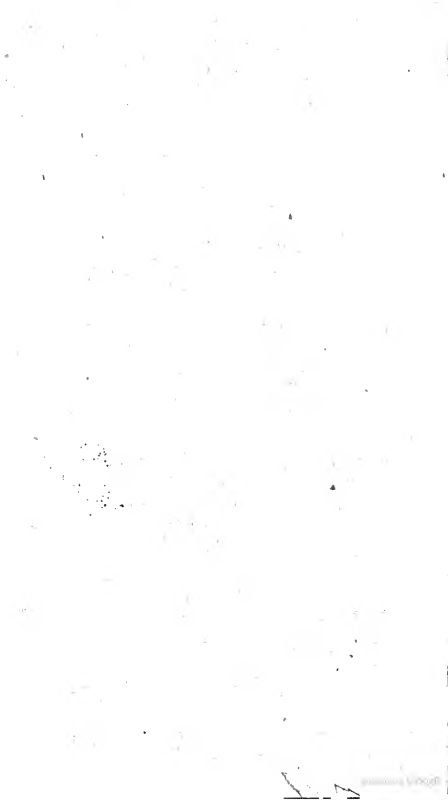




M



6-8 y 10





TRAITE CLASSIQUE

DE

LITTERATURE.

TOME II.





TRAITÉ CLASSIQUE
DE
LITTÉRATURE,

CONTENANT
LES HUMANITÉS ET LA RHÉTORIQUE;

PAR C. L. GRANDPERRET,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE DES SCIENCES DE PARIS, DU CERCLE LITTÉRAIRE
DE LYON, EX-PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE, CHEF DE L'INSTITUTION S.-CLAIR.

TOME II.



TRAITANT POUR LA RHÉTORIQUE :

- 1.^o De la Rhétorique;
- 2.^o De l'Éloquence.

HUITIÈME ÉDITION.



A LYON,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND.
Grande rue Mercière, n. 26.
1835.



TRAITÉ CLASSIQUE
DE
LITTÉRATURE.

SECONDE PARTIE.



SECTION PREMIÈRE.
DE LA RHÉTORIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA RHÉTORIQUE EN GÉNÉRAL.

Demande. Qu'est-ce que la Rhétorique?

Réponse. La Rhétorique est la science qui règle la composition oratoire, et l'exercice de la parole (1). C'est l'assemblage des préceptes

(1) Cette définition a pu paraître singulière. Je conviens en effet qu'elle est nouvelle, et que je ne l'ai trouvée nulle part; mais j'avoue aussi que j'en ai puisé l'idée dans l'étude des meilleurs rhéteurs. Ce qui importe,

qui dirigent l'orateur, et qui servent de guide à ses talens naturels.

D. De quoi s'occupe spécialement la rhétorique ?

R. Du discours oratoire. Le discours est une suite de pensées et de sentimens rendus avec noblesse, qui conduisent à la preuve de quelque vérité, et de là à la persuasion.

c'est qu'elle soit exacte : je la crois telle, puisqu'elle remplit toutes les conditions d'une bonne définition.

1.^o Elle est *courte* : pas un mot inutile.

2.^o Elle est *claire* : la moindre équivoque n'est pas possible.

3.^o Elle est *réci-proque* : la rhétorique seule donne des règles pour la composition oratoire et pour l'exercice de la parole.

4.^o Le *genre* est déterminé par le mot *science* qui place la rhétorique à son véritable rang parmi les connaissances fondées sur des principes certains, d'où l'on déduit des conséquences positives qui constituent les règles de la rhétorique. Ces principes n'ont pas, il est vrai, le même caractère d'évidence que ceux sur lesquels reposent la Géométrie et l'Algèbre; mais je ne prétends pas non plus confondre la Rhétorique avec les sciences *exactes* : je veux dire seulement qu'elle n'est point un *art*, puisqu'elle sert elle-même de fondement à un art, qui est l'*art oratoire* ou l'*éloquence*, et qu'elle est nécessairement une science, puisqu'elle trace des règles certaines d'après des principes certains.

5.^o La différence est marquée par les mots *composition oratoire* et *exercice de la parole*, qui excluent toute confusion avec les objets des autres sciences *métaphysiques*, *physiques* ou *mathématiques*.

D. Quelles conditions faut-il remplir pour persuader?

R. Il faut instruire, plaire et toucher. *Instruire*, c'est éclairer l'esprit, en faisant connaître la vérité. *Plaire*, c'est flatter l'imagination, en faisant admirer cette vérité. *Toucher*, c'est maîtriser l'ame, en faisant sentir tout le poids et toute la force de cette vérité.

D. Quelles sont les qualités nécessaires pour atteindre à ces trois objets?

R. Elles sont de deux espèces : les qualités naturelles et les qualités acquises.

Les *qualités naturelles* sont une ame capable de penser avec noblesse, et un cœur susceptible de sentimens vifs et profonds. On sent bien que ces dons heureux ne peuvent point être le fruit du travail. Ce sont des talens qui ne s'acquièrent point par l'étude; nous les devons à la nature. Elle seule forme, à proprement parler, les hommes vraiment éloquens.

Les *qualités acquises* sont renfermées dans la connaissance des règles qui concernent le plan, l'ordonnance; l'économie et le style du discours.

D. Les qualités naturelles suffisent-elles pour rendre un homme éloquent?

R. Comme il est impossible de produire un bel ouvrage sans ces talens précieux qui sont le fondement de l'éloquence, de même il est extrêmement difficile de faire, sans le secours

des règles, une composition littéraire qui soit belle dans son ensemble, qui ne pèche ni par le plan, ni par le style, ni par les détails. Un homme pourra bien, sans avoir recours aux préceptes de l'art, laisser échapper un trait vif et rapide, produire même un morceau vraiment éloquent que lui dictera le seul sentiment dont il sera pénétré; mais il ne pourra pas se soutenir long-temps, et il ne manquera pas de défigurer par des passages defectueux les passages les plus brillans. C'est ainsi que le poète anglais Shakespear, le plus frappant exemple de ce que peut la nature sans le secours de l'art, a répandu dans ses tragédies des beautés du premier ordre à côté des défauts les plus monstrueux. L'esprit a donc besoin d'un ferme appui pour ne pas tomber; d'un guide sûr et fidèle pour ne pas s'égarer. Cet appui et ce guide nécessaires pour l'éloquence, sont les règles que donne la *rhétorique*.

D. Quelle différence y a-t-il entre la rhétorique et l'éloquence?

R. L'éloquence est l'art de persuader (1), c'est-à-dire de déterminer des lecteurs ou des

(1) Personne, je pense, ne contestera cette manière didactique d'envisager l'éloquence. On sait assez que, considérée en elle-même, elle est une faculté naturelle, et que l'art oratoire est l'application des moyens que l'expérience et l'étude de la rhétorique ajoutent à cette faculté. Il suffit d'indiquer cette différence bien connue,

auditeurs à faire ou à croire ce qu'on leur propose.

La *rhétorique* est la collection des règles qui dirigent dans cet art de persuader. L'une constitue l'orateur, l'autre fait le rhéteur.

D. Comment divise-t-on la rhétorique?

R. La rhétorique se divise en autant de parties qu'il y a d'opérations auxquelles l'écrivain est assujetti. Quelque matière qu'il traite, il faut d'abord qu'il conçoive son sujet, et qu'il trouve les matériaux que ce sujet comporte. C'est ce qu'on appelle *invention*. Il faut qu'il dispose ensuite ces matériaux dans un ordre naturel et judicieux, c'est la *disposition*. Il doit traiter son sujet dans le style le plus convenable, c'est l'*élocution*. Enfin, l'orateur doit régler les mouvemens de son corps sur les affections de son âme; c'est de cet objet que s'occupe la quatrième partie de la rhétorique, qu'on appelle l'*action*.

pour pouvoir appeler l'éloquence *l'art oratoire*, *l'art de persuader*, parce qu'il ne s'agit ici que de cette espèce d'éloquence qui fortifie les dons de la nature par le secours des préceptes.

CHAPITRE II.

DE L'INVENTION ORATOIRE.

Demande. Qu'ENTEND-ON par invention oratoire?

Réponse. L'invention est l'art de trouver les matériaux qui doivent composer le discours. Il ne s'agit donc point ici de cette invention qui crée des idées neuves, qui suit des routes précédemment inconnues, et qui n'est autre chose que le génie ; mais de cette invention qui sait réunir les raisons les plus convaincantes et les plus propres à persuader.

Il est à propos de faire observer ici la différence qui existe entre *convaincre* et *persuader*. Convaincre, c'est établir invinciblement une vérité par le nombre et la force des preuves. Persuader, c'est entraîner la volonté à embrasser le parti qu'on lui suggère.

Puisque l'orateur tend à la persuasion, il doit, comme nous l'avons dit, *instruire, plaire et toucher*. Il arrive quelquefois qu'un seul de ces moyens suffit ; mais souvent aussi il est utile de les employer tous les trois. Or, pour *instruire*, il faut prouver ; pour *plaire*, il faut gagner l'estime et la confiance, en faisant paraître

des mœurs aimables, et en se conformant à celles des auditeurs; pour *toucher*, il faut exciter les passions convenables.

L'invention renferme donc trois parties, les *preuves*, les *mœurs* et les *passions*.

ARTICLE PREMIER.

Des Preuves.

D. Qu'entend-on par preuves?

R. Les preuves sont des raisons dont l'orateur appuie la vérité qu'il veut démontrer : il ne saurait donc trop s'attacher à les bien choisir, puisque ce n'est que par des preuves solides qu'il peut établir la vérité qu'il se propose de rendre sensible.

D. Quelle est la source où l'on doit puiser les preuves?

R. On doit puiser les preuves dans le sujet même et dans la raison.

Aimez donc la raison; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
(BOILEAU, *Art poét.*)

On distingue deux espèces de preuves : les preuves *intrinsèques*, et les preuves *extrinsèques*. Les premières sont renfermées dans le sujet; les secondes existent hors du sujet. Développons cette distinction par un exemple.

Massillon voulant prouver que personne n'est

à sa place dans un état où le prince ne gouverne pas par lui-même, donné d'abord des preuves intrinsèques, celles que fournit la question même pesée avec réflexion.

« Nul n'est à sa place dans un état où le prince
 « ne gouverne pas par lui-même : le mérite est
 « négligé, parce qu'il est trop modeste pour
 « s'empresser, ou trop noble pour devoir son
 « élévation à des sollicitations et à des bassesses ;
 « l'intrigue supplante les plus grands talens ; des
 « hommes simples et bornés s'élèvent aux pre-
 « mières places, et les meilleurs sujets devien-
 « nent inutiles. »

L'orateur continue par les preuves extrin-
 sèques qu'il tire de l'histoire, et qu'il amène à
 l'appui de sa proposition.

« Souvent un David, seul capable de sauver
 « l'état, n'emploie sa valeur que dans l'oisiveté
 « des champs, contre les animaux sauvages ;
 « tandis que des chefs timides, effrayés de la
 « seule présence de Goliath, sont à la tête des
 « armées du Seigneur. Souvent un Mardochee,
 « dont la fidélité est même écrite dans les mo-
 « numens publics, qui par sa vigilance a dé-
 « couvert autrefois des complots funestes au
 « souverain et à l'empire, seul en état, et par
 « sa probité et par son expérience, de donner
 « de bons conseils et d'être appelé aux pre-
 « mières places, rampe à la porte du palais,
 « tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête

« de tout, et abuse de son autorité et de la confiance de son maître. »

On doit sentir, par cet exemple, que les preuves *intrinsèques* ne dépendent que du tact et du génie de l'orateur; au lieu que les preuves *extrinsèques* supposent de sa part des études et de l'érudition.

D. Quelles règles propose-t-on pour aider à trouver les preuves tant *intrinsèques* qu'*extrinsèques* ?

R. Pour trouver les preuves *intrinsèques*, on doit considérer le sujet sous tous les rapports et dans toutes ses circonstances, le méditer profondément, c'est-à-dire l'envisager attentivement de tous les côtés, en examiner les détails, en reconnaître le fort et le faible, et sentir si de la réunion de toutes ces parties il résulte un corps de preuves capables de mettre en évidence la vérité que l'on veut démontrer. Les *circonstances* sont renfermées dans ce vers technique qu'il est utile de retenir :

Quis, quid, ubi, quā vi, quoties, cur, quomodo, quando.

Ce qui comprend la personne, la chose, le lieu, les moyens, le nombre, les motifs, la manière, le temps. Ces circonstances se rencontrent toujours toutes, ou presque toutes, dans un sujet oratoire; et quand l'orateur sait en tirer parti, il résulte de leur simple exposé que la chose est

possible ou impossible, permise ou défendue, louable ou criminelle. Le moyen le plus sûr d'inspirer l'horreur du crime est d'en-rapporter toutes les circonstances; la meilleure manière de faire admirer une belle action est d'entrer dans tous ses détails.

2.^o L'invention des preuves *extrinsèques* est beaucoup plus facile que celle des preuves *intrinsèques*, puisque les premières consistent dans des faits, des autorités, des usages, des exemples qu'il s'agit de rappeler et d'amener à l'appui de son sujet. Mais il faut, pour les trouver, avoir acquis par l'étude une vaste érudition, et être aidé du secours de la mémoire.

Les rhéteurs ont développé avec beaucoup de sagacité la théorie des *lieux communs*, c'est-à-dire de certains chefs généraux, où, comme dans autant de sources abondantes, l'orateur pouvait puiser toutes les preuves dont il avait besoin. Ils ont divisé les *lieux communs* en *lieux oratoires intérieurs*; et en *lieux oratoires extérieurs*. Les premiers renferment :-

1.^o La *définition*. Elle n'est pour le philosophe que l'explication courte, claire et précise de la nature d'une chose; mais elle devient pour l'orateur un moyen de développer, d'une manière étendue et ornée, la nature de l'objet qu'il définit.

2.^o L'*énumération des parties*. Elle consiste à diviser un tout en ses parties, afin de fixer l'at-

tention sur des détails propres à établir ou à prouver une vérité. Elle rassemble encore devant les yeux plusieurs objets épars dont l'imagination s'occuperait à peine, si elle ne les voyait ainsi réunis en un seul tableau.

3.^o La *similitude*. C'est un rapport de convenance que l'on aperçoit entre deux objets. C'est elle qui fournit les comparaisons et les exemples que l'on emploie pour rendre une vérité plus claire et plus sensible.

4.^o La *différence* ou les *contraires*. C'est la contrariété qui existe entre deux objets comparés, ou dans un même objet envisagé de diverses manières. L'orateur emploie ce moyen, comme des ombres en peinture, pour faire ressortir l'idée sur laquelle il insiste. Il dit, par exemple, que les richesses ne sauraient rendre l'homme heureux, et qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu. Il dit encore que le consulat est caractérisé non par les haches, les faisceaux, les licteurs, mais par l'activité, la sagesse et l'amour de la patrie.

5.^o Les *circonstances*. Nous en avons parlé plus haut.

Les *lieux oratoires extérieurs* sont placés hors du sujet, et fournissent les preuves *extrinsèques* : ils sont différents selon le genre dans lequel s'exerce l'orateur.

Le dissertateur s'appuie sur les autorités les plus respectables qui favorisent son opinion.

L'avocat marche à l'aide des lois, des coutumes, des arrêts, des ordonnances.

L'orateur politique se fonde sur le droit public des nations, et sur le sentiment des peuples habiles publicistes. L'histoire toute entière se déroule devant lui, et il peut appeler à son aide tous les écrivains de tous les temps et de tous les pays.

L'orateur sacré invoque l'Écriture sainte, les conciles, l'histoire ecclésiastique et les saints Pères. Les moyens que peuvent fournir l'histoire et les auteurs profanes ne lui sont pas interdits; mais il doit en user rarement et sobriement.

Il est un autre *lieu extérieur* qui s'offre dans tous les cas à tous les écrivains, quels qu'ils soient; c'est l'*imitation*. Imiter un écrivain, un orateur, un poète, ce n'est pas le traduire, le copier servilement, c'est, dans le sens le plus étroit, se pénétrer de sa pensée et la rendre avec liberté: c'est, dans le sens le plus étendu, former son esprit, son langage, ses habitudes de concevoir, d'imaginer, de composer, sur un modèle avec lequel on se sent quelque analogie; étudier ses tours, ses images, ses mouvements, son harmonie; et après s'être frappé l'imagination, enrichi la mémoire, rempli l'âme de ses beautés, s'essayer dans le même genre; prendre non ses défauts, ses négligences, s'il en a, mais ce qu'il y a de beau, de grand;

d'exquis dans le caractère de son génie et de son style ; tâcher , si l'on est orateur , d'approcher de l'heureuse abondance , de la dignité , de l'élégance , de l'harmonie de Cicéron , de son adresse insinuante ; s'exercer à jeter , comme lui , les filets de la persuasion sur l'auditoire ou sur les juges ; ou s'essayer à remuer la masse de Démosthène , à manier le raisonnement et la controverse avec la vigueur et le poids de sa dialectique entraînant ; à mouvoir les ressorts d'un pathétique austère et grave , et à lancer , comme lui , le rocher d'Ajax , dans les mouvemens d'indignation. Les orateurs de la chaire peuvent appliquer à Massillon , et à Bourdaloue ou Bossuet , la méthode d'imitation indiquée ici pour Cicéron et Démosthène.

Horace appelle les imitateurs un troupeau d'esclaves , *servum pecus* ; mais il parle de ceux qui , par l'inertie de leur esprit et leur basse timidité , ne savent que copier , obéir et suivre. Ceux-ci sont des plagiaires , et le plagiat n'est pas l'imitation.

Les disciples de l'éloquence peuvent tirer d'utiles secours de ces lieux communs ; s'ils ne s'en servent que comme de procédés dont la raison se rend compte. Il est bon d'observer comment la nature des choses se développe et se fait connaître par la définition , par la division du genre en ses espèces ; du tout en ses parties , par les similitudes et par les différences , par les

causes et les effets, par l'opposition des contraires : comment l'existence des faits se prouve ou se débat par les indices, les témoignages, les circonstances qui ont précédé, accompagné, suivi le fait dont il s'agit ; par la nature du fait même, ou par le caractère de la personne à laquelle il est imputé ; comment l'espèce et la qualité du fait se détermine ou par lui-même, ou par les circonstances qui le caractérisent, et qui font voir quelle en est la malice, l'iniquité, l'indignité, ou la bonté, l'équité, l'innocence. Lois, exemples, autorités, usages, opinion commune, mœurs publiques, mœurs personnelles, caractère et génie national, tout, dit Marmontel, peut contribuer à la *preuve* et y trouver place. Mais nous recommandons instamment à l'attention des disciples de l'éloquence les observations suivantes.

- Les sophistes grecs furent les premiers inventeurs du système artificiel des lieux communs. Les rhéteurs qui les suivirent, et surtout les Latins, donnèrent à ce système tant de régularité, qu'on eût dit qu'ils avaient conçu le dessein d'apprendre à devenir orateurs mécaniquement et à se passer entièrement du génie. Ils donnaient des espèces de recettes pour composer des discours sur tous les sujets. Il est facile de voir que, si l'étude de ces *lieux communs* pouvait produire quelques déclamations d'éclat, il était impossible qu'elle fît naître des

discours utiles et applicables aux affaires réelles de la vie. Avec le secours de ces *lieux* ou *topiques* on pouvait discourir sans fin sur toute espèce de sujets, même sur ceux dont on n'avait qu'une connaissance superficielle ; mais il est évident que de telles harangues ne devaient être qu'un tissu de trivialités. Démosthène, j'en suis assuré, dit Hugues Clair, n'avait point recours aux lieux de la rhétorique, quand il animait les Athéniens à prendre les armes contre Philippe ; et lorsque Cicéron les a employés, il n'a fait que gâter ses harangues. Ce qui est solide et persuasif doit être tiré du sein de la cause, d'une connaissance pleine, d'une profonde méditation du sujet. En prenant ainsi la raison pour guide, il est difficile de s'écarter du droit chemin, et de ne pas trouver ce qu'on doit dire pour démontrer l'objet dont on s'occupe. Cette méthode, il est vrai, suppose de la réflexion et des vues judicieuses ; aussi engageons-nous les jeunes orateurs à réfléchir de bonne heure, à prendre l'habitude de travailler de génie, et à étudier avec scrupule les bons auteurs, tant anciens que modernes. Or, étudier un auteur, c'est acquérir une connaissance approfondie de ses desseins et de la manière de les exécuter ; c'est analyser avec exactitude le plan de ses ouvrages, l'ordre et la force de ses preuves.

ARTICLE II.

Des Mœurs.

D. Qu'entend-on par mœurs en général?

R. Les mœurs sont les habitudes des hommes, bonnes ou mauvaises ; et les usages ordinaires de la vie. Les mœurs relativement au discours oratoire se considèrent dans la personne de l'orateur, et dans la personne des auditeurs.

§ I.^{er}*Mœurs considérées dans la personne de l'Orateur.*

D. Quelles sont les mœurs considérées dans la personne de l'orateur?

R. On entend par les mœurs considérées de cette manière le soin que l'orateur prend de gagner l'estime et la confiance de ses auditeurs, en donnant une opinion avantageuse de sa personne. Il est certain que, pour se rendre l'auditeur favorable et opérer la persuasion, l'orateur doit faire paraître des intentions droites et pures ; comme il est nécessaire à l'homme qui agit dans le monde, de pratiquer la morale sociale pour s'attirer l'estime de ceux avec qui il vit. Celui dont le discours annoncera un homme de bien, en qui les vertus égalent les lumières, gagnera l'estime et la confiance, et réussira

plus aisément à porter dans les âmes la conviction et la persuasion. Aussi les anciens définissaient-ils l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus*. Il ne s'ensuit pas de là qu'un malhonnête homme ne puisse être un excellent orateur ; mais ce ne peut être qu'en parlant le langage de la vertu, et en étalant les livrées d'un homme de bien. Il est même certain qu'au moment où il écrit, sa pensée est en opposition avec sa conduite ordinaire.

Qu'un ministre sacré qui est le plus rigide observateur de la loi, comme il en est le plus fidèle organe, vienne annoncer dans une assemblée chrétienne les austères vérités de la religion, les vengeances ou les miséricordes du souverain juge ; à sa voix tous les auditeurs touchés de repentir se frapperont la poitrine, et prendront la résolution généreuse de mieux faire à l'avenir.

Qu'un général, couvert de blessures honorables, connu par sa bravoure et son habileté, se présente à ses soldats au moment de la bataille ; sa seule présence inspire le courage et la confiance ; ses paroles animent les braves, et portent les sentimens de l'honneur dans le cœur même des plus lâches ; tous vont affronter les périls avec audace ; et plutôt que de reculer devant l'ennemi, vous les verrez périr au champ de la gloire.

Le peuple est assemblé pour délibérer sur les



intérêts publics : un orateur monte dans la tribune aux harangues ; sa conduite estimable lui a toujours mérité l'affection de ses concitoyens , et ses discours ne respirent que l'amour de la patrie : il parle , et le peuple entier se range à son avis ; ses conseils sont des décrets ; et les encouragemens qu'il donne deviennent le gage assuré du salut de l'état.

Un avocat dont la probité , les talens et la prudence sont reconnus , se présente devant les juges pour défendre la cause de l'équité ou de l'innocence opprimée : son nom seul a plus de force que ses raisonnemens ; il n'a pas encore fini de parler , et déjà sa cause est gagnée et son client absous.

Il est donc bien certain que les succès que l'orateur peut espérer , dépendent souvent de l'opinion que l'auditoire aura de son mérite et de ses talens.

§ II.

Des mœurs considérées dans la personne des auditeurs.

D. Qu'entend-on par mœurs considérées dans la personne des auditeurs ?

R. On entend le caractère qui leur est particulier , et qui est différent selon l'âge et la condition. Pour s'insinuer dans l'esprit des auditeurs , il faut bien saisir ce caractère et ces inclinations ; c'est en cela que consiste la connais-

sance du monde et du cœur humain ; connaissance bien importante , et qui ne s'acquiert que par l'expérience et les observations. On peut cependant puiser dans les moralistes une notion de ces caractères généraux fondés sur la nature , et qui sont comme l'apanage de l'humanité. Aristote les a parfaitement connus , puisque dans le portrait qu'il a fait de ses contemporains il a peint les hommes de tous les siècles. Ces portraits , trop longs pour être cités ici , se trouvent brièvement retracés dans l'*Art poétique* de Boileau :

Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices ,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours , volage en ses desirs ,
Rétif à la censure , et fou dans les plaisirs.

L'âge viril , plus mûr , inspire un air plus sage ;
Se pousse auprès des grands , s'intrigue , se ménage ;
Contre les coups du sort songe à se maintenir ,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde , non pas pour soi , les trésors qu'elle entasse ;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse ,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

(BOILEAU, *Art poét.* , chant III.)

La fortune et la condition n'influent pas moins que l'âge sur les mœurs des hommes ; la noblesse , la puissance , la prospérité , l'opulence ,

l'infortune, la faiblesse et la misère ont chacune leur caractère distinctif que l'orateur doit étudier, afin de pouvoir en tirer parti et observer toutes les bienséances nécessaires.

D. Qu'entend-on par bienséances ?

R. Les bienséances sont définies par Cicéron : *Scientia earum rerum quæ agentur aut dicentur suo loco collocandarum* ; c'est-à-dire l'art de placer à propos tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit. Il n'est pas dans la rhétorique de matière plus importante, ni peut-être plus difficile ; parce que le premier devoir de l'orateur est de captiver l'attention de l'auditeur, de s'insinuer dans son esprit, d'écarter avec soin tout ce qui pourrait lui déplaire, et que c'est précisément là ce qu'on obtient le plus difficilement dans un discours public. Les jeunes orateurs ne sauraient donc trop s'appliquer à connaître l'art des bienséances ; elles renferment ce que l'on doit au temps, aux lieux, à soi-même, au rang et à la naissance de ceux de qui ou devant qui l'on parle.

1.^o Il faut observer le temps dans lequel on parle, c'est-à-dire que le ton du discours doit être analogue aux circonstances tristes ou gaies, heureuses ou difficiles.

2.^o Le lieu dans lequel on parle a besoin d'une observation particulière. On tient un langage différent, selon que le lieu est public ou particulier, fréquenté ou solitaire ; selon qu'on

se trouve dans sa ville ou dans une ville étrangère, dans un camp ou dans une place publique, dans un temple ou dans un barreau.

3.^o L'orateur ne doit jamais perdre de vue son âge, sa dignité, sa réputation. Le magistrat ne s'explique pas comme le simple particulier ; et celui qui jouit d'une haute renommée peut se permettre bien des choses qui seraient ridicules dans la bouche de celui qui a toujours vécu dans l'obscurité.

4.^o On doit observer d'une manière particulière les ménagemens et les égards que l'on doit avoir envers ceux que l'on a pour auditeurs. On ne parle pas devant le sénat comme devant le peuple, devant le prince comme devant les magistrats. La gravité des sénateurs demande un genre d'éloquence que ne comporterait pas la légèreté du peuple ; et ce qui conviendrait à un homme profond et sérieux ne conviendrait pas à un homme plus superficiel ou plus gai. On doit parler différemment selon l'âge, le caractère et la condition.

5.^o Il est des bienséances relatives à ceux de qui l'on parle : on doit des égards à leur rang, à leur profession, à leur âge, à leur caractère, à leur situation heureuse ou malheureuse. Il n'est jamais permis de leur refuser la justice ou les éloges qu'ils méritent, ni de lancer contre eux des traits trop libres ou trop hardis.

Les précautions oratoires appartiennent en-

core à l'article des bienséances. Rollin donne ce nom à certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle ; à des tours étudiés et artificieux dont il se sert pour dire certaines choses qui autrement paraîtraient dures ou choquantes. On a souvent à exposer des vérités désagréables pour les auditeurs ; c'est le cas de ne rien brusquer et de ménager les esprits. Si l'on a à faire des tableaux hideux et révoltans, il faut alors gazér les objets et ne les montrer que de profil. Si l'on est forcé de rappeler des événemens honteux ou des actions criminelles, il faut passer légèrement, et sauver l'odieux de la chose par le tour heureux des phrases.

La description d'un hôpital, par exemple, présente des objets rebutans ou ingrats à dépeindre. Fléchier va nous apprendre comment il faut surmonter cette difficulté.

« Voyons la Reine dans ces hôpitaux où elle
 « pratiquait ses miséricordes publiques ; dans
 « ces lieux où se ramassent toutes les infirmités
 « et tous les accidens de la vie humaine ; où
 « les gémissemens et les plaintes de ceux qui
 « souffrent remplissent l'ame d'une tristesse im-
 « portune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de
 « corps languissans porte dans le cœur de ceux
 « qui les servent le dégoût et la défaillance ;
 « où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer

« à l'envi leur funeste empire , et où l'image
 « de la misère et de la mort entre presque par
 « tous les sens. »

(*Orais. funèb. de la Reine.*)

Dans ce tableau , chaque trait présente une image affligeante , un sentiment pénible ; mais tout y est sauvé , ennobli même par le choix des expressions.

ARTICLE II.

Des Passions.

D. Qu'entend-on par les passions relativement à l'éloquence ?

R. Les passions sont les sentimens de l'âme , accompagnés d'amour ou de haine , et qui sont les premiers mobiles de nos jugemens et de nos actions. On peut rapporter toutes les passions à ces deux sources principales , l'amour ou la haine , car elles ont toutes pour objet ce qui nous est agréable ou ce qui nous déplaît ; et si les moralistes en ont distingué un si grand nombre , c'est qu'ils ont suivi les deux premiers principes dans toutes les modifications qu'ils peuvent recevoir des causes qui les affectent et qui varient à l'infini. Ainsi la haine prend le nom de crainte , de honte , de ressentiment , de colère , de vengeance , d'indignation , suivant que l'objet détesté nous présente

le danger, l'infamie, le mépris, l'outrage, la violence, etc. L'amour s'appelle pitié, tendresse, respect, reconnaissance, admiration, émulation, suivant que l'objet aimé nous présente des malheurs qui nous touchent, des qualités qui nous gagnent, des bienfaits qui nous attirent, des avantages qui nous plaisent et que nous désirons.

L'orateur doit surtout s'appliquer à toucher les cœurs; ce n'est qu'en excitant les passions qu'il devient vraiment éloquent; ce n'est que par elles qu'il exerce sur les âmes un empire souverain. Quand il est parvenu à faire partager ses sentimens à l'auditeur, celui-ci fait son affaire de ce qu'on lui propose; il ne réfléchit plus, et se livre tout entier au torrent qui l'entraîne. Pour parvenir à ce but, trois qualités sont nécessaires à l'orateur : l'imagination, la sensibilité et le discernement.

§ I.^{er}

De l'Imagination.

D. Qu'est-ce que l'imagination ?

R. L'imagination est cette faculté de l'âme par laquelle nous nous peignons à l'esprit, avec vivacité et avec promptitude, les objets sur lesquels se porte la pensée. L'imagination nous retrace les objets absens et même chimériques, avec

tant de force, que nous croyons les avoir présents et les voir de nos propres yeux. C'est par elle que le poète sait nous attendrir sur des malheurs qui n'existent jamais, et que l'orateur, présentant des tableaux et des images frappantes, parvient à exciter les passions analogues. L'imagination est une faculté naturelle plus ou moins vive dans les différens hommes ; mais elle acquiert de la force par l'exercice, et on l'exerce en l'appliquant à des objets capables de l'enflammer. C'est à l'imagination que nous devons les beautés qui nous émeuvent si puissamment dans les poètes et dans les orateurs. Combien on est frappé du tableau énergique que Massillon présente du pécheur mourant !

« Alors le pécheur mourant ne trouve plus
 « dans le souvenir du passé que des regrets qui
 « l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses
 « yeux, que des images qui l'affligent ; dans la
 « pensée de l'avenir, que des horreurs qui
 « l'épouvantent. Ne sachant plus à qui avoir re-
 « cours, ni aux créatures qui lui échappent, ni
 « au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui
 « ne sauraient le délivrer de la mort, ni au
 « Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi
 « déclaré dont il ne doit plus attendre d'indul-
 « gence, il se roule dans ses propres horreurs,
 « il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort
 « qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-
 « même. Il sort de ses yeux mourans je ne sais

« quoi de sombre et de farouche qui exprime
 « les fureurs de son ame; il pousse du fond de
 « sa tristesse des paroles entrecoupées de san-
 « glots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne
 « sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les
 « a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des
 « regards affreux, et qui laissent douter si c'est
 « la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour
 « qu'ils expriment. Il entre dans des saisisse-
 « mens où l'on ignore si c'est le corps qui se
 « dissout, ou l'ame qui sent l'approche de son
 « juge. Il soupire profondément, et l'on ne sait
 « si c'est le souvenir de ses crimes qui lui ar-
 « rache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la
 « vie. Enfin, au milieu de ses tristes efforts, ses
 « yeux se fixent, ses traits changent, son visage
 « se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre
 « d'elle-même, tout son esprit frémit, et, par ce
 « dernier effort, son ame infortunée s'arrache
 « comme à regret de ce corps de boue, tombe
 « entre les mains de Dieu, et se trouve seule
 « au pied du tribunal redoutable. »

Cicéron rapporte avec une grande force d'ima-
 gination le supplice que Verrès fit souffrir à un
 malheureux citoyen romain sur la place pu-
 blique de Messine.

*Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis
 romanus, judices; cum interea nullus gemitus,
 nulla vox alia istius miseri inter dolorem crepi-
 tumque plagarum audiretur, nisi hæc : Civis*

romanus sum. *Hæc commemorative civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit ut virgarum vim deprecaretur; sed cum imploraret sæpius, usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici et ærumnoso qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

Comme ces images, mettent les objets sous les yeux ! comme elles font impression sur les cœurs ! Rien n'échauffe et n'anime le discours autant que les images, et l'imagination est le talent de les former, comme nous l'avons dit au commencement de la première partie de ce Traité. Il faut donc la cultiver par la lecture des bons auteurs, et surtout par des compositions fréquentes et soignées. Mais cette faculté première ne produit les plus grands effets que lorsqu'elle est soutenue, et, pour ainsi dire, animée par une autre également précieuse, la sensibilité.

§ II.

De la Sensibilité.

D. Qu'est-ce que la sensibilité ?

R. C'est une disposition naturelle du cœur à recevoir aisément les impressions diverses de la joie, de la tristesse, de la pitié, etc. Cette qualité est absolument nécessaire à l'orateur,

parce que , sans elle , il ne pourra que feindre la douleur et se couvrir du masque de la tristesse ; mais on ne le verra point verser ces larmes réelles et sincères qu'on lui demande , et qui sont presque toujours victorieuses.

Si vis me flere, dolendum est

Primum ipsi tibi.

L'orateur qui manque de sensibilité ne sera jamais qu'un froid déclamateur , parce que son cœur ne sera pas intéressé dans ce qu'il dira , et que la véritable éloquence ne vient que du cœur , selon l'expression de Quintilien : *Pectus est quod disertos facit*. Au contraire , celui qui a exercé de bonne heure sa sensibilité se livre sans peine aux impressions de la douleur et de la joie. Il exprime tout ce qu'il sent avec vivacité et avec énergie ; il est également touchant , soit qu'il parle pour lui , soit qu'il parle pour les autres. Voyez combien la sensibilité de Virgile rend intéressantes les larmes que le malheureux Evandre répand sur le cadavre de son fils Pallas , en prononçant le discours suivant :

*Non hæc, ó Palla, dederas promissa parenti ,
Cautius ut sævo velles te credere Marti.
Haud ignarus eram quantum nova gloria in armis
Et prædulce decus primo certamine posset.
Primitiæ juvenis miseræ bellique propinqui
Dura rudimenta! et nulli exaudita deorum*

*Vota precesque mea! Tâque, ô sanctissima conjux,
Felix morte tuâ, neque in hanc servata dolorem!
Contrâ-ego vivendo, vici mea fata superstes
Restarem ut genitor, Troïm socia arma secutum
Obruerent Rutuli telis; aniquam ipse dedissem;
Atque hæc pompa domum me, non Pallanta, referret!*

Il est à propos de rapprocher de ce morceau le même sujet traité par Fénelon; Virgile et Fénelon sont peut-être les deux écrivains qui eurent le plus de sensibilité. Nestor pleure son fils Pisistrate tué par Adraste.

« Malheureux d'avoir été père et d'avoir vécu
« si long-temps ! Hélas ! cruelles destinées ;
« pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la
« chasse du sanglier de Calydon , ou au voyage
« de Colchos , ou au premier siège de Troie ? je
« serais mort avec gloire et sans amertume.
« Maintenant je traîne une vieillesse doulou-
« reuse, méprisée, impuissante ; je ne vis plus
« que pour les maux , je n'ai plus de sentiment
« que pour la tristesse. O mon fils , mon cher
« Pisistrate ! quand je perdis ton frère Antiloque ,
« je t'avais pour me consoler ; je ne t'ai plus , rien
« ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'es-
« pérance , seul adoucissement des peines des
« hommes , n'est plus un bien qui me regarde.
« Antiloque ; Pisistrate , ô chers enfans ! je crois
« que c'est aujourd'hui que je vous perds tous
« deux ; la mort de l'un rouvre la plaie que l'an-
« tre avait faite au fond de mon cœur. Je ne

« vous verrai plus ! qui fermera mes yeux ? qui
 « recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu
 « es mort , comme ton frère , en homme de cou-
 « rage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir ! »

Il faut être sensible à tout ce qui peut faire quelque impression sur des âmes honnêtes , à la beauté de la vérité , de la vertu ; au spectacle de la nature , à la structure admirable des cieux , au spectacle magnifique que la terre offre à nos regards ; surtout à ce qui intéresse l'humanité : les infortunes , les revers , les afflictions , tous les maux , en un mot , auxquels les malheureux mortels sont exposés . Du sentiment profond de ces divers objets naissent ces élans pathétiques et sublimes qui mettent nos auditeurs comme hors d'eux-mêmes .

La sensibilité et l'imagination sont des qualités précieuses et indispensables , sans doute ; mais elles seraient des guides très-infidèles , si elles n'étaient réglées par le discernement .

§ III.

Du Discernement.

D. Qu'est-ce que le discernement ?

H. Le discernement est cette qualité de l'esprit qui fait envisager les objets sous leur véritable point de vue , et qui avertit de ce qui convient et de ce qui ne convient pas . C'est à cette

faculté qu'il appartient de connaître la nature et le caractère des passions, de savoir le langage qui leur est propre, de distinguer les ressorts qui peuvent les mettre en jeu, et de n'ignorer aucune des bienséances qui leur conviennent relativement aux temps, aux lieux et aux personnes. Les passions ne se ressemblent point entre elles; elles font toutes sur l'âme une impression diverse, et se manifestent au-dehors d'une manière différente. L'orateur doit connaître le caractère et le langage de chacune d'elles.

Le discernement s'acquiert par l'observation des sentimens et des affections des hommes, et surtout par l'étude de son propre cœur; car tout le monde porte en soi le germe des passions; et toute la différence qui existe entre un homme vertueux et celui qui ne l'est pas, c'est que l'un résiste à ses passions, et que l'autre s'en laisse dominer. Un orateur habile observera :

1.° De ne pas chercher à exciter les passions dans un sujet qui ne s'y prête pas, parce qu'en se livrant à de grands mouvemens il fait nécessairement rire, s'il n'arrache des larmes.

2.° De ne point brusquer les mouvemens passionnés, mais de les préparer, de les amener par degrés; il touchera plus facilement l'auditeur en prévenant adroitement son esprit, qu'en le heurtant avec précipitation.

3.° Il n'insistera pas long-temps sur ces mou-

vements oratoires : le cœur n'aime point à être froissé ; et rien ne tarit si promptement que la source de la douleur et des larmes.

4.^o Il aura soin de ne pas arrêter trop tôt les mouvemens oratoires , il laisserait ainsi son entreprise imparfaite , et ne parviendrait point à plaire à l'auditeur qui n'aime que ceux qui savent le remuer avec une force et une violence dirigées par la raison.

5.^o Enfin il doit se convaincre que l'unique moyen d'exciter les passions oratoires est de connaître les dispositions de ses auditeurs , afin de ne rien tenter mal à propos , et de frapper , selon l'expression de Voltaire , *fort et juste en même temps*. Nous le répétons , le discernement est essentiel , et ne peut être que le fruit de la réflexion et d'une longue étude du cœur humain.

CHAPITRE III.

DE LA DISPOSITION.

Demande. Qu'est-ce que la disposition ?

Réponse. C'est l'art de placer à propos , pour persuader , les matières présentées par l'invention.

L'invention , comme nous l'avons vu , fournit à l'orateur ce qu'il doit dire sur le sujet qu'il traite , et la disposition lui apprend à placer les matières dans l'ordre le plus convenable. C'est ainsi qu'un architecte , après avoir réuni les matériaux nécessaires à la construction d'un bâtiment , cherche par d'autres moyens à les disposer régulièrement. Cette partie de la rhétorique est d'une haute importance , puisque la première ne servirait de rien sans elle ; car il serait impossible de faire un bon discours , même avec les plus belles choses , si elles étaient présentées d'une manière désordonnée ; comme on ne composerait pas un beau corps avec les membres les plus parfaits , si l'on mettait ces membres hors de la place que la nature leur a donnée.

La disposition doit donc traiter , 1.^o des parties du discours , et de l'ordre dans lequel elles

doivent être mises; 2.^o des qualités nécessaires au plan du discours.

ARTICLE PREMIER.

Des parties du Discours.

D. Combien y-a-t-il de parties dans un discours oratoire?

R. La nature elle-même indique combien il doit y avoir de parties dans un discours.

1.^o L'orateur doit avant tout se concilier la bienveillance des auditeurs, les rendre attentifs, et les disposer à l'écouter plus favorablement : c'est l'objet de l'*exorde*. 2.^o Il doit exposer l'état de la question d'une manière si claire et si plausible que tout le monde le saisisse aisément : c'est ce qu'on appelle *proposition*. 3.^o Il doit établir solidement ses moyens, et prouver évidemment ce qu'il a avancé : c'est ce qu'il fait dans la *confirmation*. 4.^o Il doit finir par rappeler, d'une manière courte, vive et quelquefois pathétique, tout ce qu'il a dit de plus intéressant dans le corps du discours, et qui aurait pu échapper à la mémoire des auditeurs : ce résumé se nomme *péroration*.

Les discours du barreau ont deux parties de plus : la *narration* qui raconte les faits, et qui se place après la proposition; la *réfutation* qui se place avant ou après la confirmation, et qui

sert à détruire les raisonnemens de la partie adverse. L'*oraison funèbre* et le *panégyrique* comportent également une narration, comme la *sermon* admet une réfutation.

§ I.^{er}

De l'Exorde.

D. Qu'est-ce que l'exorde ?

R. L'exorde est l'introduction du discours. C'est une manière de débiter que l'orateur emploie pour se concilier la bienveillance, et exciter l'attention de ceux qui l'écoutent.

1.^o Il se conciliera la bienveillance, dit Girard, par l'expression des mœurs, c'est-à-dire par cet air de douceur, de probité, de modestie, si prévenant dans tous ceux qui parlent en public. Quoique l'orateur doive plaire dans tout le discours, il doit tâcher d'y réussir surtout en commençant. Un air trop confiant révolterait les esprits ; son début sera donc simple, modeste et naturel. La modestie, compagne inséparable du vrai mérite, attire l'estime et la bienveillance. Un air simple porte un caractère de candeur qui ouvre le chemin à la persuasion. Beaucoup d'orateurs parlent d'eux-mêmes dans l'exorde ; ils ont presque toujours tort ; il ne faut parler de soi que lorsque la nécessité l'exige. Ceux même qui s'excusent sur leur faiblesse

n'emploient souvent en cela qu'un raffinement d'amour-propre qui aime mieux dire du mal de soi, que de n'en rien dire du tout.

Comparons l'exorde des plaidoyers d'Ajax et d'Ulysse dans Ovide. Cette comparaison peut nous faire sentir en quoi consiste l'art de se concilier la bienveillance.

Après la mort d'Achille, Ajax et Ulysse se disputent les armes de ce héros. Ils exposent tous deux leurs prétentions en présence des princes confédérés. Ajax parle le premier; il fait et dit précisément tout ce qu'il faut pour indisposer ses juges.

. *Sigeia torvo*
Littora respexit, classemque in littore, vulu,
Intendensque manus : Agimus, proh Jupiter ! inquit,
Ante rates causam, et mecum confertur Ulysses !
At non hec toreis dubitavit cedere flammis,
Quas ego sustinui, quas hæc à classe fugavi.

Cette présomption, cet emportement contre Ulysse et contre les juges à qui il semble reprocher leur injustice et leur ingratitude; ce grand service rappelé d'une manière si dure, tout cela n'était propre qu'à aliéner les esprits. Ce n'est pas qu'Ovide s'y soit mépris; mais il a voulu peindre le caractère d'Ajax, héros moins instruit, sans doute, dans l'art de parler, qu'habile à manier les armes.

Ulysse, le plus éloquent et le plus rusé des

Grecs , commence son discours sur un ton bien différent.

*Si mea cum vestris valuissent votis , Pelasgi ,
Non foret ambigua tanti certaminis hares ;
Tuque tuis armis , nos te poliremur , Achille.
Quem quoniam non æqua mihi vobisque negarunt
Fata (manuque simul veluti lacrymantia tersit
Lumina) , quis magno melius succedat Achilli ,
Quàm per quem magnus Danaïs successit Achilles ?*

Il n'est rien , dans cet exorde , qui ne soit insinuant ; modération , désintéressement , pitié , dévouement à la patrie , amour des grands hommes , respect pour les juges , tout prévient en faveur d'Ulysse.

2.^o L'orateur se conciliera l'attention , s'il donne dès le commencement une bonne idée de ses lumières , s'il fait envisager son sujet comme capable d'intéresser , et s'il a soin d'être clair et précis. Il faut qu'il présente son sujet par les endroits les plus frappans , sans entrer dans les détails et sans rien approfondir , parce qu'il courrait risque de se répéter ensuite et de fatiguer les auditeurs. Il doit s'exprimer d'une manière qui ne sente ni l'apprêt ni la recherche , et ne donner à l'exorde qu'une étendue nécessaire et proportionnée au corps du discours. Tel est ce beau début de la défense de Louis XVI , par M. Desèze , devant la Convention.

« Représentans de la nation ! il est donc enfin

« arrivé ce moment où Louis, accusé au nom
 « du peuple français, peut se faire entendre au
 « milieu de ce peuple lui-même ! il est arrivé,
 « ce moment où, entouré des conseils que l'hu-
 « manité et la loi lui ont donnés, il peut pré-
 « senter à la nation une défense que son cœur
 « avoue, et développer devant elle les inten-
 « tions qui l'ont toujours animé ! Déjà le calme
 « même qui m'environne m'avertit que le jour
 « de la justice a succédé aux jours de colère et
 « de prévention ; que cet acte solennel n'est
 « point une vaine forme ; que le temps de la
 « liberté est aussi celui de l'impartialité que
 « la loi commande ; et que l'homme, quel qu'il
 « soit, qui se trouve réduit à la condition hu-
 « miliante d'accusé, est toujours sûr d'appeler
 « sur lui et l'attention et l'intérêt de ceux même
 « qui le poursuivent. Je dis l'homme, quel qu'il
 « soit ; car Louis n'est plus en effet qu'un
 « homme. Il n'exerce plus de prestiges ; il ne
 « peut plus rien ; il ne peut plus imprimer de
 « craintes, il ne peut plus offrir d'espérance :
 « c'est donc le moment où vous lui devez non-
 « seulement le plus de justice, mais j'oserai le
 « dire, le plus de faveur.

« Je voudrais pouvoir être entendu, dans ce
 « moment, de la France entière : je voudrais
 « que cette enceinte pût s'agrandir tout à coup
 « pour la recevoir ! Je sais qu'en parlant aux re-
 « présentans de la nation je parle à la nation

« elle-même ; mais il est permis sans doute à
« Louis de regretter qu'une multitude immense
« de citoyens aient reçu l'impression des incul-
« pations dont il est l'objet , et qu'ils ne soient
« pas aujourd'hui à portée d'apprécier les ré-
« penses qui les détruisent. Ce qui lui importe
« le plus , c'est de prouver qu'il n'est point
« coupable : c'est là son seul vœu , sa seule
« pensée. Louis sait bien que l'Europe attend
« avec inquiétude le jugement que vous allez
« rendre ; mais il ne s'occupe que de la France.
« Il sait bien que la postérité recueillera un jour
« toutes les pièces de cette grande discussion
« qui s'est élevée entre une nation et un homme ;
« mais Louis ne songe qu'à ses contemporains ;
« il n'aspire qu'à les détromper. Nous n'aspi-
« rons non plus nous-mêmes qu'à le défendre ;
« nous ne voulons que le justifier. Nous ou-
« blions , comme lui , l'Europe qui nous écoute ;
« nous oublions la postérité dont l'opinion déjà
« se prépare. Nous ne voulons voir que le mo-
« ment actuel , nous ne sommes occupés que de
« Louis , et nous croirons avoir rempli toute
« notre tâche , quand nous aurons démontré
« qu'il est innocent. »

Cet exorde , tout à la fois modeste et coura-
geux , était bien propre à concilier à l'auguste
accusé la bienveillance des juges et des specta-
teurs , si un trop grand nombre d'entre eux

n'avaient été également sourds à la voix de la justice et de l'humanité.

D. Combien distingue-t-on de sortes d'exordes?

R. On en distingue quatre sortes, qui sont caractérisées par les dénominations de *simple*, *insinuant*, *pompeux*, *véritablement*.

1.^o L'exorde *simple* est le début naturel d'un discours dans lequel on n'a rien de mieux à faire que d'entrer de suite en matière, sans préambule et sans art; ce qui arrive quand le sujet est ou trop peu important, ou trop clair pour exiger des explications préliminaires, et quand on est sûr de trouver l'auditoire favorablement disposé. Démosthène commence toutes ses harangues contre Philippe sur le ton d'un ami parlant avec franchise à son ami. Cochin débute dans un de ses plaidoyers, ainsi qu'il suit : « Une transaction solennelle passée entre deux frères
« majeurs, par laquelle ils ont réglé tous leurs
« droits, et prévenu de grandes contestations
« qui pouvaient s'élever entre eux, fait l'objet
« du différend qui est aujourd'hui soumis à la
« décision de la Cour. »

2.^o L'exorde *insinuant* est un tour d'éloquence qui consiste à présenter à l'auditoire, au lieu de l'objet qu'on se propose, un autre objet qui l'intéresse, et qui, par ses rapports avec l'objet dont il s'agit, dispose d'abord les esprits à ne pas en être blessés, et les amène

insensiblement à le voir d'un œil favorable. Cet exorde demande beaucoup d'art et de finesse, et l'heureux emploi de toutes les précautions oratoires : tant il est difficile de ramener des auditeurs mal disposés, de détruire des erreurs, des préjugés, ou des sentimens reçus, et d'affaiblir les raisons d'un adversaire puissant ou respectable ! L'exorde du plaidoyer d'Ulysse, et celui de Mr. Desèze, que nous avons cités, sont de parfaits modèles à imiter. Celui de Cicéron dans le second discours contre la loi agraire est un véritable chef-d'œuvre d'insinuation ; il est trop long pour être rapporté ici, mais les jeunes orateurs doivent le relire et l'étudier avec soin : il est beau de voir comment le plus insinuant des hommes parvient à faire repousser par le peuple une loi chère au peuple, et présentée par les magistrats du peuple.

3.^e L'exorde *pompeux* s'emploie surtout dans le genre démonstratif, lorsqu'il s'agit de louer un saint ou un héros. L'orateur chargé de cette fonction ne rencontre pas ordinairement dans les auditeurs des dispositions qui lui soient défavorables. Au contraire, tous s'intéressent au sujet, admirent et respectent celui dont ils viennent entendre les louanges. Ainsi l'orateur peut, dès le commencement, étaler toute la pompe de l'éloquence, comme l'a fait Fléchier dans l'oraison funèbre de Turenne.

« Je ne puis, Messieurs, vous donner une
 « plus haute idée du triste sujet dont je viens
 « vous entretenir, qu'en recueillant ces termes
 « nobles et expressifs dont l'Écriture se sert
 « pour louer la vie et déplorer la mort du sage
 « et vaillant Machabée. Cet homme qui portait
 « la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de
 « la terre; qui couvrait son camp d'un bouclier
 « et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui
 « donnait à des rois ligüés contre lui des déplai-
 « sirs mortels, et réjouissait Jacob par ses ver-
 « tus et par ses exploits dont la mémoire doit
 « être éternelle; cet homme qui défendait les
 « villes de Juda, qui domptait l'orgueil des en-
 « fans d'Ammon et d'Esau, qui revenait chargé
 « des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé
 « sur leurs propres autels les dieux des nations
 « étrangères; cet homme que Dieu avait mis
 « autour d'Israel comme un mur d'airain où se
 « brisèrent tant de fois toutes les forces de
 « l'Asie, et qui, après avoir défait de nom-
 « breuses armées, déconcerté les plus fiers et les
 « plus habiles généraux des rois de Syrie, venait,
 « comme le moindre des Israélites, réparer avec
 « ses mains triomphantes les ruines du sanc-
 « tuaire, et ne voulait d'autre récompense des
 « services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur
 « de l'avoir servie: ce vaillant homme, poussant
 « enfin avec un courage invincible les ennemis
 « qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut

« le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. »

4.^o L'exorde *vehément* est celui par lequel on entre brusquement dans son sujet, en prenant de suite un ton et un langage conformes aux dispositions de l'auditoire. Cet exorde, qu'on appelle encore *ex abrupto*, convient dans un sujet très-important, très-grave, et qui excite par lui-même les grands mouvemens de l'ame. Tels étaient les complots incendiaires de Catilina, que le consul romain avait à dévoiler au sénat, en présence du chef même de la conjuration. Aussi l'orateur n'emploie pas les précautions ordinaires de l'exorde, qui auraient attiédi l'émotion des auditeurs; mais profitant habilement de la disposition des esprits, il accable d'abord le scélérat par cette foudroyante apostrophe.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ? quandiu etiam furor iste tuus nos eludet? Quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? Nihilne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt? Patere tua consilia non sentis? Constrictam jam omnium conscientiâ teneri conjurationem tuam non vides? Quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris?

Il faut cependant observer que l'exorde *ex abrupto* suppose; de la part de l'orateur, de l'ascendant sur son auditoire : tout le monde ne réussirait pas, comme Massillon, à commencer ainsi un sermon sur l'impénitence finale.

« Si vous n'avez pas frémi en m'entendant
 « prononcer ces paroles, les plus terribles sans
 « doute qu'on lise dans vos divines Ecritures :
 « *Je n'en vais, vous me chercherez, et vous*
 « *mourrez dans votre péché*, je ne vois plus de
 « vérité dans la religion capable de vous tou-
 « cher. »

D. Que faut-il observer pour bien faire l'exorde ?

R. L'orateur doit toujours avoir dans la pensée les *circonstances*, afin d'accommoder son langage à ce qu'elles exigent; les *dispositions de l'auditoire*, afin de débiter convenablement sur un ton simple, ou insinuant, ou pompeux, ou véhément; la *nature du sujet*, afin d'en faire sortir l'exorde, comme une fleur de sa tige. Il doit se souvenir que l'exorde ne fait qu'introduire, annoncer, promettre, et que ce n'est le lieu de déployer ni les forces du raisonnement, ni les ressorts du pathétique; comme un habile architecte n'épuise pas les ressources de son art à décorer un vestibule. Il doit éviter de tomber dans les défauts que Cicéron désigne par les épithètes de *vulgaire*, *commun*, *commuable*,

muable, inutile, trop long, hors d'œuvre, déplacé, ou à contre-sens.

L'exorde est vulgaire, quand il peut s'accommoder à plusieurs causes, ou à plusieurs sujets indifféremment.

Commun, quand il peut convenir tout aussi bien à la cause de l'adversaire.

Commuable, quand, avec de légers changemens, il peut se retourner contre celui qui l'emploie.

Inutile, quand il n'est qu'un prélude oiseux.

Trop long, quand il contient plus de pensées et de paroles qu'il ne faut.

Hors d'œuvre, quand il n'est pas tiré du fond du sujet, et qu'il semble y être ajouté.

Déplacé, quand il ne va pas au but que l'on se propose.

A contre-sens, quand il va contre l'intérêt de la cause et l'intention de l'orateur. Enfin la méthode la plus sûre pour approprier l'exorde au sujet, est de ne le composer que lorsque le discours est terminé.

Dans la plaidoirie moderne, les causes civiles sont rarement susceptibles d'exordes développés. La haute éloquence n'y peut trouver sa place que dans les causes politiques ou criminelles. Chez les nations où l'éloquence délibérative se fait entendre, la discussion des affaires appelle l'orateur au fait; l'exorde y tiendrait trop d'espace, et ses modèles sont plutôt dans

Thucydide et *Tite-Live* que dans *Démosthène* et *Cicéron*. Le grand appareil de l'exorde paraît réservé aujourd'hui à l'éloquence de la chaire : c'est en effet là qu'il se montre avec l'éclat qu'il eut jadis dans la tribune, mais par des moyens différens. Le personnel en est exclus : ses relations sont du ciel à la terre, de l'homme à Dieu, de la morale à la religion, et du sujet à l'auditoire, avec une austérité sainte et sans aucun mélange d'artifice et d'adulation. L'orateur s'y attache surtout au développement du texte qu'il a choisi, et à son application soit au sujet qu'il veut approfondir, soit à la personne qu'il doit louer et qu'il présente pour modèle.

§ II.

De la Proposition.

D. Qu'est-ce que la proposition ?

R. La proposition est l'exposition naturelle du sujet que l'on va traiter. On la place ordinairement à la fin de l'exorde ou à la tête de la confirmation.

Il y a des propositions *simples* et des propositions *composées*. Les propositions simples ne renferment qu'un seul objet à prouver.

Les propositions composées contiennent plusieurs objets dont chacun doit être prouvé sépa-

rement, comme celle du discours de Cicéron pour le poète Archias.

Quod si mihi à vobis tribui concedique sentiam, perficiam profectò ut hunc Archiam Licinium non modò non segregandum, cum sit civis, à numero civium, verùm etiam, si non esset, putetis adsciscendum fuisse.

Les propositions composées offrent toujours différens points à traiter. Les propositions simples étant appuyées sur deux ou trois preuves principales, présentent aussi par-là même plusieurs aspects sous lesquels on peut les considérer ; de là les *divisions*.

D. Qu'est-ce que la division ?

R. C'est le partage du sujet en plusieurs points qui doivent être traités séparément. Ces points ne doivent être qu'au nombre de deux ou de trois. Comme ils peuvent eux-mêmes être prouvés de plusieurs manières, ils peuvent aussi se diviser, et de là les *subdivisions*.

La proposition avec les divisions et les subdivisions forment ce qu'on appelle le plan du discours, dont nous parlerons dans un chapitre subséquent.

D. Quelles sont les qualités de la division ?

R. 1.^o La division doit être entière, c'est-à-dire que ses parties doivent embrasser toute l'étendue du sujet.

2.^o Un membre ne doit point rentrer dans

l'autre, ni présenter la même idée sous des termes différens.

3.^o Le premier doit, s'il est possible, être un degré pour monter au second; celui-ci doit confirmer l'autre et enchérir.

4.^o La division doit être naturelle et exprimée en termes clairs et précis.

Massillon, d'après ce texte; *consummatum est*, divise admirablement son discours sur la passion.

« La mort du Sauveur renferme trois consom-
« mations, qui vont nous expliquer tout le mys-
« tère de ce grand sacrifice : une consommation
« de justice du côté de son Père ; une consom-
« mation de malice de la part des hommes ;
« une consommation d'amour de la part de
« Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront ce
« discours. »

D. Faut-il toujours diviser son sujet?

R. Il y a des matières où la liaison des preuves conduit assez l'esprit, sans que l'on soit obligé d'annoncer la division du discours; quelquefois même il est utile d'en cacher l'ordre et l'économie. Mais en général, la division contribue à la clarté, en démêlant les questions principales et les matières chargées d'incidens, ce qui soulage celui qui parle et ceux qui écoutent. Ne point faire de division, c'est se renfermer dans un cercle trop étroit, c'est se priver d'un avantage et s'exposer à ne pas donner tous

les éclaircissemens que le sujet exige. Mais en trop faire, c'est devenir minutieux, c'est ôter au discours sa gravité, c'est fatiguer l'attention des auditeurs qui ne peuvent retenir tant de divisions. Enfin l'orateur judicieux doit se régler, à cet égard, sur la nature des sujets qu'il a à traiter. Fénelon, juge compétent en pareille matière, s'est déclaré contre l'usage des divisions dans les sermons. Mais cette opinion trop exclusive a été combattue par Blair, fondé sur de bonnes raisons, telles que la clarté qui en résulte, ainsi qu'une marche plus facile à comprendre et une plus grande instruction pour la masse des auditeurs, objet principal qu'on ne doit jamais perdre de vue.

§ III.

De la Confirmation.

D. Qu'est-ce que la confirmation ?

R. La confirmation est la partie du discours dans laquelle l'orateur prouve ce qu'il a avancé dans la proposition.

C'est de la confirmation que dépend principalement le succès du discours, puisque c'est dans cette partie que l'on doit convaincre l'auditeur de la vérité qu'on avance. C'est là que triomphe l'orateur habile qui a le bonheur de joindre la force du raisonnement au charme des couleurs. C'est là qu'il faut faire usage de tout

ce que nous avons dit à l'article des preuves relativement à leur invention.

D. Que faut-il faire pour prouver évidemment une proposition?

R. Il faut 1.^o bien choisir et bien distribuer ses preuves ; 2.^o bien raisonner.

Du choix et de l'arrangement des Preuves.

D. Que faut-il observer dans le choix des preuves?

R. Il faut avoir soin de n'employer que celles qui sont concluantes, et de rejeter celles qui ne répandraient pas assez de clarté sur le sujet. Ce n'est pas le nombre des raisons, mais leur valeur qui fait la force du discours. Une seule preuve solide a plus d'effet qu'un grand nombre d'autres qui ne seraient que légères. Aussi Cicéron disait-il : *Quand je choisis mes preuves, je n'ai point tant coutume de les compter que de les peser.* Or, pour conserver du poids, les preuves doivent avoir avec le sujet un rapport direct, et être assorties à l'intelligence et à la disposition de l'auditoire ; faute d'avoir avec le sujet une intime liaison, elles ne sont pas concluantes : quand elles sont inintelligibles pour la multitude, elles restent à peu près sans effet, et si l'on ne consulte pas les dispositions des auditeurs, on court risque de considérer comme bonnes des raisons qui ne le sont pas

à leurs yeux, ou d'en omettre d'autres faibles en elles-mêmes, mais puissantes sur l'esprit des hommes à qui l'on parle. Celles qui sont décidément faibles, il faut les sacrifier, parce qu'en les employant on donne à croire qu'on n'en a point de fortes, et parce qu'on paraît pauvre lorsqu'on s'attache à ne rien perdre. Il est cependant un moyen de tirer parti des preuves qui n'ont pas par elles-mêmes une force décisive, et ce moyen nous allons l'indiquer.

D. Que faut-il observer dans l'arrangement des preuves?

R. On ne peut proposer aucune règle à cet égard, si ce n'est de consulter la disposition des auditeurs et le sujet qu'on traite. Le discours ne doit jamais décliner, et de fort qu'il était au commencement devenir faible à la fin. Ainsi, il ne sera pas à propos de mettre en avant les preuves les plus solides, mais il serait peut-être très-avantageux de commencer par quelque chose de fort, et de conserver jusqu'à la fin une progression constante, d'après ce principe : *semper augeatur et crescat oratio*. C'est ainsi qu'un habile capitaine dispose ses troupes pour la bataille. Son armée n'est composée que de braves ; mais l'élite de ses soldats forme le corps de réserve, et s'il y a quelque homme dont la bravoure lui soit suspecte, il a le soin de le faire marcher à côté de ceux dont la vaillance doit écraser

l'ennemi. Cependant comme il est des circonstances imprévues qui peuvent faire changer un ordre de bataille, il en est aussi qui doivent engager l'orateur à disposer ses preuves d'une manière différente. Nous répétons donc que l'arrangement des preuves doit dépendre des matières que l'on traite.

Parmi les preuves que l'orateur veut employer, les unes sont plus convaincantes et les autres plus légères. Le grand talent comme la grande difficulté, c'est de savoir les traiter d'une manière avantageuse. Voici des conseils dont on peut faire usage.

1.^o Quand on a des preuves faibles, et qu'on croit utile de s'en servir, il faut les serrer, les unir étroitement, et en composer comme une masse dont toutes les parties réunies ont un grand poids. Elles frappent, dit Quintilien, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

2.^o Les preuves les plus convaincantes doivent être présentées séparément, pour qu'elles ne soient pas confondues dans la foule; celles surtout sur lesquelles on compte le plus, il faut avoir soin de les développer, de les présenter quelquefois de plusieurs manières, pour en faire sentir toute la force, et en tirer tout l'avantage possible. C'est ce que les rhéteurs appellent *amplification*.

D. Qu'est-ce que l'amplification?

R. C'est l'art de donner de la dignité ou de la force au discours, en montrant la grandeur de ce qui est regardé comme petit, ou la petitesse de ce qui est regardé comme grand.

L'amplification ne doit donc pas être, comme on pourrait se l'imaginer, le moyen de dire peu de choses en beaucoup de paroles. Rien au contraire n'est plus insipide qu'un discours surchargé de mots vides de sens. On ne saurait trop rappeler aux jeunes gens que cet insupportable défaut leur est assez ordinaire, soit parce qu'ils ne se donnent pas la peine de réfléchir, soit parce que les pensées ne se présentent pas encore facilement à leur imagination.

D. En quoi consiste l'amplification oratoire?

R. Elle consiste, dit l'abbé Girard, à insister sur ses pensées, en leur donnant des développemens pleins de raisons, et qui ajoutent toujours à ce qu'on a déjà dit. A mesure qu'on amplifie, le discours doit croître en beautés, c'est-à-dire devenir plus clair, plus animé, plus fort, plus énergique. Tout ce qui est inutile et superflu doit être rejeté avec le plus grand soin. Rien n'est plus odieux que la stérile abondance de ces amplifications qui ne font que répéter d'une manière fade les mêmes choses en termes différens.

Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
 Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

(*Art poétique.*)

D. De quels moyens faut-il se servir pour amplifier ?

R. Quand on amplifie on doit toujours ajouter aux choses qu'on a déjà trouvées des pensées propres à augmenter ou à diminuer l'objet dont il s'agit. Pour cela, il faut avoir recours à tout ce que peut suggérer une imagination vive et une réflexion profonde, soit en examinant les choses en elles-mêmes, soit en les rapprochant de certains objets, et en établissant des oppositions ou des comparaisons. Tantôt on cherche le principe, l'origine des choses; tantôt on appuie sur leurs usages, sur leurs bons ou mauvais effets; souvent on amplifie par supposition, ou par induction, ou par une réunion de termes qui donnent plus de force au discours que les termes simples, quoique dans le fond ils signifient la même chose. C'est ainsi qu'à l'aide de l'amplification l'orateur étend sa matière, l'orne, la relève par des tours et des expressions qui en montrent les diverses faces. Il est bon de rapprocher les moyens que nous venons d'indiquer pour l'amplification, de ce que nous avons dit sur la manière de développer son sujet par les lieux communs.

Quelques exemples éclairciront ces préceptes,

Il est terrible pour l'homme d'être réduit à n'avoir dans le monde d'autres ressources que lui-même.

Bourdaloue amplifie cette pensée par de belles suppositions :

« Si je me trouvais seul et sans guide dans
 « une solitude affreuse, exposé à tous les ris-
 « ques d'un égarement sans retour, je serais
 « dans des frayeurs mortelles ; si dans une pres-
 « sante maladie je me voyais abandonné,
 « n'ayant que moi-même pour veiller sur moi,
 « je n'oserais plus compter sur ma guérison ;
 « si dans une affaire capitale, où il s'agirait
 « pour moi non-seulement de ma fortune, mais
 « de ma vie, tout autre conseil que le mien
 « me manquait, je me croirais perdu et sans
 « espérance : comment donc, au milieu du
 « monde, de tant d'écueils et de pièges qui
 « m'environnent, de tant de périls qui me me-
 « nacent, de tant d'ennemis qui me pour-
 « suivent, de tant d'occasions où je puis périr,
 « sans autre secours que moi-même, pourrais-
 « je vivre en paix, et n'être pas dans de conti-
 « nuelles alarmes ? »

Les hommes ne sont rien, et tout passe rapidement sur la terre.

Massillon amplifie magnifiquement cette pensée :

« Hélas ! que sont les hommes sur la terre ?

« des personnages de théâtre. Tout y roule sur
 « le faux. Ce n'est partout que représentation,
 « et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de
 « mieux établi n'est l'affaire que d'une scène.
 « Qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une
 « fatale révolution, une rapidité que rien n'ar-
 « rête, entraîne tout dans les abîmes de l'éter-
 « nité. Les siècles, les générations, les empires,
 « tout va se perdre dans ce gouffre; tout y reste,
 « et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont
 « frayé le chemin, et nous allons le frayer
 « dans un moment à ceux qui viennent après
 « nous. Ainsi les âges se renouvellent, ainsi la
 « figure du monde change sans cesse, ainsi les
 « morts et les vivans se succèdent et se rem-
 « placent continuellement; rien ne demeure,
 « tout s'use, tout s'éteint. »

La plus belle victoire est de se vaincre soi-même, et personne ne peut partager la gloire de celui qui l'a remportée.

L'orateur romain tire de là une noble amplification, dans le discours pour Marcellus :

Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas; omni copiarum genere abundantes; sed tamen ea vicisti quæ et conditionem et naturam ut vinci possent habebant: nulla enim tanta vis quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Animum

vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitate, ingentio, virtute præstantem, non modò extollere facientem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem: hæc qui faciat, non cum cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.

Itaque, Cæsar, bellicæ tuæ laudes celebrantur, illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gentium litteris atque linguis; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet. Sed tamen ejusmodi res nescio quo modo, etiam quùm leguntur, obstrepi clamore militum videntur et tubarum sono. At verò quùm aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundiâ præsertim, quæ est inimica consilio, et in victoriâ, quæ naturâ insolens et superba est, aut audimus aut legimus, quo studio incendimur non modò in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos sæpè, quos nunquam vidimus, diligamus!

Te verò quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque et os cernimus, ut, quidquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus, quibus studiis prosequemur, quâ benevolentia complectemur! Parietes, medius fidius, Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ, tibi gratias agere gestiunt quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum et suis sedibus.

L'amplification est exposée à un grand écueil, celui d'être poussée trop loin. Elle devient alors fatigante, elle expose à des redites qui déplaisent souvent, et donnent une mauvaise idée des raisons de l'orateur, par la précaution même qu'il prend de vouloir les porter à la dernière évidence. L'amplification doit avoir des bornes, et quand on traite une preuve, il faut éviter avec soin deux grands défauts : l'un, de prouver les choses claires que personne ne conteste et qu'il suffit d'énoncer ; l'autre, de s'arrêter trop long-temps sur une preuve et de l'épuiser. Dire tout ce qu'il faut ; et ne dire que ce qu'il faut, est ce qu'il y a de plus difficile à observer dans une composition littéraire. Cet art est le fruit de l'expérience et le talent des grands maîtres.

Du Raisonnement.

D. Qu'est-ce que le raisonnement ?

R. C'est l'art de prouver une chose qui paraît douteuse, par une autre qui est reconnue pour certaine. Reasonner n'est donc autre chose que de poser un premier principe, ou une proposition qui ne souffre aucune difficulté, et montrer ensuite la liaison de la proposition contestée avec la proposition incontestable. Par exemple, vous avcz devant vos yeux une co-

bonne dont vous ignorez la hauteur ; mais vous tenez dans vos mains une perche dont la hauteur vous est connue : vous appliquez votre perche sur la colonne, à laquelle elle se trouve parfaitement égale, et vous concluez avec certitude sur la hauteur de la colonne, par une opération qui est le raisonnement : *Ma perche a six pieds, la colonne est égale à ma perche : donc la colonne a six pieds.* Cette opération physique est exactement l'image du raisonnement dans les choses métaphysiques. Par exemple, vous doutez s'il faut aimer les belles-lettres ; mais vous tenez pour certain qu'il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits. Cette seconde proposition sera pour vous comme une perche avec laquelle vous mesurerez la première, et vous direz, en énonçant d'abord ce que vous tenez pour principe certain : *Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits ; or les belles-lettres nous rendent plus parfaits ; vous aurez à conclure : donc il faut aimer les belles-lettres.*

On distingue plusieurs espèces de raisonnemens ; nous ne parlerons que de ceux dont la connaissance est principalement nécessaire à l'orateur, et qui sont : le *syllogisme*, l'*enthymème* et le *dilemme*.

D. Qu'est-ce que le syllogisme ?

R. Le syllogisme est un raisonnement composé de trois propositions, dont la dernière est

nécessairement tirée des deux précédentes qui, par cette raison, sont appelées *prémisses*.

Celui qui nous comble de bienfaits mérite notre reconnaissance :

Or Dieu nous comble de bienfaits ;

Donc Dieu mérite notre reconnaissance.

Ces trois propositions, s'appellent encore *majeure, mineure et conclusion*. Il suffit de dire ici que la majeure est celle qui contient ce qui est mis en principe ; la mineure, celle que l'on compare à ce principe ; et la conclusion, celle qui renferme le résultat de cette comparaison, et qui doit être nécessairement vraie, supposé la vérité des prémisses.

D. Qu'est-ce que l'enthymème ?

R. L'enthymème est un syllogisme réduit à deux propositions, parce que l'on en sous-entend une qu'il est aisé de suppléer. La première se nomme *antécédent*, et la seconde *conséquent*.

Celui qui nous comble de bienfaits mérite notre reconnaissance :

Donc Dieu mérite notre reconnaissance.

On voit que la mineure qui est exprimée dans le syllogisme est retranchée dans l'enthymème.

D. Qu'est-ce que le dilemme ?

R. Le dilemme est un raisonnement composé de deux propositions opposées, entre lesquelles il n'y a point de milieu, et dont on laisse le

choix à son adversaire ; quelle que soit celle qu'il préfère à l'autre , on en tire contre lui une conséquence qui est sans réplique.

On cite un exemple remarquable de ce raisonnement , dans lequel on dit aux pyrrhoniens qui prétendent qu'on ne peut rien savoir :

Où vous savez ce que vous dites , ou vous ne le savez pas.

Si vous savez ce que vous dites , on peut donc savoir quelque chose.

Si vous ne savez pas ce que vous dites , vous avez donc tort d'assurer ce que vous dites ; car on ne doit pas assurer ce qu'on ne sait pas.

On voit que le dilemme se compose d'autant d'enthymèmes qu'il comprend de propositions distinctes et séparées ; chacune porte avec elle son conséquent , auquel on est forcé de se rendre.

D. Quelle est la manière d'employer dans le discours ces diverses espèces de raisonnemens ?

R. L'éloquence n'emploie presque jamais le *sylogisme* concis et tourné , à la manière de l'école ; mais elle le développe et l'étend , en prouvant successivement chacune des propositions qui le composent. Elle tire ensuite la conclusion qu'elle étend et développe encore. Telle est la différence qui existe entre l'argumentation scolastique et l'argumentation oratoire ; différence fondée sur la diversité du but,

qui est la *conviction* pour le philosophe, et la *persuasion* pour l'orateur. Si celui-ci raisonnait avec autant de sécheresse que le philosophe, il serait difficile qu'il se rendit agréable, et par là même qu'il parvint à persuader. Cicéron a parfaitement employé le raisonnement oratoire dans la première partie du plaidoyer de Milon, lequel peut se réduire tout entier au syllogisme suivant :

Il est permis de tuer quiconque attente à notre vie :

Or Clodius a attenté à la vie de Milon ;

Donc Milon n'est pas coupable.

Cicéron prouve d'abord la première proposition par le droit naturel, par le droit des gens et par l'autorité des exemples. Il passe ensuite à la seconde proposition qu'il prouve par les circonstances de la mort de Clodius, rapportée dans cette belle narration que nous avons déjà admirée ; enfin il tire la conclusion. Cette manière de raisonner est noble, grande, et par conséquent très-oratoire. Le syllogisme n'ose guère paraître dans le discours que sous le voile de semblables raisonnemens ; mais il n'en est pas moins le fondement et la base ; car un discours, pour être bon dans son ensemble et pour ne point manquer de suite et de noblesse, doit pouvoir se réduire en syllogismes. De plus, tout discours dont le plan est bien régulier doit être un syllogisme, dont la majeure est dans

L'exorde, la mineure dans la division, les preuves dans le corps du discours, et la conséquence dans la péroraison. Quelquefois la mineure est dans la première partie, et la conséquence dans la seconde; alors la péroraison n'est qu'un résumé. Souvent aussi l'argument est tout entier dans l'exorde, et les développemens sont dans le reste du discours.

L'abbé de Besplas, de qui ces idées sont empruntées, soumet à cette épreuve le discours de Massillon sur le bonheur des justes affligés. Que le texte, dit-il, annonce quel est votre but; établissez ensuite votre proposition fondamentale ou majeure; *Ceux-là seulement sont heureux qui sont consolés dans leurs peines*; sujet de l'exorde: *Or les seuls justes sont consolés dans leurs peines* (ce que vous prouverez avec Massillon dans le corps du discours): *donc les justes sont les seuls heureux*; ce sera, avec lui, votre péroraison et votre conclusion. *Ah! mes chers auditeurs*, s'écrie-t-il, *l'innocence est donc la source des vrais plaisirs*: c'est-à-dire, donc les justes sont les seuls heureux. Ce doit être à peu près la même marche dans tous les discours.

L'enthymème qui conclut rapidement, en supprimant une des propositions du syllogisme, convient parfaitement à l'éloquence. Il laisse quelque chose à la pénétration des auditeurs, et donne occasion à leur esprit de former une pen-

sée plus étendue que n'est l'expression , ce qui flatte plus leur amour-propre que si l'on voulait tout exprimer ; d'ailleurs l'enthymème , plus hardi , rend le discours plus vif et plus animé. Il y a en effet plus de force à dire : *La religion est un bien : donc il faut s'attacher à elle* ; que si l'on voulait mettre ce court raisonnement sous la forme du syllogisme , et dire : *Il faut s'attacher à ce qui est un bien : or la religion est un bien ; donc il faut s'attacher à la religion*.

L'enthymème , comme le syllogisme , paraît rarement dans le discours sous la forme scolastique. En logique on dit : *La colère est un grand vice : donc il faut la fuir*. Dans un ouvrage de goût , on présente d'abord la proposition à prouver , et la raison qui la prouve n'arrive qu'après : *Il faut éviter la colère , elle est un grand vice*.

Le dilemme se reconnaît plus aisément dans le discours oratoire que les autres raisonnemens , parce que l'orateur est obligé , pour lui donner toute sa force , de tenir les propositions rapprochées. La force des raisons fait tout le mérite du dilemme ; et quand il a cette qualité il devient une arme à deux tranchans , très-redoutable dans les mains de l'orateur.

Il faut se souvenir , selon le précepte de Quintilien , que l'argument scolastique ne convient pas à l'orateur , et que les raisonnemens doivent s'exprimer noblement , s'amplifier et

conserver un air libre et naturel ; surtout ils ne doivent point sentir la contrainte de l'art, et pour n'être point suspects ils doivent se cacher sous les fleurs, parce qu'alors ils plaisent, et que l'auditeur satisfait est déjà à demi gagné.

Nous laissons à la logique ce qui lui appartient plus particulièrement, c'est-à-dire la manière d'établir la vérité par des raisonnemens solides, le développement des causes de nos erreurs et des moyens de les éviter.

D. Suffit-il de rendre les preuves concluantes par des raisonnemens justes ?

R. Il faut de plus les enchaîner les unes aux autres par des *transitions* heureuses.

D. Qu'entend-on par transitions ?

R. On entend par ce mot les expressions ou les pensées dont l'orateur se sert pour passer d'un sujet à un autre. C'est, pour me servir d'une comparaison frappante, comme un pont qui, réunissant les deux bords d'une rivière, transporte doucement le voyageur de l'un à l'autre, et lui épargne la peine de franchir l'espace qui les séparait. Par exemple, la gloire de l'ancienne maison d'Auvergne et l'hérésie sont deux choses bien différentes et qui paraissent n'avoir aucun rapport ensemble : voici avec quel art Fléchier a su les rapprocher, et passer de l'une à l'autre.

« M. de Turenne sortait de cette maison qui
« a mêlé son sang à celui des rois et des em-

« pereurs, et qui a donné des reines à la France
 « (puis il continue par une correction) : mais
 « que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut
 « l'en plaindre ; quelque glorieuse que fût la
 « source dont il sortait, l'hérésie des derniers
 « temps l'avait infectée. » . . .

Les transitions sont nécessaires pour empêcher que le discours ne soit décousu et composé de pièces qui se rapprochent et ne s'unissent pas, qui se succèdent et ne se suivent pas, qui ne font jamais un tout. Les meilleures sont celles qui paraissant comme d'elles-mêmes sortir du sujet, ont une liaison également sensible avec ce que l'on a dit et ce que l'on va dire. Massillon, dans son sermon sur la grandeur de Jésus-Christ, joint par une transition parfaite la seconde partie à la troisième.

« De tous les monumens superbes de la Grèce
 « et de Rome, à peine un seul est venu jusqu'à
 « nous : ce qui n'est que sur le marbre et sur
 « l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans
 « les cœurs demeure toujours (3.^e partie) : aussi
 « le dernier caractère de la grandeur de Jésus-
 « Christ, c'est la durée et la perpétuité de son
 « règne. »

Quelquefois les preuves semblent naître les unes des autres et se suivre naturellement ; alors l'orateur peut se passer des transitions. C'est toujours à lui de voir quand il doit les

employer , et de quelle manière il doit en faire usage.

Rollin applique à une harangue de Tite-Live les principes que nous venons de donner sur le choix des preuves , leur arrangement et leur liaison par des transitions. Cette analyse raisonnée est extrêmement intéressante.

Capoue , par les intrigues de Pacuvius , s'était rendue à Annibal et l'avait reçu dans ses murs. Deux frères , citoyens les plus considérables de la ville , donnèrent à manger au général carthaginois. Torrea et Pacuvius , seuls de tous les Capouans , furent admis à ce repas , et le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grâce pour son fils Perolla dont les engagemens avec les Romains n'étaient pas inconnus à Annibal qui voulut pourtant lui pardonner. Après le repas , Perolla conduît son père dans un endroit écarté , et là , tenant un poignard dessous sa robe , il lui déclare le dessein qu'il a formé de tuer Annibal. Pacuvius , hors de lui-même , entreprend de détourner son fils d'une résolution si funeste , et lui adresse un discours plein de force et de raisonnement. La première opération de Tite-Live , en faisant parler Pacuvius , devait être de chercher les motifs par lesquels celui-ci pourrait déterminer son fils : il s'en est présenté trois à son esprit ; le premier , tiré du danger où Perolla s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes ; le second regarde lo

père, qui est résolu de se mettre entre Annibal et son fils, et qu'il faudra par conséquent percer le premier; le troisième se tire de ce que la religion a de plus sacré: la foi des traités, l'hospitalité, la reconnaissance. Après avoir fait choix des raisons, il fallait leur donner un ordre convenable. Dans une harangue comme celle-ci, qui devait être fort courte, l'ordre demandait que les raisons allassent en croissant, et que les plus fortes fussent mises à la fin.

La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère dont il s'agit; ce sera donc par là que commencera le discours. Son propre danger et son intérêt personnel le touchent bien plus vivement; ce motif tiendra la seconde place. Le respect et la tendresse pour un père, qu'il faudra égorger avant d'arriver à Annibal, passe tout ce que l'on peut imaginer, c'est aussi par là qu'il va finir. On voit par la solidité de ces raisons qu'on peut les réduire en syllogismes ou en enthymèmes; c'est ce que nous allons faire, pour mieux sentir la différence des procédés de l'orateur et du logicien.

SYLLOGISMES.

Première preuve.

Majeure.

Mon fils, vous ne devez pas entreprendre une action qui vous fera violer ce que la religion a de plus sacré :

Minore.

Mineure.

Or l'action de tuer Annibal vous fera violer
ce que la religion a de plus sacré ;

Conclusion.

Donc vous ne devez pas tuer Annibal.

Deuxième preuve.

Majeure.

Vous ne devez pas entreprendre une action
qui vous expose au danger de périr :

Mineure.

Or l'action de tuer Annibal vous expose au
danger de périr ;

Conclusion.

Donc vous ne devez pas tuer Annibal.

Troisième preuve.

Majeure.

Vous ne devez pas entreprendre une action
qui vous expose au danger de tuer votre père :

Mineure.

Or l'action de tuer Annibal vous expose aussi
à tuer votre père ;

Conclusion.

Donc vous ne devez pas tuer Annibal.

ENTHYMÈMES.

Première preuve.

Antécédent.

L'action de tuer Annibal vous fera violer ce que la religion a de plus sacré :

Conséquent.

Donc vous ne devez pas l'entreprendre.

Deuxième preuve.

Antécédent.

L'action de tuer Annibal vous expose au danger de périr :

Conséquent.

Donc vous ne devez pas l'entreprendre.

Troisième preuve.

Antécédent.

L'action de tuer Annibal vous expose au danger de tuer votre père :

Conséquent.

Donc vous ne devez pas l'entreprendre.

Les mineures et les antécédens des syllogismes et des enthymèmes exposés ci-dessus auraient dû être développés chacun à son endroit. Dans le syllogisme, lorsque le principe n'est pas évident, l'essentiel est de prouver la mi-

neure, parce qu'elle renferme toujours le fort du raisonnement. Par la même raison, c'est l'*antécédent* qu'il faut prouver dans l'enthymème. Si nous n'avons fait ni l'un ni l'autre, c'est que nous avons craint d'être longs; il sera facile d'achever de vive voix ce qui n'est ici qu'ébauché, et de déduire chaque preuve dans son entier, en suivant exactement la forme scolastique. Cette opération fait sentir tout le prix de l'éloquence, et montre clairement par quelles grâces et par quels charmes elle sait embellir l'austère et froide raison. En effet, si les preuves que nous venons de rapporter sont solides et concluantes, peuvent-elles être présentées d'une manière plus sèche et moins agréable que par la forme empruntée de l'école? Mais voyons comment Tite-Live les a traitées; sous sa plume éloquentة tout devient fort, énergique et animé. Il s'attache uniquement à faire voir la vérité de ce qui est contenu dans les *mineures* et les *antécédens* des syllogismes et des enthymèmes. Il n'exprime point les *majeures*, parce qu'elles sont claires et se suppléent assez d'elles-mêmes; par les mêmes raisons, il ne tire pas non plus les conclusions. L'entrée qui tient lieu d'exorde est vive est touchante :

« Mon fils, je vous prie et je vous conjure,
 « par tous les droits sacrés de la nature et du
 « sang, de ne point entreprendre de com-
 « mettre sous les yeux de votre père une ac-

« tion également criminelle en elle-même, et
 « funeste par les suites qu'elle aura pour vous. »

Premier motif tiré de la religion.

Il se subdivise en trois autres qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive et fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise, aucun mot qui ne porte : 1.^o la foi des traités confirmés par les sermens et par les sacrifices ; 2.^o les droits sacrés de l'hospitalité ; 3.^o l'autorité d'un père sur son fils.

« Il n'y a que peu de momens que nous sommes liés par les sermens les plus solennels, que nous avons donné à Annibal les marques les plus saintes d'une amitié inviolable ; et sortis à peine de cet entretien, nous armerions contre lui cette main que nous lui avons présentée pour gage de notre fidélité ! Cette table où président les dieux, vengeurs de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent avec vous, vous ne la quittez, cette table, que pour la souiller un moment après du sang de votre hôte ! Hélas ! après avoir obtenu d'Annibal la grâce de mon fils, ne pourrai-je obtenir de mon fils celle d'Annibal ? »

Second motif, tiré du danger où Perolla s'expose.

« Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes :

« violons tout ensemble la foi, la piété, la religion; rendons-nous coupables de l'action du monde la plus noire, si notre perte ne se trouve pas ici jointe infailliblement avec le crime. »

Cette pensée forme une belle transition, et conduit bien naturellement du premier motif au second.

« Seul, vous prétendez attaquer Annibal! mais quoi! cette foule d'hommes libres et d'esclaves qui l'environnent; tous ces yeux attachés sur lui pour veiller sans cesse à sa sûreté; tant de bras toujours prêts à s'employer à sa défense; espérez-vous qu'ils demeurent glacés et immobiles au moment où vous vous porterez à cet excès de fureur? soutiendrez-vous le regard d'Annibal, ce regard redoutable que ne peuvent soutenir des armées entières, et qui fait trembler le peuple romain? »

Quelle foule de pensées et d'images! Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir l'aspect d'Annibal, le peuple romain même que ses regards font trembler, et un faible particulier, *tu!*

Troisième motif; le père qu'il faudra tuer avant d'arriver à Annibal.

« Et quand même tout autre secours lui manquerait (c'est la transition), aurez-vous le

« courage de me frapper moi-même, lorsque je
 « le couvrirai de mon corps, et que je me pré-
 « senterai entre lui et vos coups? car, je vous
 « le déclare, ce n'est qu'en me perçant le flanc
 « que vous pourrez aller jusqu'à lui. »

La simplicité et la brièveté de ce motif ne sont pas moins admirables que la vivacité du précédent. Un jeune orateur serait tenté d'ajouter ici quelques preuves. *Pourrez-vous tremper les mains dans le sang d'un père? etc.* Mais un maître tel que Tite-Live sent bien qu'il ne faut que montrer un pareil motif, et que vouloir l'amplifier, c'est l'affaiblir. Il finit par les prières, plus fortes dans la bouche d'un père que toutes les raisons.

« Laissez-vous fléchir en ce moment, plutôt
 « que de vouloir périr dans une entreprise si
 « mal concertée. Souffrez que mes prières aient
 « sur vous quelque pouvoir, après qu'elles ont
 « été aujourd'hui si puissantes en votre faveur. »

§ IV:

De la Pêroraison.

D. Qu'est-ce que la pêroraison?

R. La pêroraison est la dernière partie du discours, celle dans laquelle l'orateur achève de convaincre les esprits ou de toucher les cœurs. C'est une espèce d'analyse de tout le discours,

dans laquelle on expose tout à la fois aux yeux les points principaux qui ont été agités séparément et d'une manière plus étendue dans le corps du discours. Quoique cette récapitulation ne puisse s'appliquer, avec quelques développemens, qu'aux discours médités, cependant elle est toujours nécessaire; parce qu'il importe de laisser dans l'ame des auditeurs une idée nette et une impression profonde de ce qu'on a voulu persuader : la péroraison a donc deux objets à remplir.

1.^o Elle doit achever de convaincre les esprits, par le résumé des principales preuves.

La fin du discours est le moment critique qui précède celui où l'auditeur doit porter son jugement, se décider sans retour à approuver ou à blâmer. Il est donc nécessaire de représenter, comme dans un tableau exact, les divers moyens qui ont été développés pour opérer la conviction. Mais on doit prendre garde de ne rappeler que ce qu'il faut, avec intérêt, avec force, sans répétitions, sans longueurs : *Ut memoria*, dit Cicéron, *non oratio renovata videatur*. C'est d'après ces principes que Massillon termine son sermon sur la vérité de l'avenir.

« Que conclure de ce discours? que l'impie
 « est à plaindre de chercher dans une affreuse
 « incertitude sur les vérités de la foi la plus
 « douce espérance de sa destinée; qu'il est à
 « plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en

« vivant sans foi , sans culte , sans Dieu , sans
 « confiance ; qu'il est à plaindre , s'il faut que
 « l'évangile ne soit qu'une fable ; la foi de tous
 « les siècles , une crédulité ; le sentiment de
 « tous les hommes , une erreur populaire ; les
 « premiers principes de la nature et de la rai-
 « son , des préjugés de l'enfance ; le sang des
 « martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait
 « dans les tourmens , un jeu concerté pour trom-
 « per les hommes ; la conversion de l'univers ,
 « une entreprise humaine ; l'accomplissement
 « des prophéties , un coup du hasard ; en un
 « mot , s'il faut que ce qu'il y a de mieux établi
 « dans l'univers se trouve faux , afin qu'il ne
 « soit pas éternellement malheureux .

« O hommes ! je vous montrerai une voie plus
 « sûre de vous calmer : craignez cet avenir que
 « vous vous efforcez de ne pas croire ; ne vous
 « demandez pas ce qui se passe dans cette autre
 « vie dont on vous parle ; mais demandez-vous
 « sans cesse à vous-mêmes ce que vous faites
 « dans celle-ci ; calmez votre conscience par
 « l'innocence de vos inculpés , et non par l'im-
 « piété de vos sentimens ; mettez votre cœur en
 « repos en y appelant Dieu , et non pas en dou-
 « tant s'il vous regarde . La paix d'un impie
 « n'est qu'un affreux désespoir . Cherchez votre
 « bonheur non en secouant le joug de la foi ,
 « mais en goûtant combien il est doux . Prati-
 « quez les maximes qu'elle vous prescrit , et

« votre raison ne refusera plus de se soumettre
 « aux mystères qu'elle vous ordonne de croire.
 « L'avenir cessera de vous paraître incroyable,
 « dès que vous cesserez de vivre comme ceux
 « qui bornent toute leur félicité dans le court
 « espace de cette vie. Alors, loin de craindre cet
 « avenir, vous le hâterez par vos desirs; vous
 « soupirez après ce jour heureux où le Fils
 « de l'homme, le Père du siècle futur, viendra
 « punir les incrédules, et conduire dans son
 « royaume tous ceux qui auront vécu dans l'at-
 « tente de la bienheureuse éternité. »

2.^o La péroraison doit achever de toucher les cœurs, parce que ce sont les dernières impressions que l'on reçoit, qui influent le plus sur le jugement que l'on porte. L'orateur recueillera donc ici toutes ses forces pour s'assurer la victoire; il déploiera toutes les richesses de l'éloquence, et fera usage de tous les mouvemens pathétiques que la passion pourra lui suggérer. Les tours animés, les expressions énergiques, les figures hardies, les images attendrissantes couleront de sa bouche pour toucher, ébranler, subjuguier les auditeurs. La péroraison du plaidoyer de Cicéron pour Milon offre un exemple admirable des qualités que nous venons d'énoncer.

Utinam, dum immortales fecissent (pace tua, patria; dixerim; metuo enim ne sceleratè dicam in te quod pro Milone dicam pie) : uti-

*nam P. Clodius non modò viveret, sed etiam prætor, consul, dictator esset, potiùs quàm hoc spectaculum viderem ! O dii immortales ! sortem, et à vobis, judices, conservandum virum ! Minimè, minimè, inquit. Imò verò pœnas illè debitas luerit, nos subeamus, si ita necesse est, non debitas. Hiccine vir patriæ natus, usquam, nisi in patriâ, morietur ? Aut, si fortè, pro patriâ, hujus vos animi monumenta retinebitis, corporis in Italiâ nullum sepulchrum esse patiemini ? hunc suâ quisquàm-sententiâ ex hac urbe expellet, quem omnes urbes expulsum à vobis ad se vocabunt ? O terram illam beatam quæ hunc virum exceperit : hanc ingratam, si ejece-rit ; miseram, si amiserit ! Sed finis sit. Neque enim præ lacrymis jam loqui possum, et hic se lacrymis defendi vetat. Vos oro obtestorque, judices, ut in sententiis ferendis, quod sentietis, id vudeatis. Vestram virtutem, justitiam, fidem, mihi credite, is maximè probabit, qui in judici-
bus legendis, optimum, et sapientissimum, et for-
tissimum quemque legit.*

L'éloquence moderne n'admet la péroraison pathétique que dans les genres qui comportent l'exorde relevé, et c'est encore la chaire qui conserve l'avantage de traiter cette partie du discours avec tous les mouvemens qui lui sont propres. L'orateur sacré est toujours dans le cas de toucher l'auditoire de compassion pour lui-même, et d'horreur pour ses propres vices, ou

de terreur pour ses propres dangers. Il peut même faire des retours sur lui-même, et tirer des moyens qui lui sont personnels le pathétique de la péroraison, comme le fait Bossuet dans celle de l'oraison funèbre du prince de Condé; c'est peut-être la plus belle que l'on puisse citer.

« Jetez les yeux de toutes parts; voilà ce
 « qu'ont pu faire la magnificence et la piété
 « pour honorer un héros : des titres, des ins-
 « criptions, vaines marques de ce qui n'est
 « plus; des figures qui semblent pleurer autour
 « d'un tombeau, et de fragiles images d'une
 « douleur que le temps emporte avec tout le
 « reste; des colonnes qui semblent vouloir por-
 « ter jusqu'au ciel le magnifique témoignage
 « de notre néant, et rien enfin ne manque
 « dans tous ces honneurs, que celui à qui on
 « les rend. Pleurez, pleurez donc sur ces fai-
 « bles restes de la vie humaine; pleurez sur
 « cette triste immortalité que nous donnons
 « aux héros. Mais approchez en particulier, ô
 « vous qui courez avec tant d'ardeur dans la
 « carrière de la gloire, ames guerrières et in-
 « trépides : quel autre fut plus digne de vous
 « commander? mais dans quel autre avez-vous
 « trouvé le commandement plus honnête? Pleu-
 « rez donc ce grand capitaine, et dites en gé-
 « missant : Voilà celui qui nous menait dans les
 « hasards; sous lui se sont formés tant d'habiles

« capitaines que ses exemples ont élevés aux
 « plus hauts honneurs de la guerre : son ombre
 « eût pu encore gagner des batailles, et voilà
 « que dans son silence son nom même nous
 « anime ! Et vous, ne viendrez-vous pas à ce
 « triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien
 « voulu mettre au rang de ses amis ? Tous en-
 « semble, en quelque degré de confiance qu'il
 « vous ait reçus, environnez ce tombeau, ver-
 « sez des larmes avec des prières, admirez dans
 « un si grand prince une amitié si commode,
 « un commerce si doux ; conservez le souvenir
 « d'un héros dont la bonté avait égalé le cou-
 « rage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un
 « cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de
 « ses vertus ! et que sa mort que vous déplorez
 « vous serve à la fois de consolation et d'exem-
 « ple ! Pour moi, s'il m'est permis, après tous
 « les autres, de venir rendre les derniers de-
 « voirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet
 « de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez
 « éternellement dans ma mémoire ; votre image
 « y sera tracée, non point avec cette audace
 « qui promettait la victoire ; non, je ne veux
 « rien voir en vous de ce que la mort y efface ;
 « vous aurez dans cette image des traits immor-
 « tels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce
 « dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa
 « gloire sembla commencer à vous apparaître.
 « C'est là que je vous verrai plus triomphant

« qu'à Fribourg et à Rocroi, et, ravi d'un si
 « beau triomphe, je dirai en actions de grâces
 « ces belles paroles du bien-aimé disciple : *La*
 « *véritable victoire; celle qui met sous nos pieds*
 « *le monde entier, c'est la foi.* Jouissez, prince,
 « de cette victoire, jouissez-en éternellement
 « par l'immortelle vertu de ce sacrifice; agréez
 « ces derniers efforts d'une voix qui vous fut
 « connue : vous mettrez fin à tous ses discours.
 « Au lieu de déplorer la mort des autres, je
 « veux apprendre de vous à rendre la mienne
 « sainte : heureux si, averti par ces cheveux
 « blancs du compte que je dois rendre de mon
 « administration, je réserve au troupeau que
 « je dois nourrir de la parole de vie, les res-
 « tes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui
 « s'éteint! »

§ V.

De la narration oratoire.

D. Qu'est-ce que la narration oratoire?

R. C'est l'exposition du fait sur lequel les juges doivent prononcer, ou des événemens qui ont illustré la vie d'un héros.

Ainsi l'orateur du barreau ne doit se proposer, dans la narration, que de rapporter les faits et les circonstances propres à mettre l'affaire dans le point de vue où il veut que les juges

la voient. Comme il ne doit pas différer de les instruire de ce qui fait le fondement du procès, il est naturel de placer cette partie du discours immédiatement après l'exorde. Il est cependant des circonstances où il est à propos, comme dans le discours pour Milon, de détruire certains préjugés avant de commencer la narration, parce qu'en les laissant subsister, ce seraient comme des nuages qui obscurciraient la vérité des faits, et en rendraient la démonstration impossible.

Dans le panégyrique et l'oraison funèbre, l'orateur tend à rehausser le mérite de son héros par le récit des belles actions qui ont mis ses vertus en évidence. Ce récit peut se reproduire dans tout le discours, sans en faire une partie distincte, comme dans le genre judiciaire; et le style peut en être plus brillant et plus orné.

Le talent de narrer est peut-être le plus agréable des talens; mais c'est aussi le plus rare, quoique beaucoup de personnes croient le posséder. On doit bien se persuader que les hommes n'écoutent volontiers que ce qui les amuse et les intéresse, et que pour parvenir à ce but, il ne suffit pas que les choses méritent par elles-mêmes d'être écoutées, mais qu'il faut encore les exprimer d'une manière amusante et intéressante.

Nous ne craignons donc point de revenir sur les qualités de la narration que nous avons

déjà développées dans la première partie de ce Traité.

D. Quelles sont les qualités de la narration ?

R. La narration doit être claire, courte, vraisemblable et intéressante.

1.° La *clarté* est la plus essentielle qualité de la narration. Elle doit régner dans tout le discours, mais principalement dans cette partie qui est la base de tout plaidoyer. Il faut donc marquer si distinctement les faits, les circonstances, les temps, les lieux, les causes et les personnes, que cela ne fasse qu'un tableau où l'esprit voie les objets sans les confondre. Il faut encore n'employer que des expressions usitées; prises dans leur sens propre, et placées dans leur ordre naturel.

2.° La *brèveté* ne consiste pas précisément à se renfermer en peu de mots, mais à ne rien dire d'inutile : un récit de deux pages est court, s'il ne contient que ce qui est nécessaire ; au lieu qu'un récit de vingt lignes est long, s'il peut être renfermé en dix. Il s'agit donc d'aller au fait avec rapidité et par le chemin le plus court, selon le précepte d'Horace : *Semper ad eventum festinat.*

3.° La *vraisemblance* donne à la narration le caractère d'une vérité sensible. Quand on dit que la narration doit être vraisemblable, on pourrait supposer que l'auteur a le droit d'ima-

giner des faits et de les raconter d'une manière favorable à sa cause; mais l'on se tromperait grossièrement, parce que l'amour du vrai doit être la première vertu de l'orateur; et quand on parle de la vraisemblance de la narration, on veut dire seulement qu'il faut faire accorder le récit avec les caractères ou les intérêts des personnes, avec les circonstances des temps ou des lieux; que les faits n'aient rien de contraire aux opinions, aux lois, à la religion, aux usages; que celui qui raconte doit donner une idée favorable de sa probité, de son attachement à la vérité, de son impartialité à toute épreuve. Boileau a dit :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On est donc réduit quelquefois à donner à la vérité les couleurs de la vraisemblance; et le moyen de lui donner cette qualité, c'est d'étudier soigneusement les faits.

4.^o *L'intérêt* est ce qu'il y a de plus difficile à ménager dans la narration. Il faut savoir, dans les grands sujets, attacher l'auditeur par l'élévation, le pathétique; et par l'agrément dans les sujets médiocres. Il n'y a guère de récits qui ne soient susceptibles de ces sortes de beautés; et cependant le talent de narrer avec intérêt est, comme nous l'avons déjà dit, un talent très-rare. En général, quand on cherche à répandre de l'agrément dans la narration, il faut tâcher

surtout d'être très-naturel, ne jamais passer certaines bornes fixées par le bon goût et par la raison.

Enfin il est un art employé par les grands orateurs dans la narration ; il consiste à arranger les circonstances du fait , de manière que non-seulement elles soient toutes favorables à la cause , mais encore qu'elles préparent l'esprit des juges aux preuves qui seront employées dans la suite. L'historien , en racontant un fait , n'a pour but que de le bien faire connaître ; l'avocat se propose de plus l'avantage de sa cause , sans nuire à la vérité. L'historien , en racontant la mort de Clodius , aurait dit : *Servi Milonis Clodium occiderunt*. Mais l'avocat , par un tour extrêmement adroit , voile sous une périphrase ingénieuse tout ce que l'action de Milon pouvait avoir de désagréable : *Feccerunt id servi Milonis quod suos quisque servos in tali re facere voluisset*.

Il faut encore , disons-nous , que la narration prépare les juges à la cause , c'est-à-dire qu'elle les dispose à accueillir les raisons par lesquelles on voudra les convaincre du droit ou de l'innocence de ses parties. C'est ainsi que Cicéron , se proposant de faire voir aux juges que Clodius était coupable et non pas Milon , prépare leur esprit avec un art infini , par cette description si simple en apparence du départ de Milon :

Milo autem , cum in senatu fuisset eo die

quoad senatus est dimissus, domum venit, calceos et vestimenta mutavit, paulisper, dum se uxor, ut fit, comparat, commoratus est.

Que Milon paraît tranquille ! combien un homme occupé de ces petits détails paraît éloigné de rouler un assassinat dans sa tête ! c'est la réflexion que Cicéron fait naître, non-seulement par la lenteur qu'il met dans le départ de Milon, mais encore par les expressions les plus communes qu'il puisse employer, et qui sont par-là plus propres à couvrir son artifice.

La narration de ce plaidoyer est peut-être la plus parfaite qu'on puisse citer. Après avoir rendu compte du départ de Clodius et de Milon, dont les circonstances sont entièrement favorables à ce dernier, il continue :

Obviam fit ei Clodius expeditus in equo, nullâ rhedâ, nullis impedimentis, nullis græcis comitibus, ut solebat, sine uxore, quod nunquam ferè; cum hic insidiator, qui iter illud ad faciendam cædem apparâsset, cum uxore veheretur in rhedâ, penulatus, magno impedimento, et muliebri ac delicato ancillarum puerorumque comitatu.

Quel est celui qui médite un assassinat ? est-ce Clodius qui est dans un équipage si leste et si propre à faire un coup de main, ou Milon qui est si embarrassé, et de lui-même, et de sa femme, et de la troupe qui le suit ? La descrip-

tion du combat qui se livre est un modèle de simplicité, d'intérêt et d'adresse.

Fit obviam Clodio ante fundum ejus, horâ serè undecimâ, aut non multò secùs. Statim complures cum telis in hunc faciunt de loco superiori impetum; adversarii rhedariunt occidunt. Cùm autem hic de rhedâ, rejectâ penulâ, desiluisset, seque acri animo defendisset; illi qui erant cum Clodio, gladiis eductis, partim recurrere ad rhedam; ut à tergo Milonem adorirentur; partim, quòd jam hunc interfectum putarent, cedere incipiunt ejus servos qui post erant; ex quibus qui animo fideli in dominum et præsenti fuerunt partim occisi sunt, partim cùm ad rhedam pugnari viderent, et domino succurrere prokiberentur, Milonemque occisum ex ipso Clodio audirent, et ita esse putarent; fecerunt id servi Milonis (dicam quidem non derivandi criminis causâ, sed ut factum est) neque imperante, neque sciente, neque præsente domino, quod quisque suos servos in tali re facere voluisset. Hæc, sicut exposui, ita gesta sunt, judices.

On est frappé malgré soi de la vérité qui règne dans ce récit. L'orateur n'y est occupé que du fait et des principales circonstances. Avec quel art il les a détaillées en peu de mots! comme chacune est à sa place, sans désordre et sans confusion! On voit tout, on

distingue tout, on croit être sur le lieu de la scène; tout parle en faveur de Milon, tout accuse Clodius.

Dans l'oraison funèbre du grand Condé, Bossuet fait ressortir les vertus guerrières, la générosité et la piété de son héros, par la belle narration que nous allons rapporter :

« A l'heure marquée, il fallut réveiller d'un
 « profond sommeil cet autre Alexandre. Le
 « voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou
 « à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en
 « rang l'ardeur dont il était animé, on le vit
 « presque en même temps pousser l'aile droite
 « des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, ral-
 « lier les Français à demi vaincus, mettre en
 « fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la
 « terreur, et élonner de ses regards étincelans
 « ceux qui échappaient à ses coups. Restait
 « cette redoutable infanterie de l'armée d'Espa-
 « gne, dont les gros bataillons serrés, sembla-
 « bles à autant de tours, mais à des tours qui
 « sauraient réparer leurs brèches, demeuraient
 « inébranlables au milieu de tout le reste en dé-
 « route, et lançaient des feux de toutes parts.
 « Mais enfin il faut céder; c'est en vain qu'au
 « travers des bois, avec sa cavalerie toute frai-
 « che, Bek précipite sa marche pour tomber
 « sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu ;
 « les bataillons enfoncés demandent quartier ;
 « mais la victoire va devenir plus terrible pour

« le duc d'Enghien que le combat. Pendant
 « qu'avec un air assuré il s'approche pour re-
 « cevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci,
 « toujours en garde, craignent la surprise de
 « quelque nouvelle attaque. Leur effroyable dé-
 « charge met les nôtres en furie; on ne voit
 « plus que carnage et que sang; le sang enivre
 « le soldat; mais le grand prince qui ne put voir
 « égorger ces lions comme de timides brebis
 « calma les courages émus, et joignit au plaisir
 « de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors
 « l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs
 « braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait
 « plus de salut pour eux qu'entre les bras des
 « vainqueurs! de quels yeux regardèrent-ils le
 « jeune prince dont la victoire avait relevé la
 « haute contenance, à qui la clémence ajoutait
 « de nouvelles grâces! Qu'il eût encore vo-
 « lontiers sauvé la vie au brave comte de Fon-
 « taines! Mais il se trouva par terre, parmi
 « ces milliers de morts dont l'Espagne sent en-
 « core la perte; elle ne savait pas que le prince
 « qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens
 « à la journée de Rocroi, en devait achever
 « les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la
 « première victoire fut le gage de beaucoup
 « d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans
 « le champ de bataille il rend au Dieu des ar-
 « mées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célé-
 « bra Rocroi délivré, les redoutables menaces

« d'un ennemi tournées à sa honte , la régence
 « affermie , la France en repos ; et un règne qui
 « devait être si beau , commencé par un si heu-
 « reux présage ; l'armée commença son action
 « de grâces. »

Rappelons encore que la narration ne fait une partie distincte du discours que dans le genre judiciaire , et que dans les autres genres les récits se trouvent réunis à la confirmation , et fournissent , pour l'ordinaire , ce qu'elle a de plus intéressant.

§ VI.

De la Réfutation.

D. Qu'est-ce que la réfutation ?

R. C'est la partie du discours dans laquelle on détruit les moyens de l'adversaire. La réfutation appartient à la confirmation par un enchaînement nécessaire ; car on ne peut pas prouver une thèse sans détruire les objections qui s'élèvent contre elle. Quant à la place qu'elle doit occuper , c'est aux matières que l'on traite , aux circonstances dans lesquelles on parle , à la déterminer. On peut donc , suivant le cas , placer la réfutation avant ou après la confirmation ; quelquefois elles marcheront de front ; c'est-à-dire qu'à mesure qu'on fera valoir ses raisons , on renversera celles de ses adversaires. L'ora-

teur un peu exercé, et qui a du goût, ne se trompe jamais à cet égard.

La réfutation est très-difficile; et c'est dans cette partie du discours que se fait le mieux sentir le besoin qu'a l'orateur de savoir bien raisonner; celui-ci doit examiner scrupuleusement les principes établis par l'adversaire, les attaquer, les détruire, s'ils sont faux. S'ils sont incontestables, il se retranchera sur les fausses conséquences qui ont été tirées, et sur les termes équivoques dont on aura abusé. Il pourra lancer à propos, et avec la modération qui convient, les traits d'une ironie facile, décente et noble; mais il évitera soigneusement les pièges qu'on lui a tendus, c'est-à-dire qu'il ne s'arrêtera pas sur ce qu'on a dit d'inutile, et qu'il ne se laissera pas entraîner hors du sujet. Voyez avec quel art Cochin renverse les moyens sur lesquels son adversaire fondait une grande confiance.

« On ne s'arrêtera pas à répondre aux peintures touchantes qu'il plaît à la demoiselle *** de faire de son enlèvement et de son évasion; ces grands mots de violence, de barbarie, d'inhumanité, ne sont que des lieux communs dont tout accusé arrêté en vertu d'un décret de prise de corps peut faire usage. Les miracles que la Providence permet pour procurer son évasion; ces satellites endormis que tant de mouvemens qu'elle s'est donnés pour échapper d'une chambre où ils la gar-

« daient ne peuvent réveiller; ce courage intré-
 « pide qui lui fait surmonter les rigueurs de la
 « plus rude saison; les abîmes dans lesquels elle
 « tombe, et dont elle sort si facilement; la sen-
 « sibilité des bêtes féroces qui respectent sa mi-
 « sère; enfin la fidélité des gens obscurs chez
 « qui elle s'est réfugiée, et qui n'ont pu être
 « engagés à la trahir, ni par menaces, ni par
 « sollicitations, sont de beaux traits pour orner
 « des romans, et qui conviennent parfaitement
 « pour servir d'épisode dans une cause qui ne
 « roule que sur un mariage purement fabuleux :
 « mais au fond ces miracles se réduisent à avoir
 « corrompu des archers, et à s'être préparé, à
 « prix d'argent, la liberté et un asile assez connu
 « de ses complices pour que jamais ils n'allas-
 « sent l'y chercher. »

Dans le fameux procès de la couronne intenté
 à Démosthène par Eschine, celui-ci accuse ce
 grand orateur d'avoir seul fait déclarer la guerre
 à Philippe, et il rejette odieusement sur lui tous
 les maux qui en ont été la suite. Démosthène
 réfute ces inculpations et écrase son ennemi sous
 le poids de ses réponses :

« Malheureux ! si c'est le désastre public qui
 « te donne de l'audace, quand tu devrais en
 « gémir avec-nous, essaie donc de faire voir,
 « dans ce qui a dépendu de moi, quelque chose
 « qui ait contribué à notre malheur, ou n'ait
 pas

« pas dû le prévenir. Partout où j'ai été en am-
 « bassade, les envoyés de Philippe ont-ils eu de
 « l'avantage sur moi? non, jamais, non, nulle
 « part, ni dans la Thessalie, ni dans la Thrace,
 « ni dans Bysance, ni dans Thèbes, ni dans
 « l'Illyrie. Mais ce que j'avais fait par la pa-
 « role, Philippe le détruisait par la force : et tu
 « t'en prends à moi! et tu ne rougis pas de m'en
 « demander compte! Ce même Démosthène
 « dont tu fais un homme si faible, tu veux qu'il
 « l'emporte sur les armées de Philippe, et avec
 « quoi? avec la parole? car il n'y avait que la
 « parole qui fût à moi. Je ne disposais ni des
 « mains, ni des bras, ni de la fortune, je n'a-
 « vais aucun commandement militaire : et il n'y
 « a que toi d'assez insensé pour m'en deman-
 « der raison. Mais què pouvait faire l'orateur
 « d'Athènes? voir le mal dans sa naissance, le
 « faire voir aux autres ; et c'est ce que j'ai fait :
 « prévenir autant qu'il était possible les retards,
 « les faux prétextes, les oppositions d'intérêt,
 « les méprises, les fautes, les obstacles de toute
 « espèce, trop ordinaires entre les républiques
 « alliées et jalouses ; et c'est ce que j'ai fait.
 « Sur aucun de ces points je défie qui que ce soit
 « de me trouver en défaut ; et si l'on me de-
 « mande comment Philippe l'a emporté, tout
 « le monde répondra pour moi : Par ses armes
 « qui ont tout envahi ; par son or qui a tout
 « corrompu. Il n'était pas en moi de combattre

« ni l'un ni l'autre ; je n'avais ni trésors ni soldats.

« Mais pour ce qui est de moi, j'ose le dire, j'ai vaincu Philippe ; et comment ? en refusant ses charges, en résistant à la corruption. Quand un homme s'est laissé acheter, l'acheteur peut dire qu'il a triomphé ; mais celui qui demeure incorruptible peut dire qu'il a triomphé des corrupteurs. Ainsi donc, autant qu'il a dépendu de Démosthène, Athènes a été victorieuse, Athènes a été invincible. »

Ce n'est pas au barreau seulement ou à la tribune aux harangues que l'on peut avoir des réfutations à faire. Dans les autres genres de discours, dans le sermon, on a souvent à combattre des ennemis redoutables, c'est-à-dire des préjugés, des erreurs et des passions. L'orateur doit entendre leurs réclamations, leurs plaintes et leurs objections, les aborder franchement et les détruire, en en faisant voir la faiblesse et le ridicule. La marche du prédicateur ne peut pas être exactement la même que celle de l'avocat. Celui-ci expose de suite dans son plaidoyer les objections de son adversaire, qu'il réduit en autant de propositions, pour les prendre ensuite chacune en particulier, afin de les renverser et de les anéantir. Mais cette méthode entraînant une discussion et une sécheresse qui ne conviennent point à l'éloquence de la chaire, le prédicateur est obligé de se mettre à la place

de l'auditeur, et de faire les objections que le sujet amène, et auxquelles il répond à mesure qu'il se les propose. C'est ce qu'a fait Bourdaloue dans l'exemple suivant :

« Les temps sont mauvais, chacun souffre,
 « et n'est-il pas alors de la prudence de penser
 « à l'avenir et de garder son revenu? C'est ce
 « que la prudence vous dit; mais une pru-
 « dence réprouvée, une prudence charnelle et
 « ennemie de Dieu. Tout le monde souffre et
 « est incommodé, j'en conviens; car jamais
 « le faste, jamais le luxe fut-il plus grand
 « qu'il l'est aujourd'hui? et qui sait si ce n'est
 « point pour cela que Dieu nous châtie? Dieu,
 « dis-je, qui, selon l'Ecriture, a en horreur
 « le pauvre superbe. Mais encore une fois, je
 « le veux, les temps sont mauvais; et que con-
 « cluez-vous de là? Si tout le monde souffre,
 « les pauvres ne souffrent-ils pas? et si les souf-
 « frances des pauvres se trouvent chez les ri-
 « ches, à quoi doivent être réduits les pauvres
 « mêmes? Or, à qui est-ce à assister ceux qui
 « souffrent plus, si ce n'est pas à ceux qui souf-
 « frent moins? Est-ce donc bien raisonner de
 « dire, que vous avez droit de retenir votre su-
 « perflu, parce que les temps sont mauvais,
 « puisque c'est justement pour cela même que
 « vous ne pouvez le retenir sans crime, et que
 « vous êtes dans une obligation particulière de
 « le donner? »

Pour cette espèce de réfutation, nous ferons quelques observations.

1.^o On ne doit jamais se faire aucune objection qui ne se présente naturellement et qui ne naisse, pour ainsi dire, de la matière qu'on traite; une objection amenée par force annonce un orateur borné ou maladroit.

2.^o C'est une grande imprudence, qui fait tout perdre, quand on croit gagner tout, d'affaiblir les difficultés que l'on se propose. On doit, au contraire, les exposer dans toute leur force. L'auditeur regarde en pitié ou refuse d'écouter la réponse à une objection qu'il pourrait renforcer.

3.^o Il faut être assuré de pouvoir répondre avec force aux objections fortes, et de manière à ne laisser ni doute ni obscurité dans l'esprit des auditeurs. Faire autrement serait aller chercher l'ennemi pour en être battu, et s'exposer à perdre la confiance de ceux à qui l'on parle, ou à leur donner au moins de violens préjugés contre la vérité dont on veut les convaincre.

4.^o Ces objections auront, ou du moins paraîtront avoir une importance mesurée sur les circonstances dans lesquelles on parle. Telle objection peut être sérieuse, et néanmoins être superflue à tel lieu, à tel temps, à tels auditeurs. Une difficulté inutile est vaine; il n'y a pas plus de gloire que d'avantage à la combattre; on aime à voir un orateur vigoureux s'exercer fran-

chement et de bonne foi dans cette lutte, et se mesurer corps à corps avec des adversaires redoutables dans les grandes questions de politique, de religion, de morale, sur lesquelles les passions des hommes ont cherché à accumuler tant de nuages. L'éloquence française, fière de ses Bourdaloue, de ses Massillon, de ses Bossuet, est peut-être celle qui a fourni les plus beaux modèles en ce genre.

ARTICLE II.

Du plan du discours.

D. Qu'entend-on par plan du discours?

R. Le plan est l'ordre que l'on observe dans la distribution des pensées qui composent le discours. Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de cette première ordonnance qui ne dépend point de l'orateur, et qui consiste à mettre dans leur place naturelle l'exorde, la confirmation, la péroraison, etc. ; mais seulement de l'arrangement qu'ont entre elles les principales idées du discours, particulièrement celles qui font le sujet de la confirmation. Ainsi, quand on demande combien un orateur a mis de parties dans un discours, et quel plan il a suivi, on ne s'informe pas s'il a fait un exorde, une proposition et une narration ; mais s'il a divisé sa matière en plusieurs points, quels sont ces points et quel est

celui qu'il a traité le premier, le second : voilà ce qu'on entend par le plan du discours. Il est très-difficile de former sur un sujet quelconque un plan très-régulier ; c'est l'ouvrage du génie, et tout ce qu'on peut faire pour l'aider est d'indiquer les qualités essentielles que doit réunir le plan du discours.

D. Quelles sont les qualités essentielles au plan du discours ?

R. Un plan régulier doit, 1.^o embrasser le sujet dans toute son étendue, c'est-à-dire n'y rien ajouter et n'en rien retrancher ; 2.^o donner à chaque partie une place fixe, un but direct, et les arranger toutes de manière qu'on saisisse d'un coup d'œil leur ensemble et leur rapport ; 3.^o réduire le sujet, quelque compliqué qu'il puisse être, à un petit nombre de pensées générales ou de propositions qu'il embrasse sans restriction, à des divisions bien naturelles dont chacune n'offre jamais que le même sujet présenté sous une forme nouvelle, et porté à un nouveau degré de développement ; 4.^o être fondé sur quelques pensées principales dont chacune renferme dans son sein une foule d'autres pensées ; multiplier, pour ainsi dire, les situations et les aspects ; et devenir, pour les yeux de l'esprit, ce que sont, pour les yeux du corps, ces points de vue du haut desquels le voyageur découvre une multitude d'objets qui ravissent d'admiration. 5.^o Enfin un plan régulier doit établir entre les

parties qui le composent un parfait accord, de manière que, malgré leur diversité, elles appartiennent au même sujet, et malgré leur simplicité, elles forment un même tout; de sorte que celles qui précèdent ébauchent celles qui suivent, celles qui suivent complètent celles qui précèdent, et que tout s'accomplisse et se fortifie de concert; qu'enfin la gradation soit naturelle et sensible; et que toutes ces parties ayant une juste longueur, un juste développement, tendent et conspirent à la confection du même ouvrage. Appliquons ces règles au plan du sermon sur *la pensée de la mort*, par le père Terrasson.

Il faut remarquer que ce plan est extrêmement réduit, et qu'il ne présente que les pensées principales sans aucun développement.

EXORDE.

« L'homme a ici-bas deux écueils à craindre :
 « les biens qui par leurs faux attraits enchantent
 « son cœur, et lui font négliger la recherche des
 « biens solides de l'autre vie; les maux dont
 « l'amertume l'attriste, le décourage ou le jette
 « dans la désolation. »

PROPOSITION.

Le souvenir de la mort est un préservatif contre ces deux écueils.

Division.

Première Partie.

Il détache l'homme des biens de ce monde.

Deuxième Partie.

Il le console de ses maux.

CONFIRMATION.

Première Partie.

Le souvenir de la mort détache l'homme des biens de ce monde.

Subdivision.

1.^o Parce qu'il l'effraie par l'image des châtimens préparés à ceux qui les auront aimés,

2.^o Parce qu'il lui met sans cesse devant les yeux le peu de durée de la jouissance des biens terrestres.

Deuxième Partie.

Le souvenir de la mort console l'homme de ses maux.

Subdivision.

1.^o Parce qu'il lui en promet la fin.

2.^o Parce qu'il lui en promet la récompense.

RÉSUMÉ.

Il faut donc penser à la mort.

On doit voir que pour former un plan fécond

et régulier, il faut étudier son sujet, s'en rendre maître et l'embrasser dans toute son étendue. C'est alors que les idées naîtront en foule, se combineront et se distribueront d'elles-mêmes et presque sans effort; on observera encore qu'un plan bien conçu n'exclut point les digressions.

D. Qu'entend-on par digressions?

R. Ce sont des discussions étrangères au sujet principal, mais qui tendent au but que s'est proposé l'orateur. En poésie elles s'appellent épisodes; elles sont tellement nécessaires qu'un poème un peu long ne pourrait en être dépourvu sans manquer d'un mérite essentiel: mais dans l'éloquence les digressions sont rarement nécessaires: cependant lorsque l'orateur sait en faire usage, elles sont agréables et quelquefois utiles.

Les digressions sont fondées sur la faiblesse, la légèreté, l'inconstance et la curiosité de l'esprit humain; l'ouvrage qui irait à son but par le chemin le plus direct et avec la plus grande diligence pourrait être sec, monotone et fatigant. Il faut au lecteur des distractions, des repos qui réparent ses forces, préviennent ses dégoûts, et soutiennent son ardeur en alimentant sa curiosité. Tels sont les avantages des digressions bien ménagées et faites à propos. Mais pour cela elles doivent, 1.^o être rares et d'une brièveté bien mesurée; autrement elles

fatigueraient l'attention, bien loin de la soulager ; 2.^o naître si naturellement du sujet ; qu'elles semblent en faire une partie nécessaire ; 3.^o être placées dans l'endroit du discours le plus convenable. D'après ces règles , on peut conclure que si l'on trouve tant de digressions inutiles , forcées , ennuyeuses , c'est que l'écrivain qui ne sait point se borner , ni faire des sacrifices qui coûtent à son amour-propre , veut tout dire , et dit toujours trop. Il ressemble parfaitement au voyageur qui , s'écartant toujours de son droit chemin pour examiner dans leurs détails les moindres objets , oublie le terme de son voyage et n'y arrive pas. Un exemple de digression bien prise dans le sujet , et qui s'y rattache naturellement , est le bel éloge des lettres que l'orateur romain fait dans le plaidoyer pour le poète Archias.

Si ex his studiis delectatio sola peteretur , tamen , ut opinor , hanc animi remissionem humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam cætera neque temporum sunt , neque ætatum omnium , neque locorum. At hæc studia adolescentiam alunt , senectutem oblectant , secundas res ornant , adversis solatium ac perfugium præbent , delectant domi , non impediunt foris , pernoctant nobiscum , peregrinantur , rusticantur.

Cette digression se trouve tout de suite rattachée au sujet principal par la phrase suivante.

Quod si ipsi hæc neque attingere neque sensu

nostro gustare possemus, tamen ea mirari debemus, etiam cum in aliis videremus.

Ainsi, c'est un mérite pour Archias d'être profondément versé dans la connaissance des belles-lettres, et ce mérite doit contribuer à le rendre digne de porter le titre de citoyen romain.

Enfin l'orateur doit prévoir ces digressions en formant son plan, afin que, dans la composition, elles ne dérangent point l'économie du discours.

CHAPITRE IV.

DE L'ÉLOCUTION.

Demande. QU'ENTEND-ON par élocution ?

Réponse. C'est la partie de la rhétorique qui apprend à exprimer les pensées par la parole.

Quand l'orateur a réuni les parties qui doivent composer son discours et qu'il les a distribuées dans leur véritable point de vue, il faut qu'il s'applique à les embellir et à les animer par les forces et les grâces de l'expression. Voilà en quoi consiste l'élocution ; c'est à elle que l'éloquence doit principalement cette puissance irrésistible, ce charme victorieux qui porte la lumière, la conviction dans les esprits, et qui la rend la souveraine des cœurs. L'élocution est à l'éloquence ce que le coloris est à la peinture. Pour faire un beau tableau il ne suffit pas que le dessin soit bien imaginé, et que les proportions y soient exactement observées ; il faut encore que le coloris vienne donner la vie à tout l'ouvrage, et achève de répandre sur les objets ce fin éclat, cette vraie et parfaite imitation de la nature, qui enchante et ravit les suffrages. Quel est en effet l'orateur, s'écrie Cicéron, qui commande le respect, l'admiration, l'étonnement, qui excite les acclamations, qui provoque l'enthousiasme, et

que l'on regarde presque comme un dieu ? c'est celui qui sait parer son discours des grâces de l'élocution , en lui donnant la clarté, la richesse, l'harmonie , l'éclat et la magnificence qui lui conviennent. Ce sont là les qualités que renferme l'élocution , et dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage , en traitant des pensées , du style ; des figures et de l'harmonie. Nous engageons les jeunes littérateurs à se rappeler , et même à revoir attentivement ces divers articles qu'ils ne doivent jamais oublier.

Nous nous bornerons donc ici à dire que , pour réussir dans cette partie de l'art oratoire , il faut bien penser , bien sentir , et écrire comme l'on pense et comme l'on sent ; qu'il ne faut ni prodiguer les figures , ni les placer sans discernement : elles doivent naître du fond du sujet , prendre leur source dans le cœur même de l'orateur , dans les passions qui l'animent , dans les sentimens dont il est pénétré ; il faut surtout s'attacher à bannir du discours oratoire ces pensées stériles qui ne disent rien pour l'instruction de l'auditeur ; en un mot , l'orateur doit avoir sans cesse présente à la pensée cette réflexion de Cicéron :

« Tout discours est composé de paroles et de choses : les paroles n'ont point de fondement si elles ne sont appuyées sur les choses , et les choses n'ont point de grâces si elles ne sont ornées par les paroles. »

CHAPITRE V.

DE L'ACTION.

Demande. QU'EST-CE que l'action ?

Réponse. L'action , selon la définition de Cicéron , est l'éloquence du corps : *Est actio quasi quædam corporis eloquentia*. Il est certain que les mots ont une force considérable par eux-mêmes , mais on ne saurait douter que la voix n'ait aussi une vertu particulière qu'elle communique aux choses , et qu'il n'y ait pareillement dans le geste et dans les mouvemens du corps une certaine impression dont l'effet est admirable. Aussi Quintilien ne fait pas difficulté d'avancer qu'un discours médiocre , soutenu de toutes les forces et de tous les agrémens de l'action , fera plus d'effet que le plus beau discours qui en serait dénué.

Démosthène interrogé quelle était la première qualité de l'orateur , répondit que c'était l'action ; et comme on lui demandait quelle était la seconde , la troisième , il répondit toujours l'action , jusqu'à ce qu'on eût cessé de le questionner , faisant entendre que l'action était non-seulement très-importante , mais qu'elle était tout le discours.

Il ne faut donc pas s'étonner si les discours qui

nous ont paru beaux au débit, sont quelquefois faibles et ennuyeux à la lecture.

L'action renferme trois parties, la *prononciation*, le *geste* et la *mémoire*.

ARTICLE PREMIER.



De la Prononciation.

D. Qu'est-ce que la prononciation ?

R. C'est la manière de rendre par les sons de la voix les mots du discours. La prononciation est une des premières qualités que doit avoir celui qui se dispose à parler en public.

D. Quelles sont les qualités de la prononciation ?

R. La prononciation doit être exacte, distincte, bien réglée et bienséante.

Elle sera *exacte* lorsque l'on conservera à chaque syllabe la quantité qu'elle doit avoir, sans la corrompre par des accens vicieux. On doit travailler avec soin à se défaire des accens que l'on contracte dans les provinces. Pour bien parler il ne faut point avoir d'accent; dit le *Dictionnaire de l'Académie*, c'est-à-dire qu'on ne doit point avoir d'accent provincial, mais seulement celui de la bonne compagnie de la capitale. Cet accent de la bonne compagnie est extrêmement naturel, sans recherche, sans affectation, et par-là même difficile à saisir.

Pour que la prononciation soit *distincte*, il faut parler doucement, distinguer les sons, soutenir les finales, séparer les mots, les syllabes, quelquefois même certaines lettres qui pourraient se confondre ou produire par le choc un son désagréable, s'arrêter aux points et aux virgules, et partout où le sens et la netteté l'exigent.

Elle doit être *réglée*, c'est-à-dire ni trop haute, ni trop basse, ni trop rapide, ni trop lente. Trop haute, elle déchire les oreilles et dégénère presque toujours en enrouement. Trop basse, elle fatigue l'auditeur qui n'entend que des sons vagues et indéterminés. Trop rapide, elle ne laisse point le temps de saisir ce que dit l'orateur ni d'en être touché. Trop lente, elle montre la peine que nous avons à trouver ce que nous voulons dire, et fait bâiller ceux qui nous entendent. En évitant ces excès, la prononciation sera ce qu'elle doit être, aisée, rapide sans précipitation, et modérée sans lenteur.

Quelques notions de musique seraient très-utiles pour régler la voix; car l'orateur doit avoir le sentiment des tons, pour prévenir les défauts nombreux dans lesquels tombe ordinairement une voix peu mesurée et peu exercée. Aussi T. Gracchus avait-il toujours à ses côtés, quand il parlait en public, un joueur de flûte pour lui donner le ton, ou pour l'y ramener s'il s'en écartait.

Enfin la prononciation doit être *bienséante*, c'est-à-dire, que les tons de la voix doivent toujours être conformes aux objets ou aux sentimens qui composent le fond du discours : ainsi, pour bien exprimer, il faut commencer par bien sentir ; et quand l'ame sera vivement affectée, la prononciation se pliera au ton qui convient à chaque passion. Dans la joie, elle sera pleine, vive et légère ; dans la colère, rude, impétueuse et entrecoupée ; dans les reproches, véhémence, et portant le caractère de l'indépendance ; dans la prière, douce et timide ; elle sera grave et soutenue dans les conseils et dans les consolations ; faible dans la crainte, tendre dans la compassion, libre et courante dans la narration. La voix est l'interprète fidèle de notre ame, et c'est de l'ame que partent tous les mouvemens de l'éloquence.

ARTICLE II.

Du Geste.

D. Qu'est-ce que le geste ?

R. Le geste est l'expression des pensées par les mouvemens du corps. Il n'y a pas une passion, dit l'abbé Batteux, pas un mouvement de chaque passion, pas une seule partie de ce mouvement, qui n'ait son geste, son ton particulier, sa modulation, ses degrés de gestes et de tons.

Une langue, quelque riche, quelque énergique qu'elle soit, reste souvent au-dessous de l'idée qu'elle veut exprimer; souvent elle ne fait que dessiner ce qui devrait être peint ou même profondément gravé. Un seul cri nous émeut jusqu'au fond des entrailles, et il en est de même des gestes : un coup d'œil dit plus que tous les discours; une attitude, un maintien peut nous convaincre et nous expliquer à la fois mille choses que le discours seul ne débrouillerait pas si facilement. Le langage de la déclamation est aussi fécond et aussi riche qu'il est énergique. Il a des expressions pour figurer avec les paroles et avec les tours de toute espèce : on connaît les fameux défis que se donnaient entre eux Cicéron et Roscius. L'orateur exprimait une pensée par des mots; le comédien sur-le-champ l'exprimait par des gestes. L'orateur changeait les mots en laissant la pensée; le comédien changeait ses gestes et rendait encore la pensée. Les pantomimes représentaient des pièces entières avec le geste seul; ils en faisaient un discours suivi que les spectateurs écoutaient pendant plusieurs heures. On était touché, on pleurait comme à la représentation d'une tragédie.

D. Combien distingue-t-on de sortes de gestes?

R. On en distingue trois sortes : 1.^o Le geste *imitatif* qui contrefait le geste d'une personne.

Ce geste ne doit guère s'employer que dans le comique. Il n'est pas d'un homme grave et d'écout de contrefaire les gestes ni les tons de qui que ce soit, parce que dans ces imitations il y a toujours quelques traits qui décèlent la parodie. 2.^o Le geste *indicatif* qui ne fait que montrer l'objet sur lequel il veut que le spectateur porte son attention. 3.^o Le geste *affectif* qui est le tableau de l'ame, la vie du discours, qui fait seul triompher l'éloquence et développe la nature toute entière.

D. Quelles sont les règles qu'on peut proposer pour rendre le geste bienséant et régulier?

R. Ces règles se rapportent aux parties du corps qui en sont les principaux instrumens : la tête, les bras et les mains.

La tête doit être droite et dans une assiette naturelle ; car la tenir baissée donne un air de bassesse ou d'incapacité : au contraire, la tenir haute donne un air d'orgueil et de suffisance ; la tenir penchée donne un air d'indolence ; la tenir roide et immobile sur les épaules marque je ne sais quoi de féroce. Les divers mouvemens de tête, dit le *Dictionnaire de littérature*, pourvu qu'ils ne soient point trop multipliés, expriment merveilleusement les différentes passions ; élevée, elle admire ; tournée vers la gauche ou vers la droite, elle craint, elle s'indigne, elle refuse, elle rejette, elle méprise ; médiocrement inclinée, elle compatit, elle prie, elle conjure, elle

sollicite ; ferme et assurée (1), elle affirme , elle exhorte , elle confond.

Ce qui domine principalement dans la tête , c'est le visage. Il n'y a sorte de mouvemens qu'il n'exprime ; il fait entendre une infinité de choses , et souvent il en dit plus que n'en pourrait dire le discours le plus éloquent. Le visage a lui-même une partie dominante , ce sont les yeux. C'est par eux surtout que notre ame se manifeste : ardens et enflammés dans la colère , terribles dans la menace , sévères dans les reproches , impétueux dans l'indignation , égarés dans la frayeur , élevés dans l'admiration , baissés et comme obscurcis dans la honte , ils peignent d'une manière admirable toutes les passions , tous les mouvemens que l'ame peut éprouver.

Les gestes qui partent des mouvemens des bras et des mains sont très-expressifs , et varient à l'infini. En général ils doivent être conformes au ton de la voix ; aux mouvemens du visage et des yeux , mais surtout aux sentimens de l'ame.

Le goût et la décence doivent sans cesse guider l'orateur dans l'emploi des différens gestes , et le tenir en garde contre les défauts nombreux auxquels ils sont exposés ; qu'il se souvienne :

(1) Je me permets de changer l'expression du *Dictionnaire de littérature*, qui porte *immobile* au lieu d'*assurée*.

1.^o Que les *main*s ne doivent jamais se porter plus haut que les yeux, ni descendre plus bas que la ceinture quand on parle de bout ;

2.^o Qu'il est défendu de frapper des mains, soit l'une contre l'autre, soit sur la chaire, soit sur la cuisse ; de compter sur ses doigts, de les tenir ou trop crochus ou trop écartés.

Surtout n'imitiez point cet homme ridicule
Dont le bras nonchalant fait toujours le pendule ;
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.
Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la mode
Que de nager au bout de chaque période.
Chez d'autres apprentis tout passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air et qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée,
L'autre à ses doigts crochus paraît avoir l'onglée ;
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus,
Celui-là fait semblant de compter ses écus.
Ici ce bras manchot jamais ne se déploie,
Là ces doigts écartés font une patte d'oie.

(SANLÈQUE, *Déclamation.*)

3.^o Qu'il est plus digne d'un athlète que d'un orateur de fermer les poings et de les présenter à son auditoire, et qu'il est ridicule de montrer du doigt quelque personne ou quelque chose.

Songez à ce docteur dont la voix pédantesque
Donne un air de relief à son air soldatesque.
Vous le voyez campé comme un gladiateur,
Le poing toujours fermé, narguer son auditeur ;

On dirait, quand il veut pousser un syllogisme,
 Qu'il appelle en duel tout le christianisme;
 Ou que, de sa fureur nous prenant pour témoins,
 Il veuille défier le diable à coups de poings.

4.^o Qu'il est indécent d'avoir des gestes étudiés, affectés, qui conviennent plutôt à la légèreté d'un comédien qu'à la gravité de l'orateur.

5.^o Que le geste, quelque varié et de quelque espèce qu'il soit, doit toujours accompagner la voix et la pensée; commencer, se soutenir et finir avec elles, sans les précéder, ni demeurer en arrière.

Pour parvenir à accompagner le discours de gestes agréables et réguliers, il faut s'y exercer souvent et long-temps, comme Démosthène qui se formait aux gestes devant un miroir : mais pour donner aux gestes une vertu naturelle, il faut surtout être pénétré de ce que l'on dit; ce principe s'applique à tout, parce que sous tous les points de vue le cœur est le siège de l'éloquence.

ARTICLE III.

De la Mémoire.

D. Qu'est-ce que la mémoire?

R. La mémoire est la faculté de se souvenir. Cette faculté, comme le génie et le goût, est un pur don de la nature, mais un don qu'on augmente en le cultivant, comme tous les autres

avantages naturels ; elle est même de tous ces avantages celui qui est le plus susceptible d'être augmenté par l'exercice , car on a vu des personnes nées avec une mémoire ingrate parvenir cependant , à force d'étude , à la rendre sûre et fidèle. La mémoire est comme un champ qui produit d'autant plus qu'on le cultive avec plus de soin , et qui devient stérile dès qu'on le néglige. *Nihil æquè vel augetur curâ , dit Quintilien , vel negligentia intercidit.*

La mémoire est si nécessaire à l'orateur que sans elle l'action n'a plus rien qui intéresse ; il n'y a ni mouvemens , ni expressions dans les mains , dans la tête , dans les yeux d'un homme qui chancelle et qui n'est pas sûr de ce qu'il dit. Entendez parler en public un orateur dont la mémoire est infidèle , ou qui a mal appris ce qu'il avait à dire : il est embarrassé , il perd sa contenance , il fatigue ses auditeurs ; le plus beau discours dans sa bouche n'a plus de mérite et devient insupportable. Entendez , au contraire , celui qui joint une mémoire aisée aux autres parties de l'action : il plaît à tout le monde , même en disant des choses communes et ordinaires. Ses paroles semblent couler de source sans avoir été préparées : l'illusion est entière , tous les auditeurs sont charmés.

On demandait un jour à Massillon quel était son meilleur sermon : C'est celui que je sais le mieux , répondit-il ; parole d'un grand sens , qui

fait concevoir tout le prix de la mémoire. Cultivez donc cette précieuse faculté, et pour cela apprenez beaucoup, méditez beaucoup. Souvenez-vous surtout que la mémoire est un esclave qu'il faut soumettre par la force, si l'on veut en tirer quelques services, et que trop de liberté la rend infidèle et perfide.

Observations générales sur l'action.

L'action est exposée à deux grands écueils, *l'envie de plaire et la crainte de déplaire*. La première rend l'orateur affecté, recherché et trop hardi; la seconde le rend pusillanime et timide; mais le résultat est le même, l'une et l'autre déplairont. Néanmoins l'affectation étant voisine de l'orgueil, choquera toujours plus que la timidité, qui ressemble mieux à la modestie, et qui inspire toujours quelque intérêt. Le moyen d'échapper à ces défauts est d'abord de travailler à se défaire de toutes les illusions de l'amour-propre qui en est la source, et ensuite d'étudier à fond et long-temps d'avance les diverses parties de l'action, moins dans les livres, dit l'abbé Girard, que dans la nature, et beaucoup plus dans la pratique que dans la théorie.

SECTION SECONDE.

DE L'ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉLOQUENCE EN GÉNÉRAL.

Demande. Qu'EST-CE que l'éloquence?

Réponse. L'éloquence est l'art de persuader, c'est-à-dire de fixer les irrésolutions de l'auditoire, et d'entraîner sa volonté à prendre le parti qu'on lui propose.

D. Quelle est l'origine de l'éloquence?

R. L'origine de l'éloquence remonte nécessairement à la formation des sociétés. Les hommes étaient encore dispersés dans les forêts, vivant à la manière des bêtes, de glands, de racines, et ne connaissant d'autres lois que le droit du plus fort, lorsque l'éloquence leur mit devant les yeux l'utile et l'honnête, leur fit goûter la raison, les rendit doux et humains, cimenta parmi eux la justice et la bonne foi, et les engagea à tout sacrifier au public. *Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanissimum*

cultum civilemque deducere, aut jam constitutis civitatibus leges, judicia, jura describere? (Cicero, de Orat. n. 8.) Si ce n'est pas là déterminer précisément l'origine de l'éloquence, c'est du moins désigner clairement son objet et les fins auxquelles l'orateur doit tendre, en lui faisant comprendre qu'il ne doit employer le noble talent de la parole que pour faire connaître et soutenir les intérêts publics, les vérités de la morale, et la cause de l'équité.

Mais pour trouver l'origine de l'éloquence devenue *l'art de persuader*, il faut arriver à l'établissement des républiques de la Grèce, à cette époque où de grands intérêts à discuter devant un peuple libre et souverain durent obliger les orateurs à étudier la manière d'émouvoir et de diriger les passions.

D. Comment divise-t-on l'éloquence?

R. On la divise en trois genres, c'est-à-dire qu'on distingue trois principaux objets que l'orateur se propose quand il prend la parole; ces objets sont : 1.^o de louer ou de blâmer; 2.^o d'accuser ou de défendre; 3.^o de déterminer une assemblée délibérante à prendre le parti qu'on lui démontre le plus convenable et le plus avantageux.

C'est donc sur la nature même du discours qu'on a fondé la division de l'éloquence.

On appelle *démonstratif* le genre qui a pour objet la louange ou le blâme, parce qu'il faut

démontrer jusqu'à quel point l'un ou l'autre est fondé ;

Judiciaire, celui qui, d'après l'exposé des faits et le résultat des preuves, met les juges, *judices*, en état de prononcer sur le fond de la question, et de faire une application juste de la loi ;

Délibératif, enfin, celui qui se propose d'amener l'assemblée devant laquelle on parle à prendre la *délibération* qui entre le plus dans ses intérêts, et qui convient le mieux aux circonstances.

L'examen de ces trois genres fournira la matière de trois chapitres qui renfermeront tout ce que nous avons à dire sur l'éloquence, et sur les orateurs qui se sont distingués dans chacun de ces genres.

CHAPITRE II.

DU GENRE DÉMONSTRATIF.

Demande. QUELLES sont les espèces de discours que renferme le genre démonstratif?

Réponse. Ce genre d'éloquence renferme tous les discours dans lesquels l'orateur entreprend de louer ou de blâmer, en démontrant par l'exposé des faits et par des preuves solides que ses reproches ou ses éloges sont fondés. Les principaux discours de cette espèce sont le *discours satirique*, le *pandgyrique*, le *discours académique* et l'*oraison funèbre*.

ARTICLE PREMIER.

Du Discours satirique.

D. Qu'est-ce que le discours satirique?

R. C'est celui dans lequel l'orateur se propose de dénoncer au tribunal de l'opinion publique les abus et les crimes, de dévoiler les complots des citoyens perfides, et d'éclairer l'autorité sur les périls quelle doit dissiper. Quelques discours de cette espèce rentrent en partie dans le *genre délibératif*, mais ils appartiennent ordinairement au genre que nous traitons ici.

Pour charger de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on sait qu'il faut employer des couleurs fortes; un style vif, serré, pressant et rapide, est celui qui convient à la haine : c'est celui de Cicéron dans ses *Philippiques* et dans ses *Catilinaires*, comme nous allons le voir par l'analyse du premier discours contre *Catilina*.

Tout le monde connaît les détails de l'épouvantable conjuration que ce scélérat avait tramée. Cicéron, qui était consul, après avoir tout découvert, assemble aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stateur. Catilina, qui était loin de se douter que le consul eût appris ses dernières démarches, osa se présenter à l'assemblée: Cicéron indigné l'accabla par cette foudroyante apostrophe que nous avons déjà rapportée (page 47, de l'*Exorde*), et à la suite de laquelle il s'écrie :

O tempora! ó mores! senatus hæc intelligit, consul videt; hic tamen vivit: vivit! imò verò, etiam in senatum venit; sit publici consilii particeps; notat et designat oculis ad cædem unumquemque nostrum! nos autem viri fortes, satisfacere rei publicæ videmur, si istius furorem ac tela vitemus.

On s'étonne effectivement que le consul ne l'eût pas au moins fait arrêter, le décret du sénat lui en donnait le pouvoir. Mais il aurait révolté tous les nobles et même beaucoup de citoyens,

jaloux jusqu'à l'excès de leurs privilèges , s'il eût voulu se servir de toute sa puissance pour faire arrêter un patricien qui n'était pas convaincu , ni même accusé ; procédé extraordinaire et très-dangereux.

Cicéron avait encore d'autres motifs qu'il va lui-même nous exposer.

Si te jam, Catilina, comprehendi, si te interfici jussero, credo, erit verendum mihi ne non hoc potius omnes boni seriùs à me, quàm quicquid crudeliùs factum esse dicat. Verùm ego hoc quod jampridem factum esse oportuit, certè de causâ nondum adducor ut faciam; tùm deniquè interficiam te, cùm jam nemo tam improbus, tam perditus, tam tui similis inveniri poterit, qui id non jure factum esse fateatur. Quandiu quisquàm erit qui te defendere audeat, vives, et vives, ita ut nunc vivis, multis meis et firmis præsidiis obsessus, ne commovere te contra rempublicam possis: multorum te etiam oculi et aures non sentientem, sicut adhuc fecerunt, speculabuntur atque custodient.

Voilà déjà les premières raisons expliquées ; celles de faire approuver sa conduite par tous les citoyens. Mais le consul portait ses vues bien plus loin : faire mourir Catilina , c'était réellement suspendre les suites de la conjuration , mais ce n'était pas l'éteindre absolument : c'était un scélérat de moins ; mais c'était laisser Rome encore infectée d'une soule d'hommes perdus ,

tous dévoués au crime. Le dessein de Cicéron était d'en purger la ville. Pour cela il presse Catilina de se rendre au camp de Mallius et d'emmener avec lui tous ses complices, afin qu'en frappant le chef de la conjuration, la patrie écrasât en même temps les citoyens pervers qui la soutenaient. C'est pourquoi l'orateur, après avoir exposé dans tout leur détail les dernières assemblées et les dernières mesures des conjurés, poursuit ainsi :

Quæ cum ita sint, Catilina, perge quod cœpisti; egredere aliquando ex urbe. Patent portæ; nimium diu te imperatorem illa tua Malliana castra desiderant. Educ tecum etiam omnes tuos; si minùs, quàm plurimos: Purga urbem. Magno me metu liberabis, dummodo inter me atque te murus intersit. Nobiscum versari jam diutius non potes; non feram, non patiar, non sinam.

. . . Quid est, Catilina? num dubitas id, me imperante, facere quod jam tuâ sponte faciebas? Exire ex urbe consul hostem jubet; interrogas me num in exsilium? non jubeo; sed, si me consulis, suadeo.

Voilà donc le grand motif de la conduite de Cicéron expliqué. Cependant il n'ordonne point, il conseille à Catilina de sortir de Rome. Un langage trop impérieux pouvait exciter contre lui la jalousie de quelques sénateurs partisans de Catilina, et dans des circonstances aussi pé-

rilleuses il était essentiel que tout le monde fût d'accord. Mais de quelles couleurs il va peindre les turpitudes du conspirateur !

Quæ nota domesticæ turpitudinis non inusta vitæ tuæ est ? Quod privatarum rerum dedecus non hæret infamiæ ? Quæ libido ab oculis , quod facinus à manibus unquam tuis , quod flagitium à toto corpore abfuit ? Cui tu adolescentulo , quem corruptelarum illecebris irretisses , non aut ad audaciam ferrum , aut ad libidinem facem prætulisti ?

Mais cet homme vil, cet infâme ennemi de l'état , de quelle considération jouit-il parmi les sénateurs ? Vous allez l'entendre :

Venisti paulò antè in senatum : quis te ex hac tantâ frequentia , ex tot tuis amiçis ac necessariis salutavit ? Si hoc , post hominum memoriam , contigit nemini , vocis exspectas contumeliâ , cum sis gravissimo judicio taciturnitatis oppressus ? Quid , quòd adventu tuo ista subsellia vacua facta sunt ? Quid , quòd omnes consulares , qui tibi persæpè ad eandem constituti fuerunt , simul atque assedisti , partem istam subselliorum nudam atque inanem reliquerunt ?

Si l'ame insensible et déhontée de Catilina tient encore contre ces reproches, l'auguste voix de la patrie va se faire entendre pour achever de l'atterrer. C'est une des plus belles prosopopées qu'on puisse proposer à l'imagination des

jeunes gens ; l'effet en dut être terrible sur les assistans et sur Catilina lui-même.

Patria tecum , Catilina , sic agit et quodam modo tacita loquitur : Nullum , aliquot jam annis , facinus exstitit , nisi per te , nullum flagitium sine te : tibi uni multorum civium necesse , tibi vexatio , direptio sociorum impunita fuit ac libera : tu non solum ad negligendas leges ac quaestiones , verum etiam ad evertendas perfringendasque valuisti . Superiora illa , quanquam ferenda non fuerunt , tamen , ut potui , tuli ; nunc verò me totam esse in metu propter te unum ; quidquid increpuerit , Catilinam timeri ; nullum videri contra me consilium iniri posse , quod à tuo scelere abhorreat , non est ferendum . Quamobrem discede , atque hunc mihi timorem eripe , si est verus , ne opprimar ; sin falsus , ut tandem aliquando timere desinam .

L'orateur reprend :

Hæc si tecum , ut dixi , patria loquatur , nonne impetrare debeat , etiamsi vim adhibere non possit ? Egredere ex urbe , Catilina , libera rempublicam metu , in exsilium , si hanc vocem exspectas , proficiscere . Quid est , Catilina ? Ecquid animadvertis horum silentium ? Patiuntur , tacent . Quid exspectas auctoritatem loquentium , quorum voluntatem tacitorum perspicis ?

Quamobrem , ut sæpè jam dixi , proficiscere ; ac si mihi inimico , ut prædicas , tuo constare vis

invidiam, rectâ perge in exsilium : vix seram sermones hominum, si id feceris ; vix molem istius invidiæ, si in exsilium ieris jussu consulis, sustinebo : sin autem servire meæ laudî et gloriæ mavis, egredere cum importûnâ sceleratorum manu, confer te ad Mallium, cœcita perditos cives, sêcerne te à bonis, infer patriæ bellum, exsulta in pio latrocinio, ut à me non ejectus ad alienos, sed invitatus ad tuos isse videaris. Hic tu quâ latitudinē perfrûere ! quibus gaudiis exsultabis ! quantâ in voluptate bacchabere, cum in tanto numero tuorum neque audies virum bonum quemquam, neque videbis !

Rien n'égalé la force de ce dernier trait. Il fallait dans Catilina une audace et une effronterie surhumaines, pour soutenir des coups de cette nature. Vient ensuite cette plainte éloquenté que la patrie adresse au consul de ce qu'il laisse vivre encore le criminel ennemi de la république, et à laquelle l'orateur répond à peu près par les raisons qu'il a fait entrevoir plus haut : la nécessité de convaincre tout le monde de l'existence de la conjuration (car plusieurs personnes allaient jusqu'à en douter), et la certitude que Catilina, en partant, emmènerait ses complices. Maintenant que l'orateur a dévoilé les complots de Catilina, et qu'il a peint avec une effrayante énergie les crimes et les turpitudes dégoûtantes de ce scélérat, il ne lui reste plus qu'à terminer

son discours par une péroraison digne de ce qui précède, et l'on peut à cet égard s'en rapporter à Cicéron ; écoutons-le :

Quare, patres conscripti, secedant improbi, discernant se à bonis, unum in locum congregentur ; muro denique, id quod sæpè jam dixi, discernantur à nobis : desinant insidiari domi suæ consuli, circumstare tribunal prætoris urbani, obsidere cum gladiis curiam, malleolos et faces ad inflammandam urbem comparare : sit denique inscriptum in fronte uniuscujusque civis quid de republicâ sentiat. Polliceor hoc vobis, P. C., tantam in nobis consulibus fore diligentiam, tantam in vobis auctoritatem, tantam in omnibus bonis consensionem, ut Catilinæ prosecutione omnia patefacta, illustrata, oppressa, vindicata esse videatis. Hisce ominibus, Catilina, cum summâ reipublicæ salute, et cum tuâ peste ac pernicio, cumque eorum exilio, qui se tecum omni scelere, parricidio, junxerunt, proficiscere ad impium bellum ac nefarium. Tum tu, Jupiter, qui iisdem quibus hæc urbs auspiciis à Romulo es constitutus, quem Statorem hujus urbis atque imperii verè nominamus, hunc et hujus socios à tuis aris cæterisque templis, à tectis urbis ac mœnibus, à vitâ fortunisque civium omnium arcebis : et omnes inimicos bonorum, hostes patriæ, latrones Italiæ, scelerum fœdere inter se ac nefariâ societate conjunctos, æternis suppliciis vivos mortuosque mactabis.

Ce fut sans doute la première punition de Catilina, dit La Harpe, d'avoir à essuyer cette foudroyante harangue. En venant au sénat il s'exposait à cette tempête : il n'y avait aucun moyen d'interrompre un consul parlant au milieu des sénateurs, et l'usage ne permettait pas même d'interrompre un sénateur opinant. Cependant, ni la voix de Cicéron, ni celle de la conscience ne purent assez intimider Catilina pour l'empêcher de répliquer. Mais un cri général s'éleva contre lui et fit retentir à ses oreilles les noms de paricide et d'incendiaire; et le monstre, forcé de jeter le masque, se retira en laissant pour adieu au sénat les menaces les plus furieuses et exprimées avec la plus vive énergie. La nuit suivante il partit de Rome avec trois cents hommes armés, et alla se mettre à la tête des troupes de Mallius.

Ses projets étant révélés et toutes ses démarches observées, il ne lui restait d'autre parti que la force ouverte. C'est ce qu'avait prévu Cicéron; et la sanglante bataille dans laquelle tous les soldats de Catilina furent massacrés acheva de justifier la politique du consul, en délivrant Rome et l'Italie de ce qu'elles avaient de plus corrompu et de plus dangereux pour leur repos.

ARTICLE II.

Du Panégyrique.

D. Qu'est-ce que le panégyrique?

R. Le panégyrique en général est un discours à la louange d'une illustre personne, dont on vante les rares vertus et les grandes actions que l'on propose comme des modèles à imiter. Platon exige pour cette espèce de discours une diction presque poétique, et il a raison, Le panégyrique, un peu froid par lui-même, a besoin d'être réchauffé par la vivacité des images, l'agrément des pensées et le charme du style. L'orateur ne doit pas craindre de flatter un peu le portrait de son héros; car l'auditeur qui est venu pour entendre des éloges ne manquera pas de les réduire à leur juste valeur. A Dieu ne plaise que nous nous permettions jamais d'altérer la vérité! non; mais il en est du panégyrique comme de l'hyperbole: chacun en rabat ce qu'il lui plaît; de sorte que les choses restent dans l'esprit ce qu'elles sont réellement.

Nous engageons les jeunes orateurs à lire attentivement le panégyrique de Louis XV. par Voltaire, et de remarquer le ton de noblesse et de dignité qui y règne d'un bout à l'autre, l'intention manifeste de louer, sans s'exposer au désaveu de la sévère histoire, l'harmonieuse

et élégante simplicité du style, et surtout l'art de donner de grandes leçons de morale et d'humanité, sans faste et sans arrogance.

Le panégyrique chrétien est uniquement consacré à la louange des saints. L'orateur s'y propose de les honorer par l'éloge de leurs vertus, et de nous engager nous-mêmes à les imiter. Il ne peut remplir ce double objet qu'en joignant l'instruction au récit de ces vertus. Un juste mélange des éloges et de la morale fait la perfection du panégyrique. Mais ce serait un défaut de suivre exactement les traces du saint, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et de louer chacune de ses vertus en particulier. Il faut se contenter de rappeler les principales circonstances de sa vie à quelques époques marquées, et de ramener les faits et la morale à quelque vertu dominante qui paraît avoir animé toutes les autres.

Nous citerons comme un modèle à étudier le panégyrique d'un grand saint loué par un grand prédicateur, et nous en donnerons l'analyse, en renvoyant, pour le texte, à l'éloge de saint François de Sales par Bourdaloue.

Sujet. Dieu l'a fait saint par l'efficacité de sa foi et de sa douceur. C'est l'éloge que l'Ecriture fait de Moïse, et qui convient parfaitement à saint François de Sales; sa douceur a été toute évangélique, et doit nous servir d'instruction et de modèle.

Division. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'hérésie (1.^{re} partie). François de Sales par l'unction de sa douceur a rétabli la piété dans l'Eglise (2.^{me} partie):

Première partie. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'hérésie. En quel état se trouvait le diocèse de Genève lorsqu'il en fut fait évêque? l'hérésie y était dominante, et ce saint pasteur y convertit plus de soixante-dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il ce miracle? ce fut surtout par sa douceur. 1. Douceur patiente qui lui rendit tout supportable. 2. Douceur entreprenante et agissante qui lui rendit tout possible.

1. *Douceur patiente.* Il a eu à supporter les calomnies, les insultes, les révoltes, les attentats. Mais sa douceur à souffrir tout et à pardonner tout le faisait aimer de ceux mêmes qui s'étaient élevés contre lui, et par-là il les gagnait.

2. *Douceur entreprenante et agissante.* Il a paru dans les cours des princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont offerts, il n'en a accepté aucun; l'unique grâce qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'hérésie: combien de courses apostoliques et de voyages lui en a-t-il coûté! combien de veilles et de travaux! mais ce qui donnait à tout cela une merveilleuse efficacité, c'était sa douceur: par la

doctrine on convainc les esprits, mais par la douceur on gagne les cœurs.

De là, double instruction. 1. Apprenons à estimer notre foi pour laquelle François de Sales a si dignement combattu; et cultivons-la dans nous-mêmes comme il l'a cultivée dans les autres.

2. *Traisons le prochain avec douceur.* C'est par là que nous le corrigerons, plutôt que par une autorité dominante et par une sévérité outrée : si nous sommes sévères, soyons-le plus pour nous-mêmes que pour les autres.

Deuxième partie. François de Sales par l'unction de sa douceur a rétabli la piété dans l'Eglise. Il l'a rétablie, 1. par la douceur de sa doctrine; 2. par la douceur de sa conduite; 3. par la douceur de ses exemples.

1. *Par la douceur de sa doctrine.* Ce n'est pas qu'elle ne fût très-sévère dans ses maximes; mais l'unction qu'il y mettait soit en prêchant, soit en conversant, soit en écrivant, lui donnait une grâce particulière et la faisait recevoir avec plus de fruit.

2. *Par la douceur de sa conduite dans le gouvernement des âmes.* Témoin cet ordre illustre de la Visitation qu'il a institué, et dont le principal esprit est un esprit de charité.

3. *Par la douceur de ses exemples.* La Providence l'a attaché, ce semble, à une vie assez commune, afin qu'elle nous devînt imitable. Il

a borné toute sa sainteté dans les devoirs de son ministère, et c'est surtout dans les devoirs de notre condition que doit consister notre piété : mais, du reste, que cette parfaite observation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique ! qu'il faut pour cela se faire de violences et remporter de victoires !

ARTICLE III.

Du Discours académique.

D. Qu'entend-on par discours académique ?

R. Le discours académique, ainsi nommé parce qu'il se prononce dans les académies ou sociétés savantes, comprend les *discours de réception*, les *harangues* ou *complimens*, et les *mémoires* sur les sciences, sur les arts et sur tous les genres d'érudition.

§ I.^{er}

Discours de réception.

D. Qu'entend-on par discours de réception ?

R. C'est celui que prononce un membre nouvellement élu, le jour de sa réception à l'académie, ou dans une société savante.

Paru ayant été élu membre de l'académie française prononça, le jour de sa réception, un discours de remerciement à cette compagnie ;

son exemple fut imité depuis. L'académie en fit même une loi, en ajoutant à cette obligation celle de louer l'académicien remplacé par le récipiendaire. L'usage veut encore que le président de l'assemblée réponde au récipiendaire, en mêlant son éloge à celui de l'académicien décédé.

Ces éloges, qui rentrent dans le panégyrique, peuvent être *oratoires* ou *historiques*; c'est-à-dire que l'orateur peut donner les détails de la vie de son héros, ou se borner à louer son esprit, ses talens et les qualités de son cœur. Le ton et le style des premiers varient suivant les titres, le rang, les ouvrages de la personne qui en est l'objet, en admettant tout ce qu'il y a de brillant dans l'éloquence démonstrative. Les seconds peuvent être regardés comme des mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des lettres. Leur principal mérite est donc dans l'exactitude et la vérité que l'on peut cependant adoucir, s'il le faut, dans l'intérêt de la personne qu'on loue. Le style doit en être élégant, sans tomber dans la recherche, ou simple, sans manquer de chaleur. Mais dans les éloges soit *oratoires*, soit *historiques*, il importe de faire connaître les grands hommes qui en sont l'objet, par la peinture de leur caractère, de leurs sentimens, de leurs mœurs, de leur goût, de leurs talens.

Rien ne peut être plus intéressant que le

grand Racine faisant l'éloge du grand Corneille, lors de la réception de Thomas Corneille qui remplaçait son frère à l'académie française. L'orateur commence par adresser la parole au récipiendaire, avec autant de dignité que de délicatesse.

« Il n'est pas besoin de dire ici combien
« l'académie a été sensible à la perte qu'elle a
« faite, et dont elle serait inconsolable, si, par
« le choix qu'elle a fait de vous, elle ne la
« voyait aujourd'hui heureusement réparée. »

Venant ensuite à l'éloge de Corneille; il rappelle avec le ton de l'admiration la plus vraie les obligations que lui a la poésie française.

« Vous savez en quel état se trouvait la scène
« française lorsqu'il commença à travailler. Quel
« désordre! quelle irrégularité! nul goût, nulle
« connaissance des véritables beautés du théâtre;
« les auteurs aussi ignorans que les specta-
« teurs; la plupart des sujets extravagans et
« dénués de vraisemblance : point de mœurs,
« point de caractères; la diction encore plus
« vicieuse que l'action, et dont les pointes et de
« misérables jeux de mots faisaient le principal
« ornement; en un mot, toutes les règles de
« l'art, celles même de l'honnêteté et de la
« bienséance partout violées. Dans cette en-
« fance, ou pour mieux dire, dans ce chaos du
« poème dramatique parmi nous, votre illustre
« frère, après avoir quelque temps cherché la

« bon chemin , et lutté, si j'ose le dire ainsi ,
 « contre le mauvais goût de son siècle , enfin
 « inspiré par un génie extraordinaire et aidé de
 « la lecture des anciens , fit voir sur la scène la
 « raison , mais la raison accompagnée de toute
 « la pompe , de tous les ornemens dont notre
 « langue est capable ; accordant heureusement
 « la vraisemblance et le merveilleux , et laissant
 « bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de
 « rivaux.

« La scène retentit encore des acclamations
 « qu'excitèrent à leur naissance le Cid , Horace ,
 « Cinna , Pompée , tous ces chefs-d'œuvre re-
 « présentés depuis sur tant de théâtres , traduits
 « en tant de langues , et qui vivront à jamais
 « dans la bouche des hommes. A dire le vrai ,
 « où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à
 « la fois tant de grands talens , tant d'excellentes
 « parties , l'art , la force , le jugement ,
 « l'esprit?... Quelle noblesse ! quelle véhémence
 « dans les passions ! quelle économie dans les
 « sujets , quelle gravité dans les sentimens !
 « quelle dignité , et en même temps quelle prodigieuse
 « variété dans les caractères ! combien
 « de rois , de princes , de héros de toutes nations
 « nous a-t-il présentés , toujours tels qu'ils
 « doivent être , toujours uniformes avec eux-
 « mêmes , et jamais se ressemblant les uns aux
 « autres ! Parmi tout cela , une magnificence
 « d'expressions proportionnée aux maîtres du

« monde , qu'il fait souvent parler ; capable
 « néanmoins de s'abaisser quand il veut ; et de
 « descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du
 « comique , où il est inimitable : enfin , ce qui
 « lui est surtout particulier ; une certaine force ,
 « une certaine élévation qui surprend , qui en-
 « lève , qui rend jusqu'à ses défauts , si on peut
 « lui en reprocher quelques-uns , plus estima-
 « bles que les vertus des autres. Personnage
 « véritablement né pour la gloire de son pays :
 « comparable , je ne dis pas à tout ce que l'an-
 « cienne Rome a eu d'excellens poètes tragi-
 « ques , puisqu'elle confesse elle-même qu'en
 « ce genre elle n'a pas été fort heureuse ; mais
 « aux Eschyle , aux Sophocle , aux Euripide ,
 « dont la fameuse Athènes ne s'honore pas
 « moins que des Thémistocle , des Périclès ,
 « des Alcibiade qui vivaient en même temps
 « qu'eux. »

Ce langage dans la bouche de Racine était
 l'expression sincère de ses sentimens ; personne
 ne rendit plus que lui de justice au créateur de
 la scène française ; et dans les transports de son
 admiration , il disait souvent : *Corneille fait des*
vers cent fois plus beaux que les miens. Il en
 répétait les plus belles scènes , les faisait appren-
 dre à ses enfans , et leur en faisait sentir le
 mérite. Mais suivons l'éloge de Corneille ; et en-
 tendons Racine le placer parmi les prodiges de
 son siècle.

« Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui
 « d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère
 « moins d'avoir produit Horace et Virgile.
 « Ainsi, lorsque dans les âges suivans on par-
 « lera avec étonnement des victoires prodigieuses
 « et de toutes les grandes choses qui
 « rendront notre siècle l'admiration des siècles
 « à venir, Corneille, n'en doutans point, Cor-
 « neille tiendra sa place parmi toutes ces mer-
 « veilles. La France se souviendra avec plaisir
 « que sous le règne du plus grand de ses rois
 « a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira
 « même ajouter quelque chose à la gloire de
 « notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il
 « a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet
 « excellent génie; que même deux jours avant
 « sa mort, lorsqu'il ne lui restait plus qu'un
 « rayon de connaissance, il lui envoya encore
 « des marques de sa libéralité, et qu'enfin les
 « dernières paroles de Corneille ont été des
 « remerciemens pour Louis-le-Grand. »

Voilà bien le ton de la véritable éloquence;
 voilà bien le langage de l'admiration sentie et
 raisonnée. Racine, en terminant l'éloge de
 Corneille, fait de la manière la plus adroite et
 la plus délicate celui du récipiendaire auquel il
 répondait.

« Vous auriez bien pu mieux que moi,
 « monsieur, lui rendre ici les justes honneurs
 « qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être

« appréhendé, et avec raison, qu'en faisant
 « l'éloge d'un frère avec qui vous aviez d'ail-
 « leurs tant de conformité, il ne semblât que
 « vous faisiez votre propre éloge. C'est cette
 « conformité que nous ayions tous en vue; lors-
 « que tous d'une voix unanime nous vous avons
 « appelé pour remplir sa place; persuadés que
 « nous sommes, que nous retrouverons en vous
 « non-seulement son nom, son même esprit,
 « son même enthousiasme, mais encore la
 « même modestie; la même vertu, son même
 « zèle pour l'académie. » . . .

Tout est beau, tout est grand dans ce discours : c'est un vrai chef-d'œuvre de goût dans les rapprochemens littéraires, de délicatesse dans les formes, de noblesse dans les idées et d'élégance dans le style; mais ce qu'il y a de plus admirable, répétons-le, c'est de voir le grand Corneille loué de cette manière par le plus illustre de ses rivaux, le seul qui marchera constamment à ses côtés.

Les discours de réception roulèrent longtemps uniquement sur l'éloge de l'académicien décédé, de Louis XIV et du cardinal de Richelieu, fondateur de l'académie. *Voltaire* fut le premier qui osa secouer le joug de la coutume, et qui essaya de traiter dans son discours de réception un point de littérature. Il fut heureux dans sa tentative; son exemple fut suivi dans la suite, et son ouvrage même est un ex-

cellent morceau de critique , très-propre à déterminer le caractère de notre langue comparée aux langues étrangères.

§ II.

Des Harangues et des Mémoires académiques.

D. Que sont les harangues ?

R. Les harangues sont des complimens de félicitation , de remerciement , de condoléance , adressés aux princes et aux puissances. Ces petits discours sont dans le genre brillant et fleuri. La brièveté , l'élégance , la délicatesse surtout , doivent les distinguer , parce que l'éloge en fait ordinairement le fond. Ces qualités se rencontrent toutes dans le compliment fait à Louis XV sur son sacre , par *Fontenelle* , parlant au nom de l'académie française.

« Au milieu des acclamations de tout le
 « royaume qui répète avec tant de transport
 « celles que Votre Majesté a entendues à Reims,
 « l'académie française est trop heureuse et trop
 « honorée de pouvoir faire entendre sa voix
 « jusqu'au pied de votre trône. La naissance ,
 « Sire , vous a donné à la France pour roi , et
 « la religion veut que nous tenions aussi de sa
 « main un si grand bienfait. Ce que l'une a
 « établi par un droit inviolable , l'autre vient de
 « le confirmer par une auguste cérémonie. Nous
 osons

« osons dire cependant que nous l'avions pré-
 « venue. Votre personne était déjà sacrée par
 « le respect et par l'amour. C'est en elle que se
 « renferment toutes nos espérances ; et ce que
 « nous découvrons de jour en jour dans Votre
 « Majesté nous promet que nous allons voir
 « vivre en même temps les deux plus grands
 « d'entre nos monarques, Louis à qui vous
 « succédez, et Charlemagne dont on vous a
 « mis la couronne sur la tête. »

D. Qu'entend-on par mémoires académiques ?

R. Les mémoires sont l'exposé des observa-
 tions ou des découvertes qu'on a faites dans une
 science ou dans un art ; des dissertations sur
 des points d'histoire, de chronologie et de cri-
 tique, qu'on éclaire, ou sur des objets qui y
 ont rapport. On conçoit aisément que l'élo-
 quence ne joue pas ici son plus beau rôle, et
 que tout ce qu'on demande à l'écrivain est de
 discuter avec méthode, et de rapporter avec
 clarté, même avec élégance, les expériences re-
 latives à son sujet et les autorités favorables à
 son opinion.

ARTICLE IV.

De l'Oraison funèbre.

D. Qu'est-ce que l'oraison funèbre ?

R. L'oraison funèbre est une espèce de pané-

gyrique consacré à la mémoire des morts qui ont été illustres par leurs vertus, leurs actions, leur rang et leur naissance. L'origine en est très-ancienne. Dans tous les pays et dans toutes les religions on trouve un grand respect pour les morts et des regrets donnés à la cendre de ce que nous avons aimé ou admiré. A Athènes on faisait devant tout le peuple l'éloge des guerriers qui avaient servi la patrie. A Rome, on exposait en présence des citoyens, et sur la tombe même de la personne qu'on pleurait, le récit de ses vertus.

Chez les peuples chrétiens l'oraison funèbre, essentiellement religieuse, a un double objet : celui de proposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talens qui ont brillé dans les premiers rangs de la société, et en même temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. Ce genre de discours demande beaucoup d'élévation dans le génie, un ton majestueux, plein de force et de dignité. C'est là que l'éloquence doit déployer toute sa pompe et toutes ses richesses ; mais toujours avec sagesse et avec le goût le plus sévère. Ce n'est pas sans difficulté qu'elle y obtient les succès d'où dépend sa gloire. Elle n'a pas à vaincre la prévention, l'aliénation des esprits ; mais leur froideur, leur nonchalance, leur molle irréso-

lution : et ces ennemis ne sont pas toujours les plus faciles à vaincre.

La composition de l'*oraison funèbre* est soumise à quelques observations particulières que nous allons indiquer séparément.

1.^o Le *texte* tiré des livres saints doit offrir comme un éloge raccourci du héros, et mettre d'abord sous les yeux sa vie et son caractère. Il doit au moins se prêter à des applications faciles et à des développemens heureux.

2.^o L'*exorde*, placé ici dans la situation la plus favorable, y jouit de la plénitude de ses avantages. Images brillantes, réflexions frappantes, langage pompeux, figures hardies, tout est à la disposition de l'orateur qui peut tenir les esprits en suspens par le désordre apparent de la douleur, et se livrer aux plaintes et aux gémissemens sur la courte durée de la vie et la fragilité des grandeurs humaines. Les exordes des oraisons funèbres de *Louis-le-Grand*, par *Massillon*; de *Turenne*, par *Fléchier*, et de la *Reine d'Angleterre*, par *Bossuet*, sont des chefs-d'œuvre qu'on ne saurait trop admirer.

3.^o La division doit être insensiblement amenée par des développemens pleins de délicatesse. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit toute renfermée dans le texte ; mais il faut qu'elle en soit tirée, car les expressions de l'Ecriture, employées à propos, donnent au discours plus de noblesse et plus d'éclat. Dans l'*oraison funèbre* surtout.

il faut prendre garde que l'une des parties ne soit pas brillante aux dépens de l'autre. L'éloquence doit aller en croissant, non pas du faible au fort, du mal au bien ; mais du bien au mieux, et de l'intéressant au plus intéressant encore. De plus, la sainteté de la chaire ne permettant pas à l'orateur de se borner à des éloges purement humains, la division doit avoir toujours pour but la religion et la piété, sans lesquelles il n'est pas de véritable gloire.

4.^e La *narration*, la *confirmation* et la *réfutation* sont ordinairement mêlées ensemble dans l'*oraison funèbre*, comme nous l'avons dit en parlant en général de ces parties du discours. Mais quelquefois il se présente ici un écueil difficile à éviter, et loin duquel nos plus grands maîtres ont eu soin de se tenir. Ce sont les fautes réelles que le héros a commises, et les éclipses que sa gloire a subies : faut-il les dissimuler, les passer sous silence, ou les avouer ? La dissimulation la plus adroite est toujours un outrage à la vérité, qui d'ailleurs ne perd jamais ses droits. Si le héros est excusable, il faut l'excuser ; mais s'il est coupable, il ne doit pas être permis de le présenter comme innocent. Le silence est moins répréhensible que la dissimulation ; mais il est rarement utile à la mémoire du héros. Bossuet et Fléchier n'ont pas fait oublier, l'un l'indiscrétion de Turenne, l'autre la rébellion de Condé, en taisant ces

fautes des hommes les plus intéressans de l'histoire moderne.

L'aveu n'est pas toujours possible : la proximité des temps, et les égards auxquels l'orateur est soumis, ne le permettent pas toujours; alors il n'y a d'autre parti à prendre que le silence. Mais ordinairement le procédé le plus raisonnable, le plus digne de l'éloquence évangélique, c'est de montrer l'homme dans le héros, en même temps que le héros dans l'homme. Car si nous ne voyons pas en lui notre semblable du côté faible, son exemple ne nous inspirera ni l'espérance, ni le courage de lui ressembler du côté fort. La perfection n'est pas donnée à l'homme, tout le monde le sait. Pourquoi donc craindre de laisser apercevoir quelques traits de fragilité dans un modèle de vertu et de grandeur? Ses fautes mêmes peuvent devenir pour nous un nouveau titre à notre admiration. C'est ainsi que Bourdaloue trouve dans la défection de Condé une abondante matière pour faire son éloge, tandis que le grand Bossuet a craint de toucher cette partie de son histoire. Au lieu de l'art ingénieux, mais inutile, dont Fléchier se sert pour envelopper la rébellion de Turenne dans le tourbillon des malheurs publics, n'eût-il pas mieux fait de l'avouer franchement; d'en montrer la réparation dans une vie toute entière remplie de belles actions, et surtout de tirer de solides instructions pour ses auditeurs du sou-

venir de ces temps où l'esprit de trouble et de vertige avait dérangé les têtes les plus sages?

Elle ne saurait être trop véridique, trop instructive, trop imposante et trop noble, la voix qui se fait entendre entre la tombe du grand homme qui n'est plus, et l'autel du Dieu vivant qui juge et le héros et le panégyriste.

Analysons l'oraison funèbre qui passe pour le chef-d'œuvre de Bossuët, celle de la reine d'Angleterre, femme de l'infortuné Charles I.^{er} Quelle source un pareil sujet ouvrait à l'éloquence! quel fracas d'événemens sinistres à peindre! une révolution désastreuse à retracer; de grandes scènes d'infortunes à déployer; un roi puissant précipité du trône dans les fers, et traîné des fers à l'échafaud; une reine illustre par ses vertus et par son courage, contrainte de fuir, à travers les mers et les orages, le ressentiment injuste de ses sujets : quelle matière pour le génie de Bossuët, et pour l'instruction des peuples et des rois! mais aussi quel parti il sait en tirer dans cet exorde majestueux qui contient le sujet tout entier!

L'orateur prend pour son texte ce passage tiré du roi-prophète : *Et nunc, reges, intelligite : erudimini, qui judicatis terram.*

« Celui qui règne dans les cieux et de qui re-
 « lèvent tous les empires ; à qui seul appartient
 « la gloire, la majesté, l'indépendance, est aussi
 « le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois,

« et de leur donner, quand il lui plaît, de gran-
 « des et de terribles leçons. Soit qu'il élève les
 « trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il com-
 « munique sa puissance aux princes, soit qu'il
 « la retire à lui-même et ne leur laisse que leur
 « propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs
 « d'une manière sublime et digne de lui. Car, en
 « leur donnant sa puissance, il leur commande
 « d'en user, comme il fait lui-même, pour le
 « bien du monde ; et il leur fait voir, en la reti-
 « rant, que toute leur majesté est empruntée, et
 « que pour être assis sur le trône, ils n'en sont
 « pas moins sous sa main et sous son autorité
 « suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes
 « non-seulement par des discours et des pa-
 « roles, mais encore par des effets et des
 « exemples. *Et nunc, reges, intelligite : erudi-*
 « *mini, quæ judicatis terram.*

« Chrétiens, que la mémoire d'une grande
 « reine, fille, femme, mère de rois si puissans,
 « et souveraine de trois royaumes, appelle de
 « tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours
 « vous fera paraître un de ces exemples redou-
 « tables qui étalent aux yeux du monde sa va-
 « nité toute entière. Vous verrez dans une seule
 « vie toutes les extrémités des choses humaines :
 « la félicité sans bornes, aussi bien que les mi-
 « sères ; une longue et pénible jouissance d'une
 « des plus belles couronnes de l'univers ; tout
 « ce que peuvent donner de plus glorieux la

« naissance et la grandeur, accumulé sur une
 « tête qui ensuite est exposée à tous les outrages
 « à la fortune; la bonne cause d'abord suivie
 « des bons succès, et depuis, des retours sou-
 « dains, ces changemens inouïs; la rébellion
 « long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maî-
 « tresse; nul frein à la licence, les lois abolies,
 « la majesté violée par des attentats jusqu'alors
 « inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le
 « nom de liberté; une reine fugitive qui ne
 « trouve aucune retraite dans trois royaumes,
 « et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un
 « triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entre-
 « pris par une princesse, malgré les tempêtes;
 « l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois
 « en des appareils si divers et pour des causes
 « si différentes; un trône indignement renversé
 « et miraculeusement rétabli : voilà les en-
 « seignemens que Dieu donne aux rois; ainsi
 « fait-il voir au monde le néant de ses pompes
 « et de ses grandeurs. Et si les paroles nous
 « manquent, si les expressions ne répondent
 « pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses
 « parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une
 « grande reine, autrefois élevée dans une lon-
 « gue suite de prospérités, et puis plongée tout
 « à coup dans un abîme d'amertumes, parlera
 « assez haut; et s'il n'est pas permis aux parti-
 « culiers de faire des leçons aux princes sur
 « des événemens si étranges, un roi me prête

« ses paroles pour leur dire ; Entendez , ô
 « grands de la terre ! instruisez-vous , arbitres
 « du monde ! »

Que cet exorde est majestueux ; sombre et religieux ! comme il transporte tout de suite l'auditeur au milieu du sujet ! Pas un mot qui ne porte , pas un qui ne soit une image ou une idée , un tableau ou une leçon ; et au milieu de cet assemblage si imposant , la grande idée de Dieu qui domine tout. L'orateur commence l'éloge de la reine par rappeler son illustre origine , puis il continue :

« Elle eut une magnificence royale , et l'on
 « eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait
 « pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins
 « admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et
 « des secrets , elle disait que les princes doivent
 « garder le même silence que les confesseurs ,
 « et avoir la même discrétion. Dans la plus
 « grande fureur des guerres civiles , jamais l'on
 « n'a douté de sa parole ni désespéré de sa clé-
 « mence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art
 « obligeant qui fait qu'on se rabaisse sans se
 « dégrader , et qui accorde si heureusement la
 « liberté avec le respect ? Douce , familière ,
 « agréable autant que ferme et vigoureuse , elle
 « savait persuader et convaincre aussi bien que
 « commander , et faire valoir la raison non
 « moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle
 « prudence elle traitait les affaires ; et une main

« si habile eût sauvé l'état, si l'état eût pu être
« sauvé. »

Ce passage est digne de la précision énergique de Tacite et de Salluste. Le dernier trait rappelle un vers de Virgile :

*St Pergama dextra
Defendi possent, etiam huc defensa fuissent.*

Voyons le tableau que Bossuet va tracer des persécutions des catholiques anglais. Avec quelle noblesse il exprime tout ce qui est relatif à la religion, même ce qu'un usage journalier a rendu vulgaire ! Vous allez voir comme il agrandit tout ce qu'il traite.

« L'erreur et la nouveauté se faisaient enten-
« dre dans toutes les chaires, et la doctrine
« ancienne qui, selon l'oracle de l'évangile,
« doit être prêchée jusque sur les toits, pouvait
« à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu
« étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni
« le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséri-
« corde qui justifient ceux qui s'accusent ! O
« douleur ! il fallait cacher la pénitence avec
« le même soin qu'on eût fait les crimes. Et
« Jésus-Christ se voyait contraint, au grand
« malheur des hommes ingrats, de chercher
« d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces
« voiles et ces ténèbres mystiques dont il se
« couvre volontairement dans l'eucharistie. »

Voilà sans doute du sublime d'expressions ;

mais il tient à celui des idées. Suivons maintenant l'orateur dans le détail des infortunes de la reine d'Angleterre.

« Quand j'envisage de près les infortunes
 « inouïes d'une si grande reine, je ne trouve
 « plus de paroles; et mon esprit, rebuté de tant
 « d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté
 « et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se
 « jeter parmi tant d'horreurs, si la constance
 « admirable avec laquelle cette princesse a sou-
 « tenu ces calamités ne surpassait de bien loin
 « les crimes qui les ont causées. Mais en même
 « temps, chrétiens, un autre soin me travaille.
 « Ce n'est pas un ouvrage humain que je mé-
 « dite. Je ne suis pas ici un historien qui doive
 « vous développer le secret des cabinets, ni l'or-
 « dre des batailles, ni les intérêts des partis;
 « il faut que je m'élève au-dessus de l'homme
 « pour faire trembler toute créature sous les
 « jugemens de Dieu. »

En vérité, Bossuet ne se sert point de la langue des autres hommes; il fait la sienne, et il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui. Comme il va parler de l'infortuné Charles I.^{er} et quel mouvement pathétique il va employer à la fin de ce beau morceau !

Je le veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César : il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir ; que ce soit

« donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles
 « aussi bien que de César : mais que ceux qui
 « veulent croire que tout est faible, dans les
 « malheureux et dans les vaincus, ne pensent
 « pas pour cela nous persuader que la force
 « ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses
 « conseils. Poursuivi à toute outrance par l'im-
 « placable malignité de la fortune, trahi de tous
 « les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même.
 « Malgré les mauvais succès de ses armes in-
 « fortunées, si l'on a pu le vaincre on n'a pas
 « pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé
 « ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a
 « toujours rejeté ce qui était faible et injuste
 « étant captif. J'ai peine à contempler son grand
 « cœur dans ces dernières épreuves; mais certes,
 « il a montré qu'il n'est pas permis aux re-
 « belles de faire perdre la majesté à un roi qui
 « sait se connaître : et ceux qui ont vu de quel
 « front il a paru dans la salle de Westminster
 « et dans la place de Withéall, peuvent juger
 « aisément combien il était intrépide à la tête
 « de son armée, combien auguste et majestueux
 « au milieu de son palais et de sa cour. Grande
 « reine! je satisfais à vos plus tendres désirs,
 « quand je célèbre ce monarque; et ce cœur
 « qui n'a jamais vécu que pour lui se réveille,
 « tout poudre qu'il est, et devient sensible,
 « même sous ce drap mortuaire, au nom d'un
 « époux si cher.

Sont-cé là des figures pleines de chaleur et de vie? Quel nerf de diction! Tout ce passage est un modèle admirable de réfutation dans l'oraison funèbre. Mais voyons un morceau d'autant plus frappant, que l'orateur combat dans les sectaires de l'Angleterre cette indifférence de religion et cette excessive liberté d'opinions religieuses qui a fait bien des progrès depuis lui.

« La source de tout mal est que ceux qui
 « n'ont pas craint de tenter, au siècle passé, la
 « réformation par le schisme, ne trouvant point
 « de plus fort rempart contre toutes leurs nou-
 « veautés que la sainte autorité de l'Eglise, ils
 « ont été obligés de la renverser. Ainsi les dé-
 « crets des conciles, la doctrine des Pères et
 « leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du
 « saint Siège et de l'Eglise catholique, n'ont
 « plus été comme autrefois des lois sacrées et
 « inviolables. Chacun s'est fait dans soi-même
 « un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa
 « croyance; et encore qu'il semble que les no-
 « vateurs aient voulu retenir les esprits, en
 « les renfermant dans les limites de l'Ecriture
 « sainte, comme ce n'a été qu'à condition que
 « chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et
 « croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'ex-
 « plication, il n'y a point de particulier qui ne
 « se voie autorisé, par cette doctrine, à adorer
 « ses inventions, à consacrer ses erreurs, à

« appeler dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on
 « a bien prévu que la licence n'ayant plus de
 « frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'in-
 « fini ; que l'opiniâtreté serait invincible ; et que
 « tandis que les uns ne cesseraient de disputer,
 « ou donneraient leurs rêveries pour des inspi-
 « rations, les autres, fatigués de tant de folles
 « visions, et ne pouvant plus reconnaître la
 « majesté de la religion déchirée par tant de
 « sectes, iraient enfin chercher un repos fu-
 « neste et une entière indépendance dans l'in-
 « différence des religions ou dans l'athéisme.
 « : C'est, messieurs, en cette sorte
 « que les esprits une fois émus, tombant de
 « ruines en ruines, se sont divisés en tant de
 « sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru
 « pouvoir les retenir sur cette pente dangé-
 « reuse, en conservant l'épiscopat. Car que
 « peuvent des évêques qui ont anéanti eux-
 « mêmes l'autorité de leur chaire et la révé-
 « rence qu'on doit à la succession, en condam-
 « nant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à
 « la source même de leur sacre, c'est-à-dire
 « jusqu'au pape S. Grégoire et au saint moine
 « Augustin, son disciple, et le premier apôtre
 « de la nation anglaise ? Qu'est-ce que l'épisco-
 « pat quand il se sépare de l'Eglise qui est son
 « tout, aussi bien que du saint Siège qui est
 « son centre, pour s'attacher, contre sa nature,
 « à la royauté, comme à son chef ? Ces deux

« puissances d'un ordre si différent ne s'unis-
 « sent pas, mais s'embarrassent mutuellement
 « quand on les fond ensemble, et la majesté
 « des rois d'Angleterre serait demeurée plus
 « inviolable, si, contente de ses droits sacrés,
 « elle n'avait point voulu attirer à soi les droits
 « et l'autorité de l'Eglise. »

Il se présente ici une question, c'est de sa-
 voir comment tant de sectes qui devaient se dé-
 truire les unes les autres ont pu conspirer pour
 la perte de la royauté. L'orateur va nous l'ap-
 prendre en nous dévoilant les astucieuses in-
 trigues du fameux Cromwel dont il peint le
 caractère avec cette vigueur de pinceau qui
 n'appartient qu'à lui.

« Un homme s'est rencontré d'une profon-
 « deur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné
 « autant qu'habile politique ; capable de tout en-
 « treprendre et de tout cacher ; également actif
 « et infatigable dans la paix et dans la guerre ;
 « qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pou-
 « vait lui ôter par conseil ou par prévoyance ;
 « mais au reste , si vigilant et si prêt à tout ,
 « qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle
 « lui a présentées ; enfin , un de ces esprits re-
 « muans et audacieux qui semblent être nés pour
 « changer le monde. Que le sort de tels esprits
 « est hasardeux , et qu'il en paraît dans l'his-
 « toire à qui leur audace a été funeste ! mais
 « aussi que ne font-ils pas , quand il plaît à

« Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de
 « tromper les peuples, et de prévaloir contre
 « les rois. Car, comme il eut aperçu dans ce
 « mélange infini de sectes qui n'avaient plus
 « de règles certaines, que le plaisir de dogmati-
 « ser, sans être repris ni contraint par aucune
 « autorité ecclésiastique ni séculière, était le
 « charme qui possédait les esprits, il sut si bien
 « les concilier par-là qu'il fit un corps redou-
 « table de cet assemblage monstrueux. Quand
 « une fois on a trouvé le moyen de prendre la
 « multitude par l'appât de la liberté, elle suit
 « en aveugle, pourvu qu'elle en entende seule-
 « ment le nom. Ceux-ci, occupés du premier ob-
 « jet qui les avait transportés, allaient toujours,
 « sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et
 « leur subtil conducteur, qui, en combattant,
 « en dogmatisant, en mêlant mille personnages
 « divers, en faisant le docteur et le prophète,
 « aussi bien que le soldat et le capitaine, vit
 « qu'il avait tellement enchanté le monde qu'il
 « était regardé de toute l'armée comme un chef
 « envoyé de Dieu pour la protection de l'indé-
 « pendance, commença à s'apercevoir qu'il pou-
 « vait encore les pousser plus loin. »

Je remarquerai, dit La Harpe, la première expression de ce passage, qui contient un des secrets particuliers du style de Bossuet : *Un homme s'est rencontré*. Un autre écrivain aurait pu dire : *Cromwel était un de ces prodiges de*

scélératesse, qui apparaissent de temps en temps dans l'univers, comme d'effrayans phénomènes.

Il aurait bien dit, mais comme tout le monde peut bien dire. Bossuet dit tout cela d'un seul mot : *Un homme s'est rencontré*, et de plus, il dit mieux, parce qu'avec ce seul mot il fait entendre ce qu'il y a de plus extraordinaire; et qu'il y monte l'imagination. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet.

Au milieu des troubles et des guerres qui désolent l'Angleterre, que fait la reine?

« Dans cette effroyable confusion de toutes
 « choses, il est beau de considérer ce que la
 « grande Henriette a entrepris pour le salut du
 « royaume : ses voyages, ses négociations, ses
 « traités, tout ce que sa prudence et son courage
 « opposaient à la fortune de l'état; et enfin sa
 « constance par laquelle, n'ayant pu vaincre la
 « violence de la destinée, elle en a noblement
 « soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenait
 « quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne
 « fussent malheureusement engagés à faillir tou-
 « jours, parce qu'ils avaient failli une fois, elle
 « voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa
 « bonté et leur sûreté dans sa parole,..... Les
 « rebelles s'étaient saisis des magasins et des ar-
 « senaux, et malgré la défection de la milice
 « même, il était encore plus aisé au roi de lever
 « des soldats que de les armer. Elle abandonne,
 « pour avoir des armes et des munitions, non-

« seulement ses joyaux , mais encore le soin de
 « sa vie. Elle se mit en mer au mois de février,
 « malgré l'hiver et les tempêtes , et , sous pré-
 « texte de conduire en Hollande la princesse
 « royale sa fille aînée, qui avait été mariée à
 « Guillaume, prince d'Orange , elle va pour en-
 « gager les états dans les intérêts du roi , lui
 « gagner des officiers, lui amener des munitions.
 « L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle par-
 « tit d'Angleterre. L'hiver ne l'arrête pas , onze
 « mois après ; quand il faut retourner auprès
 « du roi ; mais le succès n'en fut pas semblable.
 « Je tremble au seul récit de la tempête furieuse
 « dont la flotte fut battue pendant huit jours.
 « Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre
 « l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se pré-
 « cipitèrent dans les ondes ; elle, toujours in-
 « trépide, autant que les vagues étaient émues,
 « rassurait tout le monde par sa fermeté. Elle
 « excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer
 « en Dieu qui faisait toute sa confiance , et pour
 « éloigner de leur esprit les funestes idées de
 « la mort qui se présentait de tous côtés, elle
 « disait avec un air de sérénité qui semblait
 « déjà ramener le calme, que les reines ne se
 « noyaient pas. Hélas ! elle est réservée à quel-
 « que chose de bien plus extraordinaire. Et
 « pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs
 « n'en seront pas moins déplorables. »

La reine qui avait été rejetée sur les côtes de

la Hollande ne tarda pas à se remettre en mer. Bossuet raconte avec énergie et avec rapidité ce voyage et les suites qu'il occasiona.

« Cependant onze jours après, ô résolution
 « étonnante ! la reine à peine sortie d'une tour-
 « mente si épouvantable, pressée du désir de
 « revoir le roi et de le secourir, ose encore se
 « commettre à la fureur de l'Océan et à la ri-
 « gueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vais-
 « seaux qu'elle charge d'officiers et de munitions,
 « et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne se-
 « rait étonné de la cruelle destinée de cette prin-
 « cesse ? Après s'être sauvée des flots, une autre
 « tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de
 « canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la
 « maison où elle entra fut percée de leurs coups.
 « Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable
 « péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'au-
 « teur d'un si noir attentat ! On l'amena prison-
 « nier peu de temps après. Elle lui pardonna son
 « crime, le livrant, pour tout supplice, à sa cons-
 « cience et à la honte d'avoir entrepris sur la vie
 « d'une princesse si bonne et si généreuse ;
 « tant elle était au-dessus de la vengeance aussi
 « bien que de la crainte ! Mais ne la verrons-
 « nous jamais auprès du roi qui souhaite si ar-
 « demment son retour ? Elle brûle du même dé-
 « sir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel
 « appareil ; elle marche, comme un général, à
 « la tête d'une armée royale pour traverser les

« provinces que les rebelles prenaient presque
 « toutes. Elle assiége et prend d'assaut, en pas-
 « sant, une place considérable qui s'opposait à
 « sa marche; elle triomphe, elle pardonne, et
 « enfin le roi la vient recevoir dans une cam-
 « pagne où il avait remporté l'année précédente
 « une victoire signalée sur le général Essex. »

La face des affaires, qui avait paru favorable
 au roi, prit bientôt une tournure différente. La
 reine, contrainte de se séparer de son époux, se
 renferma dans Excester où elle accoucha d'une
 princesse qui fut depuis l'épouse de Philippe de
 France, duc d'Orléans. Voyez quel parti Bos-
 suet sait tirer de cette circonstance.

« Princesse, dont la destinée est si grande et
 « si glorieuse; faut-il que vous naissiez dans la
 « puissance des ennemis de votre maison? O
 « Eternel! veillez sur elle; anges saints, rangez
 « à l'entour vos escadrons invisibles, et faites
 « la garde autour du berceau d'une princesse
 « si grande et si délaissée. Elle est destinée au
 « sage et valeureux Philippe, et doit des princes
 « à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de
 « leurs aïeux. Dieu la protège, messieurs; sa
 « gouvernante, deux ans après, tire ce précieux
 « enfant des mains des rebelles; et quoique,
 « ignorant sa captivité et sentant trop sa gran-
 « deur, elle se découvre elle-même; quoique,
 « refusant tous les autres noms, elle s'obstine
 « à dire qu'elle est la princesse; elle est enfin

« amenée auprès de la reine sa mère pour faire
 « sa consolation durant ses malheurs, en at-
 « tendant qu'elle fasse la félicité d'un grand
 « prince et la joie de toute la France. »

La reine était arrivée en France et le roi avait été fait prisonnier. Mais l'intrépide et infatigable Henriette ne s'occupe que de la délivrance de son époux et du rétablissement de ses affaires.

« La reine remue en vain la France, la Hol-
 « lande, la Pologne même, et les puissances du
 « Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecos-
 « sais qui arment trente mille hommes. Elle fait
 « avec le duc de Lorraine une entreprise pour
 « la délivrance du roi son seigneur, dont le suc-
 « cès paraît infailible, tant le concert paraît
 « juste. Elle retire ses chers enfans; l'unique
 « espérance de sa maison; et confesse cette fois
 « que parmi les plus mortelles douleurs on est
 « encore capable de joie. Elle console le roi qui
 « lui écrit de sa prison même qu'elle seule sou-
 « tient son esprit et qu'il ne faut craindre de lui
 « aucune bassesse, parce que sans cesse il se
 « souvient qu'il est à elle. O mère! ô femme! ô
 « reine admirable et digne d'une meilleure for-
 « tune, si les fortunes de la terre étaient quel-
 « que chose! enfin il faut céder à votre sort. »

C'est ici que se trouve cette belle comparai-
 son qui a été citée dans toutes les rhétoriques.

« Comme une colonne dont la masse solide
 « paraît le plus ferme appui d'un temple rui-

« neux , lorsque ce grand édifice qu'elle sou-
 « uait fond sur elle sans l'abattre : ainsi la reine
 « se montre le ferme soutien de l'état , lorsque
 « après en avoir long-temps porté le faix , elle
 « n'est pas même courbée sous sa chute. »

Le reste de cette oraison funèbre est consacré
 à l'éloge des vertus qu'on vit briller dans la
 reine d'Angleterre retirée à Chaillot , chez les
 religieuses de la Visitation ; enfin elle est termi-
 née par une péroraison digne du talent sublime
 de Bossuet et du sujet lui-même.

« Elle est morte , cette grande reine , et par
 « sa mort elle a laissé un regret éternel non-
 « seulement à *Monsieur* et à *Madame* qui ,
 « fidèles à tous leurs devoirs , ont eu pour elle
 « des respects si soumis , si sincères , si persé-
 « vérans ; mais encore à tous ceux qui ont eu
 « l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne
 « plaignons plus ses disgrâces qui font main-
 « tenant sa félicité. Si elle avait été plus fortu-
 « née , son histoire serait plus pompeuse , mais
 « ses œuvres moins pleines ; et avec des titres
 « superbes , elle aurait peut-être paru vide de-
 « vant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la
 « croix au trône , et qu'elle a mis ses malheurs
 « au nombre des plus grandes grâces , elle re-
 « cevra les consolations qui sont promises à
 « ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de
 « miséricorde accepter ses afflictions en sacri-
 « fice agréable ! Puisse-t-il la placer au sein

« d'Abraham, et, content de ses maux, épar-
 « guer désormais à sa famille et au monde de
 « si terribles leçons! »

Avouons-le, l'éloquence est portée à son der-
 nier période dans cette oraison funèbre qui réu-
 nit tous les genres de mérite : beauté de la ma-
 tière, grandeur des images, sagacité dans les
 portraits, pénétration dans les vues, chaleur
 brûlante dans les mouvemens, concision, éner-
 gie, originalité dans le style, et partout l'in-
 fluence d'un génie colossal toujours en action,
 planant hardiment sur son sujet, s'avancant
 loin dans l'éternité, ou s'enfonçant dans les
 profondeurs de notre néant. Ce chef-d'œuvre
 sera à jamais le plus beau monument de l'élo-
 quence française.

Orateurs dans le genre démonstratif.

Les Grecs ne nous ont transmis en ce genre
 qu'un très-petit nombre de discours. *Périclès*,
 qui fut à la fois capitaine et orateur, redoutable
 à la Grèce et corrupteur d'Athènes, se main-
 tint quarante ans, par son éloquence, monarque
 de sa république. Il prononça l'éloge funèbre
 des guerriers morts dans la guerre de Samos,
 où il avait lui-même commandé et remporté
 plusieurs victoires. L'historien Thucydide nous
 a conservé son discours.

Platon, disciple de Socrate et son ami, com-

posa trois discours à la louange de ce grand homme ; la forme , le ton et le style de ces éloges sont aussi neufs que les vertus mêmes qui en sont l'objet. Ces trois fameux discours ou dialogues renferment toute la doctrine de Socrate et contiennent les derniers momens de cet homme vertueux , depuis celui où il est traîné au pied d'un tribunal qui l'avait condamné d'avance , jusqu'à l'instant fatal où la ciguë lui est présentée. Ces dialogues forment un véritable drame dont chaque scène est une leçon de courage et de grandeur d'ame ; et le dénouement , la mort du juste assassiné indignement et avalant le breuvage mortel , en pardonnant à ses ennemis et en faisant des vœux pour la prospérité de son ingrate patrie. Cette manière de louer est digne du maître et de l'élève. Il était bien juste que le plus vertueux des hommes trouvât dans Platon le plus éloquent des panégyristes.

Isocrate, dont on a dit avec justice qu'il fut digne d'avoir des talens puisqu'il avait des vertus , composa plusieurs éloges qui subsistent encore aujourd'hui , entre autres le discours à Démonique et l'éloge d'Evagore , roi de Chypre. Cet orateur contribua beaucoup à corrompre la belle simplicité de l'éloquence des premiers temps. Ce fut lui qui introduisit le premier la méthode de composer ces périodes régulières , harmonieusement cadencées , dont Cicéron fait un si bel éloge , et pour lesquelles il eut lui-même

même une si grande propension. Les harangues d'Isocrate n'ont de mérite que dans cette éloquence de diction, que dans cette pureté soutenue, mais trop étudiée, d'un style qui fatigue parce qu'il est trop uniformément beau.

Nous ne trouvons pas non plus chez les Latins un grand nombre de discours dans le genre démonstratif. Parmi ceux de *Cicéron*, trois appartiennent spécialement à ce genre : la première Catilinaire dont nous avons parlé, la seconde Philippique et le discours pour Marcellus. L'orateur intitula *Philippiques* quatorze discours qui ont pour objet d'animer les Romains contre Antoine, comme Démosthène anima les Athéniens contre Philippe. Le second, que Juvénal appelle une œuvre divine, était fameux chez les Romains ; quoiqu'il n'eût jamais été prononcé, il fut répandu et lu avec avidité dans Rome et dans toute l'Italie. Cicéron, dans cette immortelle harangue, trace l'exposé de la vie d'Antoine depuis ses premières années, rappelle ses vices et ses turpitudes, et dévoile ses projets et ses attentats contre la république. Ce genre d'éloquence, comme le remarque La Harpe, n'est pas à beaucoup près le plus difficile. L'improbation et le reproche ont naturellement de la véhémence, et les peintures satiriques piquent la malignité. Mais il acquiert de l'importance et de la gravité quand il s'agit des intérêts de l'état. Ces sortes d'exécutions morales sont une

vengeance publique que le talent seul peut exercer quand il est joint au courage. Les autres Philippiques de Cicéron appartiennent au genre délibératif. La harangue improprement appelée pour *Marcellus* est un remerciement que Cicéron adresse à César, qui avait bien voulu accorder aux instances du sénat la grâce de Marcellus, l'un de ses plus violens ennemis. Une grande partie de ce discours n'est autre chose que l'éloge de la clémence de César; éloge fait avec intérêt et noblesse, sans exagération et sans flatterie. On a fait un crime à Cicéron des louanges qu'il a données à César; on a tort : son langage est celui d'un homme également sensible aux vertus de César et aux intérêts de la patrie; qui rend justice à l'un, mais qui aime l'autre; qui en louant l'usurpateur de l'usage qu'il fait de sa puissance, l'avertit que son premier devoir est de la soumettre aux lois. Enfin quand César rendait un ami à Cicéron, Cicéron était homme, et il remerciait celui qui faisait le bien avec le pouvoir de faire le mal.

Pline le jeune, qui vint long-temps après Cicéron, et qui s'était proposé cet orateur pour modèle, est bien loin de l'égaliser. Son panégyrique de Trajan jouit d'une grande réputation; et il la mérite à beaucoup d'égards. C'est réellement une des productions les plus estimables de l'antiquité; il y a des traits d'une grande force, des pensées pleines de grâces et de

finesse, et des morceaux qui respirent le ton de la véritable éloquence. L'orateur s'occupe trop de montrer de l'esprit; il cherche trop à aiguïser ses pensées, à leur donner une tournure piquante et épigrammatique, et ce travail continuel, cette profusion de traits saillans, cette monotonie d'esprit produit bientôt la fatigue. Il est meilleur à citer par fragmens qu'à lire de suite. On a dit que pour mériter un tel panégyrique il n'avait manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Mais il faut se rappeler ce que Pline nous apprend lui-même, que le discours réellement prononcé en présence du prince n'était qu'un simple remerciement très-court, adapté au lieu et à la circonstance, et que ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'il le publia tel que nous l'avons.

A la tête des orateurs français se montre le grand *Bossuet*, qui ne serait pas le premier en suivant l'ordre des temps. Nous ne saurions mieux faire connaître son caractère qu'en citant l'éloge que fait de lui un orateur digne de louer un tel homme : « Que l'on se représente, dit le
 « cardinal Maury, que l'on se représente un
 « de ces orateurs que Cicéron appelle véhémens
 « et en quelque sorte tragiques; qui, doués par
 « la nature de la souveraineté de la parole, et
 « emportés par une éloquence toujours armée
 « de traits brûlans comme la foudre, s'élèvent
 « au-dessus des règles et des modèles, et por-

« tent l'art à la hauteur de leur propre concep-
 « tion ; un orateur qui par ses élans monte jus-
 « qu'aux cieux d'où il descend avec ses vastes
 « pensées, agrandies encore par la religion ,
 « pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et
 « abattre l'orgueil des princes et des rois de-
 « vant le Dieu qui, après les avoir distingués
 « sur la terre durant le rapide instant de la vie,
 « les rend tous à leur néant, et les confond à
 « jamais dans la poussière de notre commune
 « origine ; un orateur qui a montré dans tous
 « les genres qu'il invente et qu'il féconde, le
 « premier et le plus beau génie qui ait jamais
 « illustré les lettres, et qu'on peut placer avec
 « une juste confiance à la tête de tous les écri-
 « vains anciens et modernes qui ont fait le plus
 « d'honneur à l'esprit humain ; un orateur qui
 « se crée une langue aussi neuve et aussi ori-
 « ginale que ses pensées ; qui donne à ses ex-
 « pressions un tel caractère d'énergie qu'on
 « croit l'entendre quand on le lit, et à son style
 « une telle majesté d'élocution que l'idiome
 « dont il se sert semble changer de caractère et
 « se diviniser en quelque sorte sous sa plume ;
 « un apôtre qui instruit l'univers en pleurant, et
 « en célébrant les plus illustres de ses contem-
 « porains qu'il rend eux-mêmes, du fond de leur
 « cercueil, les premiers instituteurs et les plus
 « imposans moralistes de tous les siècles ; qui
 « répand la consternation autour de lui, en

« rendant pour ainsi dire présens les malheurs
 « qu'il raconte , et qui , en déplorant la mort
 « d'un seul homme , montre à découvert tout
 « le néant de la nature humaine ; enfin un ora-
 « teur dont les discours inspirés ou animés par
 « la verve la plus ardente , la plus originale , la
 « plus véhémence et la plus sublime , sont en
 « ce genre des ouvrages absolument à part , des
 « ouvrages où , sans guide et sans modèle , il
 « atteint la limite et la perfection des ouvrages
 « classiques consacrés en quelque sorte par le
 « suffrage unanime du genre humain , et qu'il
 « faut étudier sans cesse , comme dans les arts
 « on va former son goût et son talent à Rome ,
 « en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et
 « de Michel-Ange ; voilà le Démosthène fran-
 « çais , voilà Bossuet. »

Fléchier a fait des oraisons funèbres qui ont de la force et de l'élévation. Il joint toute l'harmonie et toutes les grâces de l'élocution à la noblesse des pensées ; mais on ne peut disconvenir que ces grâces n'aient un air d'affectation , et que cet orateur ne laisse souvent quelque chose à désirer du côté de l'onction et de la chaleur , excepté dans son oraison funèbre de Turenne , qui est presque en tout un chef-d'œuvre digne de Bossuet.

Bourdaloue a composé quelques oraisons funèbres ; celle du grand Condé offre des beautés vraiment sublimes. Il n'est peut-être pas de

discours en ce genre, dont le plan seul fasse connaître autant que celui-là l'homme de génie et le grand orateur.

Quelques orateurs ont encore prononcé des oraisons funèbres qui ne sont pas sans mérite; on distingue entre autres celle de Louis XIV, par *Massillon*; celle de Turenne, par *Mascaron*; celle du maréchal de Luxembourg, par *Larue*; enfin celle du cardinal de Fleury, par *Neuvillo*.

Racine a laissé des discours académiques; ils ne répondent pas à ce qu'on avait droit d'attendre de lui, à l'exception de son éloge de *Cornille*, que nous avons analysé.

Nous avons de *Voltaire* plusieurs discours dans le genre démonstratif, parmi lesquels on distingue son discours de réception à l'académie française, le panégyrique de Louis XV, et son éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1774. Ce dernier discours est un des ouvrages en prose qui font le plus d'honneur à notre langue et à la plume de *Voltaire*.

Thomas a fait des éloges qui, à leur naissance, ont tous joui d'une réputation qu'ils méritaient bien peu. Une bouffissure insupportable et un ton ridiculement emphatique règnent dans les ouvrages de cet écrivain. Son éloge de *Marc-Aurèle*, moins infecté de ces défauts, est la meilleure de ses productions. *Voltaire* appelait plaisamment *galithomas* le style enflé et entortillé de cet orateur.

Buffon, dans son discours de réception à l'académie française, donne sur la composition et sur le style en général les préceptes les plus sûrs et les idées les plus justes. C'est un grand peintre qui parle de coloris, qui avait fait d'avance tout ce qu'il conseille, et dont les ouvrages offraient des modèles bien avant qu'il songeât à donner des préceptes. Ce ne sont point de ces leçons rebattues, prises partout et répétées jusqu'à satiété. Ce sont des traits hardis, présentés dans toute leur force primitive par l'homme qui a le mieux lu dans le grand livre de la nature, et qui en a traduit avec tant de succès les pages les plus intéressantes pour nous.

La Harpe tiendra toujours un rang distingué parmi les orateurs, quoiqu'il ne soit pas comme tel un de nos premiers écrivains. Ses éloges de Fénelon et de Racine essayèrent des critiques nombreuses et assez justes. On reprocha au premier de ces ouvrages des discussions théologiques étrangères à l'éloquence et au talent de l'écrivain, et la satire trop peu mesurée de Bossuet qui avait été l'antagoniste de Fénelon ; au second, l'intention trop formelle de rabaisser Corneille pour élever Racine dont la gloire n'a pas besoin d'un pareil triomphe. *La Harpe* fut plus heureux dans l'éloge de Voltaire qu'il a jugé en homme de goût, dont les décisions sont devenues des arrêts. Ses discours pronon-

cés au Lycée ne sont pas sans mérite. Ils se font remarquer par la vigueur et la correction du style, et par les généreux principes que l'orateur eut toujours le courage de professer, même dans les temps les plus périlleux de la révolution française.

Fontenelle a fait des éloges des membres de l'académie des sciences; on trouve dans ses discours des beautés délicates et frappantes, des pensées nobles et ingénieuses; le style en est orné et brillant, mais on y remarque souvent trop de recherche et d'afféterie.

Il existe encore, dans le genre démonstratif, d'autres orateurs dont nous pouvons nous dispenser de parler ici.

CHAPITRE III.

DU GENRE JUDICIAIRE.

Demande. QUEL est l'objet du genre judiciaire ?

Réponse. Ce genre d'éloquence renferme tous les discours par lesquels l'orateur cherche à convaincre une assemblée de juges que la cause qu'il soutient est juste, que ce qu'il avance est vrai, et que le tribunal doit prononcer en sa faveur.

Défendre par le talent de la parole les biens, l'honneur, la vie même des citoyens, contre les détours frauduleux de la mauvaise foi, les artifices de l'imposture et les attentats de la calomnie; soustraire l'homme faible, indigent et vertueux, à l'oppression et souvent à la rapacité de l'homme injuste, riche et puissant : telle est la noble fonction de l'orateur du barreau.

D. Quelles sont les qualités de l'éloquence judiciaire ?

R. Ces qualités sont :

1.^o *L'élégance du style.* Les charmes de l'élocution sont d'un effet toujours sûr ; la sécheresse et l'aridité des matières ordinairement traitées dans les plaidoyers exigent surtout que les choses soient présentées de manière à fixer l'attention,

à fortifier les preuves , à faire valoir , en un mot , tout ce qui peut servir la cause.

2.^o *La clarté dans l'argumentation.* C'est avec la plus grande clarté qu'il faut établir la question , fixer le point de la contestation , ce que l'on admet , ce que l'on récuse , et où commence entre les deux parties la ligne de démarcation qui les sépare : cette même clarté doit présider encore à l'ordre , à l'arrangement de toutes les parties du plaidoyer. Cette qualité , nécessaire dans tous les genres d'éloquence , est indispensable au barreau , par la nature même des objets qui s'y traitent , qui sont ordinairement hérissés de difficultés et assujettis à des discussions très-complicées.

3.^o *La concision dans l'exposé des faits.* Il est de la plus grande importance que les faits restent présens à l'esprit des juges et des auditeurs pendant tout le cours du plaidoyer. Il faut donc écarter avec soin toutes les petites circonstances , les détails trop minutieux , et tout ce dont une prolixité fastidieuse surcharge inutilement la mémoire.

D. Quelles doivent être les qualités de l'orateur du barreau ?

R. Elles sont de deux espèces : les qualités du cœur et les qualités de l'esprit.

Les qualités du cœur sont :

1.^o *La probité.* L'avocat , par sa réputation d'intégrité , ajoutera nécessairement du poids à

ses raisons, tandis que l'homme décrié dans l'esprit des juges et dans l'opinion publique est toujours pour la cause un présage très-fâcheux.

2.^o *La délicatesse dans le choix des causes.*

Puisque la probité est la première qualité d'un avocat, il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause dont l'équité lui semblera seulement équivoque. C'est à la justice, c'est à la vérité seule qu'il est comptable du secours de sa voix et de ses talens : le crime ne saurait y avoir aucun droit. Cochin ne se chargeait jamais d'une cause avant de s'en être constitué le juge et d'en avoir reconnu l'équité.

3.^o *Les égards pour la partie adverse.* Les plaisanteries, les railleries dures et offensantes, et plus encore la grossièreté, les injures et les personnalités sont sévèrement interdites à l'orateur du barreau. C'est le dernier degré de l'avidissement, de servir pour un misérable intérêt la passion d'un ennemi qui n'a ni les moyens, ni le courage de se venger lui-même.

4.^o *La bonne foi dans l'exposition des moyens de son adversaire.* Pour peu que l'avocat les dénature ou qu'il les place sous un faux jour, la supercherie ne tarde pas à être découverte, et tout le monde en conclut qu'il a manqué ou d'intelligence pour les sentir, ou de courage pour les admettre, ou de force pour y répondre. Mais s'il établit avec candeur les moyens de son adversaire, sa franchise annonce sa confiance

dans la bonté de sa cause; et le tribunal, plus disposé à céder à ses raisons, ne supposera pas même douteux un droit que l'orateur se propose de défendre sans artifice et sans détours.

Quant aux qualités de l'esprit, l'avocat doit joindre à la sagacité, à la justesse et à l'élévation du génie, une connaissance étendue et profonde des lois et de la jurisprudence ancienne et moderne. C'est là proprement la science qui lui est indispensable; et qu'il doit regarder comme le fondement nécessaire de l'édifice. Il doit encore regarder comme importante l'étude des grands orateurs, et une certaine connaissance des belles-lettres, nécessaire pour orner les sujets qui souvent ne présentent en eux-mêmes aucun agrément.

D. Quelle différence y a-t-il entre le barreau ancien et le barreau moderne?

R. Outre la différence qui résulte de la diversité des mœurs, il en existe une très-grande dans la législation civile et dans la composition des tribunaux. Chez les anciens, la législation n'était ni aussi compliquée, ni aussi obscure que chez les modernes. La décision des causes dépendait de l'équité et du bon sens des juges; de sorte que la jurisprudence était bien moins que l'éloquence l'objet des études de ceux qui se destinaient à la profession d'avocat. Trois mois suffisaient, au rapport de Cicéron, pour l'étude du droit: on pouvait même briller au barreau

sans études préliminaires de la jurisprudence ; car il y avait chez les Romains des hommes appelés *pragmatici*, qui donnaient à l'orateur tous les renseignemens nécessaires sur la loi intéressée dans la cause. L'orateur développait cette loi avec tous les moyens de l'éloquence, et en faisait l'application convenable. Aujourd'hui la réputation et les succès de l'avocat dépendent absolument d'une connaissance profonde et raisonnée des lois et de sa profession. Quel que soit son talent comme orateur, il trouvera peu de cliens disposés à lui confier leurs intérêts, si on ne lui suppose qu'une connaissance superficielle des lois. Il doit donc posséder parfaitement la jurisprudence ancienne et moderne, et savoir donner une attention particulière aux moindres faits, aux moindres détails de la cause dont il se charge.

Chez les anciens, les juges civils et criminels étaient nombreux et formaient une espèce d'assemblée populaire. De là ces moyens d'éloquence pathétique si souvent et si heureusement employés par les orateurs anciens. Aujourd'hui nous ne voyons siéger dans nos tribunaux qu'un petit nombre de juges qui ne prononcent qu'après avoir fait l'application de la loi à la cause dont il s'agit. Ainsi nous renverrions avec raison au théâtre les mouvemens d'une éloquence populaire, et l'avocat insulterait en quelque sorte les juges, s'il se fiait plus à l'impression qu'il

veut produire sur leur esprit qu'à l'inflexible équité qui doit les diriger dans l'application de la loi.

Cette différence du barreau ancien et du barreau moderne, ainsi qu'elle vient d'être expliquée, sera mieux sentie par l'analyse de deux plaidoyers, l'un de Cicéron, l'autre de Cochin.

ARTICLE PREMIER.

Barreau ancien.

Analyse du plaidoyer de Cicéron pour le poète Archias.

Archias, né à Antioche en Syrie, fut accusé par un certain Grattius d'avoir usuré les droits de bourgeoisie romaine. On sait que ces droits étaient considérables, parce que les Romains comptaient pour rien tous les autres peuples, et qu'ils pensaient en quelque sorte tirer un homme du néant quand ils le faisaient citoyen de Rome. Il ne faut donc ni s'imaginer que ce soit ici un différend de peu de conséquence, ni s'étonner que Cicéron emploie tous les secrets de son art pour conserver à un homme qui avait été son maître, des droits aussi précieux.

- Après un exorde plein de modestie et d'insi-

nnation, l'orateur met la question dans tout son jour, en exposant l'histoire de la vie d'Archias, et les titres qui lui assuraient les prérogatives de citoyen romain.

Ut primum ex pueris excessit Archias, utque ab iis artibus, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet, se ad scribendi studium contulit, primum Antiœchite (nam ibi natus est loco nobili, celebri quondam urbe et copiosa; atque eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluenti;) celeriter antecellere omnibus ingenii gloria contigit. Post in cæteris Asiæ partibus cunctaque Græciâ sic ejus adventus celebrabatur, ut famam ingenii expectatio hominis, expectationem ipsius adventus admiratioque superaret. Erat Italia tunc plena græcarum artium ac disciplinarum; studiaque hæc et in Latio vehementius tunc colebantur quam nunc iisdem in oppidis. Et hic, Romæ, propter tranquillitatem reipublicæ non negligebantur. Itaque hunc et Tarentini, et Rhegini, et Neapolitani, civitate cæterisque præmiis dondrunt, et omnes, qui aliquid de ingenio poterant judicare, cognitione atque hospitio dignum existimdrunt.

Hæc tantâ celebritate famæ cum esset jam absentibus notus, Romam venit, Mario consule et Catulo. Naclus primum consules eos quorum alter res ad scribendum maximas, aliter cum res gestas, tum etiam studium atque aures adhi-

bere posset; statim Luculli, cum prætextatus etiam tum Archias esset, eum in domum suam receperunt. Sed enim hoc non solum ingenii ac litterarum, verum etiam naturæ atque virtutis fuit, ut domus, quæ hujus adolescentiæ prima fuerit, eadem esset familiarissima senectuti.

Erat temporibus illis jucundus Quinto Metello illi Numidico, et ejus Pio filio; audiebatur à M. Emilio; vivebat cum Q. Catulo, et patre et filio; à L. Crasso colebatur; Lucullos verò, et Drusum, et Octavios, et Catonem, et totam Hortensiorum domum devinctum consuetudine cum teneret, afficiebatur summo honore quod eum non solum colebant qui aliquid percipere atque audire studebant, verum etiam si qui forte simulabant. Interim satis longo intervallo, cum esset cum Lucullo in Ciliciam profectus, et cum ex eâ provinciâ cum eodem Lucullo decederet, venit Heracleam; quæ cum esset civitas æquissimo jure ac fœdere, adscribi se in eam civitatem voluit; idque cum ipse per se dignus putaretur, tum auctoritate et gratiâ Luculli, ab Heracleensibus impetravit. Data est civitas Silani lege et Carbonis: si qui fœderatis civitatibus adscripti fuissent; si tamen, cum lex ferebatur, in Italiâ domicilium habuissent, et si sexaginta diebus apud prætorem essent professi. Cum hic domicilium Romæ multos jam annos haberet, professus est

apud prætorem Q. Metellum, familiarissimum suum.

Si nihil aliud nisi de civitate ac lege dicimus, nihil dico amplius : causa dicta est.

Effectivement la cause serait entièrement plaidée aujourd'hui, et il ne s'agirait plus que de peser la déposition des témoins sur les faits énoncés par l'orateur. Or, le célèbre Lucullus assure qu'il a fait recevoir lui-même Archias citoyen d'Héraclée, et une députation de cette ville confirme ce témoignage. D'un autre côté, les registres du préteur Métellus, destinés à recevoir les déclarations qui devaient se faire dans l'espace de soixante jours, d'après la loi de Silanus, portent le nom d'Archias que Métellus dit avoir écrit lui-même, et qui avait fixé son domicile à Rome, long-temps avant la publication de la loi : donc Archias est bien évidemment citoyen romain. Mais Cicéron avait promis dans son exorde de prouver que non-seulement Archias était citoyen romain, mais encore que s'il ne l'était pas il devrait en recevoir le titre : c'est ce qu'il va faire voir dans une seconde partie qui serait absolument étrangère au barreau moderne.

Quæres à nobis, Grati, cur tantopere hoc hominem delectemur : quia suppeditat nobis ubi et animus ex hoc forensi strepitu reficiatur, et aures convicio defessæ conquiescant. An tu existimas aut suspectere nobis posse quod quotidie

*dicamus, in tantâ varietate rerum, nisi animos nostros doctrinâ excolamus; aut ferre animos tantam posse contentionem, nisi eos doctrinâ eadem relaxemus? Ego verò fateor me his studiis esse deditum. Cæteros pudeat si qui ita se litteris abdiderunt, ut nihil possint ex his neque ad communem afferre fructum, neque in ad-
spectum lucemque proferre: me autem quid pudeat, qui tot annos ita vivo, iudices, ut ab illis nullo unquam me tempore aut commodum aut otium meum abstraxerit, aut voluptas advoca-
rit, aut deniquè somnus retardarit?*

L'orateur fait sentir ensuite l'influence des belles-lettres sur le développement des vertus et des sentimens généreux; puis il ajoute cet éloge des lettres qui est dans la mémoire de tout le monde, que nous avons rapporté plus haut (pag. 106), et qui est terminé par le morceau suivant:

Sit igitur, iudices, sanctum apud vos, humanissimos homines, hoc poetæ nomen quod nulla unquam barbaria violavit. Saxa et solitudines voci respondent, bestie sæpè immanes cantu flectuntur atque consistunt: nos instituti rebus optimis non poetarum voce moveamur! Homerum Colophonii civem esse dicunt suam, Chium suum vindicant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò suum esse confirmant: itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt. Permulti alii præterea pugnant inter se atque contendunt...

Itaque, credo, si civis romanus Archias legibus non esset, ut ab aliquo imperatore civitate donaretur perficere non potuit? Sylla, cum Hispanos et Gallos donaret, credo, hunc petentem repudiasset? quem nos in concione vidimus, cum ei libellum malus poeta de populo subjecisset, quod epigramma in eum fecisset tantummodo alternis versibus longiusculis, statim ex iis rebus, quas tum vendebat, jubere ei præmiam tribui sub eâ conditione, ne quid postea scriberet. Qui sedulitatem malî poetæ duxerit aliquo tamen præmio dignam, hujus ingenium et virtutem in scribendo et copiam non expectasset?

Quid! à Q. Metello Pio, familiarissimo suo, qui civitate multos donavit, neque per se, neque per Lucullos impetravisset? qui præsertim usque eò de suis rebus scribi cuperet, ut etiam Cordubæ nalis poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum, tamen autres suas dederet.

Le morceau que nous venons de citer, et le discours tout entier, sont un modèle parfait de cette espèce de style que caractérisent la grâce, la douceur et l'ornement. Venons à la belle péroraison qui termine ce discours. L'orateur fait une courte récapitulation de ses moyens, et il adresse aux juges une éloquente prière.

Quare conservate, iudices, hominem pudore

eo, quem amicorum studiis videtis comprobari tum dignitate, tum etiam verustate; ingenio autem tanto, quantum convenit existimari, quod summorum hominum ingeniis expetitur esse videatis; causa verò ejusmodi, quæ beneficio legis, auctoritate municipii, testimonio Luculli, tabulis Metelli comprobetur. Quæ cum ita sint, petimus à vobis, judices, si quæ non modò humana, verùm etiam divina in tantis negotiis commendatio debet esse, ut eum, qui vos, qui vestros imperatores, qui populi Romani res gestas semper ornavit; qui etiam his recentibus nostris vestrisque domesticis periculis æternum se testimonium laudum daturum esse profitetur; quique est eo numero qui semper apud omnes sancti sunt habiti atque dicti; sic in vestram accipiat fidem, ut humanitate vestra levatus potius quàm acerbitate violatus esse videatur.

Quæ de causâ pro meâ consuetudine breviter simpliciterquæ dixi, judices, ea confido probata esse omnibus: quæ non fori, neque judiciâli consuetudine, et de hominis ingenio et communiter de istius studio locutus sum, ea, judices, à vobis spero esse in bonam partem accepta; ab eo qui judicium exercet, certè scio.

Il est beau d'entendre cet incomparable avocat plaider, dans la cause de son maître, la cause commune de tous les hommes de lettres. Il semble que Cicéron, qui partout fait profes-

sion d'aimer la poésie et ceux qui la cultivent, ait été bien aise de trouver l'occasion de leur rendre cet hommage.

ARTICLE II.

Barreau moderne.

D. Quelles sont les parties relatives à l'éloquence, renfermées dans le barreau moderne ?

R. Ce sont, 1.^o les plaidoyers, 2.^o les mémoires, 3.^o les consultations, 4.^o les rapports de procès.

§ 1.^{er}

Du plaidoyer.

Analyse du plaidoyer de Cochin contre la dame de Bruix.

Nous avons entendu Cicéron plaidant pour maintenir Archias dans la possession d'un état qu'on voulait lui ravir injustement. Nous allons entendre Cochin plaidant contre une personne qui veut se faire reconnaître pour membre d'une famille illustre à laquelle elle n'appartient pas.

Marie de la Salle, née, selon les registres publics, de Guillaume de la Salle et d'Antoinette

Barrière, fut élevée dès son plus bas âge dans la maison de la marquise de Boudeville qui avait été épouse du marquis de la Ferté. Quand elle eut atteint l'âge de dix-huit ans, il se présenta un parti fort honorable pour elle, celui du sieur de Bruix, lieutenant-colonel retiré du service. Marie de la Salle l'accepta; mais il lui prit fantaisie de s'introduire dans la maison de la Ferté; elle fit assigner la dame de Boudeville et le marquis de la Ferté, son fils, *pour voir dire* qu'ils seraient tenus de la reconnaître pour fille du feu marquis de la Ferté et de la dame de Boudeville. Voyons comment Cochin combattra cette prétention téméraire.

« En possession d'un état obscur, affermi
 « par une foule de monumens authentiques qui
 « se sont succédé les uns aux autres pendant
 « le cours de trente années, la dame de Bruix
 « entreprend d'abdiquer cet état, et de choisir
 « une des plus illustres maisons du royaume
 « pour y prendre place; elle veut s'élever au
 « faite des honneurs, et s'associer à ce qu'il y
 « a de plus grand et de plus distingué dans le
 « royaume! Si, à la faveur de la preuve testi-
 « moniale on peut opérer de pareilles métamor-
 « phoses, l'état des hommes ne sera plus que
 « le jouet de l'audace et du caprice; la plus
 « haute noblesse sera dégradée, les personnes
 « de la plus vile condition perceront l'obscurité
 « qui les enveloppe, pour se donner en spec-

« tacle à tout l'univers dans les places les plus
 « éminentes. Des objets si intéressans doivent
 « élever tous les esprits à ces vûes supérieures
 « du bien public qui forment toujours le pre-
 « mier objet de la justice ; il s'agit ici du sort
 « de toutes les Familles , compromis dans une
 « seule cause.

« L'état qui appartenait légitimement à la
 « dame de Bruix par sa naissance n'était pas un
 « objet qui intéressât assez la maison de la
 « Ferté pour qu'elle se soit donné la peine de
 « l'approfondir.

« Quand il serait encore inconnu , la dame
 « de Bruix ne pourrait s'en prévaloir ; il ne suffit
 « pas d'être dans l'ignorance de son sort pour
 « acquérir le droit de se procurer un état au
 « gré de son ambition. Il est de malheureuses
 « destinées qui cachent quelquefois aux hommes
 « les circonstances les plus essentielles de leur
 « naissance ; et qui les présentent à eux-mêmes
 « comme une énigme qu'ils ne peuvent péné-
 « trer. S'ils sont à plaindre d'être réduits à un
 « sort si funeste , leur unique ressource est de
 « réparer par leur sagesse et par leur retenue
 « les malheurs de leur naissance ; et lorsqu'ils
 « veulent au contraire s'en faire un prétexte
 « pour s'élever au-dessus de leur obscurité et
 « pour se placer dans un rang éclatant , ce trait
 « d'ambition déplacée ne sert qu'à les couvrir
 « d'un nouvel opprobre.

« Telle serait l'idée qu'il faudrait se former
 « de la dame de Bruix, s'il était vrai, comme
 « elle le prétend, qu'elle n'a point actuellement
 « d'état. Mais elle a pris soin elle-même de
 « rassembler une foule de titres qui fixent son
 « sort d'une manière immuable ; en l'exposant,
 « on ne fera que rendre compte de ses propres
 « pièces. »

Suit l'exposition du fait, présentée avec beaucoup de clarté et de simplicité. L'orateur en vient de suite à ses preuves qu'il appuie sur les principes de la législation, principes qu'il développe de la manière la plus éloquente.

« Pour mettre la défense de la dame marquise de Boudeville dans tout son jour, il est
 « nécessaire de développer d'abord les principes
 « qui doivent servir de guides dans les questions
 « d'état. On s'égare souvent dans cette matière,
 « pour donner dans des excès également contraires
 « aux véritables principes. On établira
 « ensuite dans une première proposition, que
 « la dame de Bruix n'ayant ni titres ni possession
 « pour s'attribuer l'état auquel elle aspire,
 « elle ne peut être écoutée. »

« On fera voir dans une seconde proposition,
 « que les titres et la possession se réunissant
 « pour donner à la dame de Bruix un état contraire,
 « sa démarche est le comble de l'égarement. »

« Si les législateurs n'avaient pris aucune
 précaution

« précaution pour fixer l'état des hommes, les
 « citoyens ne pourraient se connaître entre eux
 « que par la possession. Telle était la règle qui
 « les distinguait seule avant que les états poli-
 « cés eussent établi des lois sur une matière si
 « importante. Les familles se formaient par des
 « mariages publics; les enfans étaient élevés
 « dans la maison des pères et mères comme les
 « fruits précieux de l'union conjugale. Les rap-
 « ports des différens membres d'une famille se
 « confirmaient de jour en jour par la notoriété.
 « Ils se connaissaient, ils étaient connus des
 « autres comme frères et sœurs, comme oncles
 « et neveux, comme cousins, par cette habi-
 « tude journalière de se traiter réciproquement
 « dans ces différentes qualités.

« C'était donc la possession seule qui fixait
 « l'état des hommes; c'était l'unique espèce de
 « preuve qui fût connue; et qui aurait voulu
 « troubler cette possession, en supposant un
 « état et une filiation contraire à celle qui était
 « annoncée par cette longue suite de recon-
 « naissance, aurait troublé toute l'harmonie d'
 « genre humain.

« Les législateurs ont cru devoir porter plus
 « loin les mesures que leur sagesse leur a inspi-
 « rées. On a cru que, si au moment de la nais-
 « sance de chaque citoyen, son état était con-
 « signé dans des registres publics, ce genre de
 « preuve ajouterait un nouveau degré de force

« à l'état qui devait être établi dans la suite par
 « la possession ; ou que si la possession, par
 « quelques circonstances impossibles à prévoir,
 « pouvait devenir équivoque, le titre primor-
 « dial pourrait en réparer les vices, et venir au
 « secours du citoyen privé des avantages d'une
 « reconnaissance solennelle. C'est donc ce qui
 « a introduit l'usage des registres publics pres-
 « crits par nos ordonnances..... Ou l'on est
 « attaqué dans un état dont on est en posses-
 « sion, ou l'on réclame un état dont on n'a ja-
 « mais joui. Dans le premier cas, la possession
 « suffit à celui qui est attaqué ; il n'a pas besoin
 « de recourir aux monumens publics, ni à au-
 « cun autre genre de preuves ; il possède, et
 « à ce seul titre on ne peut pas hésiter à le
 « maintenir. Dans le second cas, celui qui ré-
 « clame un état dont il n'a pas joui, trouvant
 « le même obstacle de la possession, ne peut
 « réussir dans son entreprise, s'il n'a en sa fa-
 « veur des titres solennels qui prouvent que la
 « passion et l'injustice l'ont dépouillé..... Ces
 « notions développées, il est temps d'en faire
 « l'application à la cause qui se présente, et
 « d'entrer pour cela dans les deux propositions
 « qui ont été annoncées, et qui fournissent
 « également des armes contre l'entreprise de la
 « dame de Bruix.

« Il n'y a point d'équivoque dans le fait ; la
 « dame de Bruix a été baptisée dans l'église de

« Saint-Merry, le 13 février 1705, et elle n'est
 « point inscrite dans les registres comme fille
 « des sieur et dame de la Ferté, dont il n'est
 « parlé ni directement ni indirectement; jamais
 « elle n'a été élevée comme fille des sieur et
 « dame de la Ferté; jamais elle n'a porté leur
 « nom : dans cette situation, peut-elle donc de-
 « mander permission de faire preuve qu'elle
 « leur doit le jour, sans offenser tout à la fois
 « la nature, la loi et les lumières de la raison ?
 « Or, quand la naissance n'est pas prouvée ;
 « quand la filiation en elle-même n'est point éta-
 « blie, les soins, la tendresse, l'amitié, l'éduca-
 « tion même ne sont que des faits indifférens :
 « on peut donner toutes ces marques d'attache-
 « ment à un étranger aussi bien qu'à un enfant ;
 « mille motifs peuvent y engager : la compas-
 « sion, la charité, l'estime, certaine prévention
 « que le caractère, que l'esprit d'une jeune per-
 « sonne, que sa figure seule et ses manières
 « peuvent quelquefois inspirer.
 « C'est donc abuser des choses les plus inno-
 « centes, de vouloir que les soins et la tendresse
 « deviennent des preuves de maternité; c'est
 « bannir de la société toutes ces communica-
 « tions qui peuvent la rendre si douce et si
 « agréable, si l'on est en droit d'en tirer de si
 « funestes conséquences ; c'est se servir des
 « propres bienfaits d'une personne tendre et
 « charitable pour la déshonorer; en un mot,

« c'est corrompre, c'est empoisonner ce qu'il y
 « a de plus pur et de plus sacré.

« La dame de Bruix nous apporte elle-même
 « son acte de baptême du 13 février 1705, dans
 « lequel elle est déclarée fille de Guillaume de
 « la Salle et d'Antoinette Barrière, sa femme.
 « Voilà l'état et le caractère qui lui est imprimé
 « dans ces registres authentiques destinés par
 « la loi à déterminer le sort et la condition de
 « tous ceux qui font, pour ainsi dire, leur entrée
 « dans la société civile; la loi a voulu qu'au
 « premier moment de leur naissance leur place
 « leur fût marquée; elle a établi des registres
 « pour y inscrire leur rang : celui de la dame
 « de Bruix est d'être fille légitime de Guillaume
 « de la Salle et d'Antoinette Barrière.

« C'est ce même rang que la dame de Bruix a
 « occupé depuis pendant trois années entières,
 « et qu'elle s'est conservé précieusement par les
 « titres les plus solennels.... Pour abdiquer un
 « état affermi par tant de titres et par une pos-
 « session si constante, la dame de Bruix peut-
 « elle invoquer le secours de la preuve testi-
 « moniale? C'est un principe invariable dans
 « la jurisprudence, que l'on n'admet point une
 « preuve testimoniale contre des preuves par
 « écrit, et principalement contre des actes qui
 « sont du propre fait de celui qui propose la
 « preuve par témoins..... Qu'elle cherche, si
 « elle veut, ses père et mère et sa famille, qu'elle

« connaît peut-être parfaitement , dans le temps
 « même qu'elle affecte de les ignorer : mais en-
 « fin , qu'elle les découvre ou qu'elle ne puisse
 « y parvenir , cela est indifférent , parce qu'un
 « enfant abandonné de ses parens et qui ne les
 « a jamais connus , n'en est pas moins leur en-
 « fant ; et ne doit pas moins conserver l'état
 « qu'il trouve établi par tous les titres qui le
 « concernent. »

La péroraison du plaidoyer renferme ordinai-
 rément une courte récapitulation des moyens
 que l'orateur a fait valoir. Cochin traite cette
 partie du discours avec autant de supériorité
 que les autres , comme nous allons le voir.

« Quand la dame de Brûix n'aurait aucun état
 « certain , quand son sort serait une énigme
 « pour elle et pour tout l'univers , l'entrée dans
 « la maison de la Ferté ne lui serait pas moins
 « interdite , dès qu'elle n'a ni titre ni possession
 « qui la favorisent. Elle serait une personne
 « obscure , inconnue , sans parens , sans alliés ,
 « sans état , si l'on veut ; mais cela ne lui don-
 « nerait jamais droit de choisir arbitrairement
 « dans les plus grandes maisons du royaume ,
 « ni de s'y destiner une place , ni d'y parvenir
 « en associant à sa fable un nombre de témoins
 « prêts à la soutenir : ce moyen seul l'accablera
 « toujours. Mais quand elle nous établit elle-
 « même , par des titres authentiques , un état dif-
 « férent , on ne conçoit pas comment elle a pu

« se livrer à une entreprise si téméraire. L'im-
 « puissance de parvenir à l'état auquel elle as-
 « pire, l'impossibilité d'abdiquer celui qui lui est
 « imprimé par tant de monumens, formeront à
 « jamais des obstacles insurmontables, contre
 « lesquels doivent échouer tous les jeux d'ima-
 « gination auxquels sa défense est réduite. »

La question a été parfaitement éclaircie; les prétentions de la dame de Bruix ont été victorieusement réfutées; et l'orateur a droit d'espérer que les juges, instruits d'une manière aussi positive, prononceront en faveur de ses cliens: c'est ce qui arriva à Cochin. Un arrêt de la grand'chambre mit la maison de la Ferté à l'abri des poursuites de la dame de Bruix.

§ II.

Des Mémoires.

D. Qu'entendez-vous par mémoires?

R. Les mémoires sont des discours que les avocats distribuent aux juges dans les affaires d'une grande importance.

Les moyens sont ordinairement exposés dans les mémoires avec un peu moins d'étendue que dans les plaidoyers. Mais, d'un autre côté, ces sortes de discours devant être lus dans le silence du cabinet; exigent plus d'art et de soin que les discours prononcés de vive voix. L'œil du lecteur est bien plus perçant que n'est subtile

l'oreille de l'auditeur, quelque attentif qu'on suppose celui-ci. Le premier ayant tout le temps de réfléchir, saisit jusqu'aux plus légers défauts, jusqu'aux plus petites négligences. Il faut donc que l'avocat travaille un mémoire et le perfectionne autant qu'il lui est possible. Tout doit y être exact et mesuré, soit dans le style, soit dans les choses. Aucun moyen ne doit être négligé pour instruire, plaire et toucher de la manière la plus convenable.

§ III.

Des Consultations.

D. Qu'est-ce qu'une consultation ?

R. On appelle ainsi l'avis qu'un avocat donne par écrit touchant une affaire sur laquelle il a été consulté. On y expose en raccourci les principaux moyens qui doivent être développés dans le plaidoyer. On ne saurait donc y mettre trop d'exactitude, de précision et de clarté. Rien ne doit y être en aucune manière susceptible de diverses interprétations.

§ IV.

Des Rapports de procès.

D. Qu'appelle-t-on rapport de procès ?

R. Les rapports de procès sont des discours faits par l'un des juges pour instruire ses con-

fières d'une affaire qu'il a été chargé d'examiner.

L'origine, le fond, les circonstances, les suites de la cause et les moyens qu'on fait valoir pour et contre, doivent être exposés dans le plus grand jour. Il ne faut que de la netteté, de la justesse et de la précision pour ces sortes de discours. Les ornemens doivent en être bannis, à moins qu'ils ne naissent de la nature même, ou qu'ils ne soient nécessaires pour réveiller et piquer l'attention des auditeurs. Le rapporteur doit surtout ne pas oublier qu'il parle non comme avocat, mais comme juge; que par conséquent il doit être sans passions, et qu'il ne lui est nullement permis d'exciter celles des autres.

Il y a encore quelques autres espèces de discours qui font partie de l'éloquence du barreau, tels que les *mercuriales* et les *réquisitoires*. Mais nous pouvons nous abstenir d'en parler ici.

Orateurs du Barreau.

La Grèce produisit une foule d'orateurs éloquens qui parurent avec éclat dans l'aréopage, mais dont les ouvrages ont été perdus; nous ne connaissons que de nom *Hypéride* dont Cicéron fait un si grand éloge, et *Phocion* que Démosthène appelait *la hache* de ses discours.

Nous avons de *Lysias*, né à Syracuse, trente-quatre harangues dont le naturel, la simplicité et un style coulant font le caractère particulier.

Eschine, rival de Démosthène, tient le second

rang entre les orateurs de la Grèce; brillant et solide à la fois, il embellit ses raisonnemens de figures nobles et magnifiques. Une heureuse facilité règne dans ses discours. L'art et le travail ne s'y font point sentir. De trois harangues qui nous sont restées de lui, la plus belle est celle de la *couronne*, comme aussi le chef-d'œuvre de Démosthène est sa harangue pour le même sujet. C'est ici le cas de dire quelque chose de ce fameux procès, quoique nous remettions à parler de Démosthène dans le genre délibératif, où il s'est spécialement distingué.

Après la perte de la fameuse bataille de Chéronnée, les Athéniens craignant d'être assiégés firent réparer leurs murailles. *Démosthène* qui avait donné ce conseil fut chargé de l'exécuter. Mais la somme consacrée à cet objet ne s'étant pas trouvée suffisante, l'orateur suppléa généreusement de son propre fonds. Ctésiphon, son ami, proposa de lui décerner une couronne d'or en récompense des services qu'il avait rendus et qu'il rendait encore à sa patrie. Le peuple accepta cette proposition avec enthousiasme, et le décret passa. Mais Eschine, ennemi de Démosthène, attaqua ce décret avec acharnement, et fonda son plan d'accusation sur trois infractions formelles faites aux lois. L'accusation fut intentée quatre-ans avant la mort de Philippe, roi de Macédoine, et la cause ne fut plaidée que dix ans après, c'est-à-dire la sixième année du

règne d'Alexandre. On accourut à cette cause de tous les pays de la Grèce, comme à un spectacle extraordinaire; et c'en était un en effet de voir aux prises les deux plus grands orateurs de leur siècle, ministres tous deux et souvent employés dans les affaires de leur ville et de leur nation, animés tous deux par leur intérêt personnel et par l'inimitié la plus vive. La célébrité de la cause et l'importance de son objet, l'attente d'un nombreux auditoire, leur firent épuiser toutes les ressources, tous les moyens de l'éloquence, dans ces deux harangues qui sont les chefs-d'œuvre du genre judiciaire. La justice et l'équité l'emportèrent; Démosthène triompha. Eschine, condamné à l'exil, se retira à Rhodes où il ouvrit une école d'éloquence. Démosthène usa noblement de sa victoire. Au moment où Eschine sortait d'Athènes, il courut après lui la bourse à la main, et le força d'accepter un secours inespéré et une consolation solide. Ce trait lui fait plus d'honneur que son immortel plaidoyer.

Le barreau romain vit briller un grand nombre d'orateurs dont les ouvrages ne nous sont point parvenus; nous avons à regretter surtout ceux d'*Hortensius*, contemporain et rival de Cicéron.

Cicéron, prince de l'éloquence latine, excelle dans le genre judiciaire. Simple, fleuri et sublime tour à tour; il instruit avec exactitude; plaide avec toutes les grâces imaginables et

touche avec véhémence. Tout ce qui passe par son imagination vive et féconde y prend le plus beau coloris, le tour le plus piquant et le plus varié. Son éloquence magnifiquc n'est jamais étalée au préjudice du bon goût et du jugement. Partout il réunit la force et la grâce, et va jusqu'au cœur par des charmes qui lui sont naturels, et auxquels il joint toutes les finesses et tous les agrémens de l'art. Ses discours contre Verrès, ses plaidoyers pour Ligarius, pour Archias, pour Milon et pour Sextius, sont des modèles que les jeunes avocats devraient toujours avoir sous les yeux.

Le barreau français a été en proie à la barbarie jusqu' vers les dernières années du règne de Louis XIII. *Le Maître* et *Patru* furent les premiers qui y introduisirent le goût et la pureté du langage. Ils jouirent d'une grande réputation de leur temps, et ils la méritèrent par rapport à leurs contemporains. Tous deux eurent assez de talens pour l'emporter de beaucoup sur les autres; mais tous deux étaient loin de ce bon goût, qui est de tous les temps et qui fait vivre les productions de l'esprit.

Au commencement du règne de Louis XV parurent deux avocats bien supérieurs à tout ce qui les avait précédés, le Normand et Cochin.

Le Normand avait une grande élévation dans le génie et un discernement si sûr, qu'on disait de lui qu'il devinait la loi et qu'il devinait juste.

Il réunissait le talent de la parole, la beauté de l'organe et les grâces de la représentation. Son mérite distinctif était l'art de discuter avec autant de fermeté que de noblesse.

Cochin a le mérite le plus rare peut-être dans un avocat, celui d'aller toujours au fait et d'être précis et serré dans l'exposé de ses preuves, toutes rattachées à une première proposition de fait ou de principe, qu'il conduit ainsi jusqu'à l'évidence.

Le barreau devenait une arène vraiment intéressante par le contraste des deux athlètes, lorsque le Normand et *Cochin* y entraient ensemble. L'un plus vigoureux et plus ferme; l'autre plus souple et plus adroit. *Cochin*, avec un air austère, imposant et qui lui donnait quelque ressemblance avec *Démosthène*; le Normand, avec un air noble, intéressant, qui rappelait la dignité de *Cicéron*. Le premier, redoutable, même suspect à ses juges qui, à force de le croire habile, le regardaient comme dangereux; le second, précédé au barreau par cette réputation d'honnête homme, qui est la plus forte recommandation d'une cause, la première qualité de l'avocat, et peut-être la première éloquence de l'orateur.

La postérité honorerait toujours dans le chancelier d'*Aguesseau* un homme qui lui-même honora la France, la magistrature et les lettres par ses vertus, ses talens, ses connaissances

aussi étendues que variées ; par les services qu'il rendit à l'état et par les lumières qu'il porta dans la jurisprudence. Sa jeunesse fut illustre sous Louis XIV, et sa disgrâce sous la régence le fut autant que son élévation. Son amour constant pour le bien lui suscita des détracteurs ; mais sa vieillesse qui le conduisit jusqu'au milieu du dix-huitième siècle fut justement respectée. Ses écrits seront toujours une source d'instructions pour ceux qui se destinent à l'étude des lois. Son éloquence fut celle d'un magistrat qui est l'interprète de l'équité, qui recommande les bons principes ; montre les abus, prescrit la modération et en donne l'exemple. Sa diction est pure et son goût aussi sain que son jugement. On y reconnaît un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes.

Le chancelier *Séguier*, l'un des plus illustres successeurs de d'Aguesseau, a présenté au parlement des réquisitoires pleins des plus beaux mouvemens de l'éloquence. On doit admirer surtout dans *Séguier* cette pénétration judicieuse qui, d'après les dogmes anti-religieux d'une secte nouvelle, décorée du titre de *philosophes*, lui fit prévoir et annoncer, vingt ans d'avance, les maux qui ont désolé la France pendant sa terrible révolution.

Les mémoires de *Pélisson*, adressés au roi et publiés en faveur du célèbre *Fouquet*, surintendant des finances, furent le travail de l'amitié

courageuse , défendant un infortuné qui avait été puissant. On y admire la noblesse du style , des sentimens et des idées , l'enchaînement des preuves , leur exposition lumineuse , la force des raisonnemens et l'art d'y mêler sans disparate une espèce d'ironie aussi convaincante que les raisons ; l'adresse d'intéresser sans cesse la gloire du roi à l'absolution de l'accusé , de réclamer la justice de manière à ne renoncer jamais à la clémence , et de rejeter sur les malheurs des temps ce qu'il n'est pas possible de justifier. On y admire enfin des pensées sublimes et des mouvemens pathétiques , principalement dans une péroraison adressée à Louis XIV , laquelle est un chef-d'œuvre d'adresse et d'insinuation. Ses mémoires ne sont pourtant pas tout-à-fait exempts de cet abus de figures qui sent le déclamateur. Il y a aussi quelques incorrections dans le langage , quelques défauts dans la diction , quelques phrases longues et embarrassées ; mais les beautés prédominent , et les défauts que nous indiquons doivent se pardonner aisément dans un ouvrage écrit à une époque où la langue n'avait pas acquis toute sa pureté.

Les mémoires du comte de *Lally-Tolendal* sont les plus beaux monumens de notre éloquence judiciaire. Son père, gouverneur de Pondichéry , fut accusé , à son retour en France , d'avoir livré cette ville aux Anglais , et fut condamné à mort comme coupable de haute tra-

hison, quoique le crime ne fût pas bien avéré. Lally-Tolendal le fils employa sa vie et son talent à prouver l'innocence de son père, et à réhabiliter sa mémoire. Il a développé dans ses apologies l'éloquence de l'ame, qui est le premier talent de l'orateur; son style est plein de noblesse, d'intérêt et d'énergie. Personne n'a porté plus loin cet art qu'on admire dans Cicéron de donner aux preuves une force progressive; de faire naître une grande attente et de la remplir; de diviser ses moyens avec méthode pour les rendre plus sensibles, et de les réunir ensuite pour en former une masse accablante; de joindre à une logique qui brille comme la lumière, un pathétique qui embrase comme un incendie; et ce qui est plus rare que tout le reste, et ne pouvait peut-être se rencontrer que dans une pareille cause, de contenir jusqu'à un certain point cette juste indignation qu'il n'est pas toujours permis aux malheureux d'exhaler sans ménagemens, mais que Lally sait maîtriser de façon à la faire passer toute entière dans l'ame des lecteurs, à faire entendre tout ce qu'il ne dit pas, à faire sentir ce qu'il n'ose pas exprimer, à faire deviner le secret de l'infortune et des larmes, et à laisser dans tous les cœurs l'impression profonde de ce qu'il semble cacher dans le sien.

Les mémoires de *Beaumarchais* sont d'un genre et d'un ton qui ne pouvaient avoir de

modèle , car il n'y en avait point d'exemple. Il n'était jamais arrivé qu'un homme impliqué tout à la fois dans deux procès extraordinaires entreprit, lui-même sa défense avec des armes aussi singulières que celles dont Beaumarchais se servit. Ses écrits sont en même temps une plaidoirie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux, enfin une espèce d'arène ouverte pour la première fois, où il semblait que Beaumarchais s'amusât à mener en laisse tous ses ennemis, comme des animaux de combat faits pour divertir les spectateurs. Enfin les mémoires de Beaumarchais ont dans le genre léger et dans la plaidoirie satirique la même supériorité que ceux de M. de Lally dans le genre sérieux et pathétique. En un mot, Beaumarchais a excellé dans la comédie du palais, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme M. de Lally dans la tragédie.

CHAPITRE IV.

DU GENRE DÉLIBÉRATIF.

Demande. QU'EST-CE que le genre délibératif?

Réponse. C'est celui dans lequel on a pour but de déterminer une multitude assemblée à prendre le parti qu'on lui propose. Son objet

est de *délibérer* sur les affaires publiques , sur la guerre , sur la paix , sur les négociations , sur les intérêts politiques , sur tous les points généraux de législation ou de gouvernement , et sur les devoirs des hommes.

D. Quel est le caractère distinctif du genre délibératif ?

R. Ce genre d'éloquence est le plus haut degré de la composition oratoire. C'est celui qui s'empare irrésistiblement de l'auditoire , qui porte la conviction dans les esprits , le trouble et l'agitation dans les âmes , et qui les entraîne , au gré de l'orateur , jusqu'à nous faire partager ses sentimens , aimer ou haïr avec lui , prendre les résolutions qu'il nous dicte , vouloir ce qu'il veut , exécuter sans délai ce qu'il a voulu. Ce genre est du ressort immédiat de la passion ; aussi permet-il moins d'appareil , moins de recherche et de parure que les autres genres d'éloquence ; mais ce qu'il perd quelquefois en élégance et en correction , il le regagne abondamment par la force et la véhémence qui le caractérisent essentiellement.

D. Quels sont les devoirs de l'orateur dans le genre délibératif ?

R. L'orateur public doit avoir sans cesse sous les yeux les conséquences terribles qui suivent nécessairement les délibérations trop précipitées. Il ne doit donc rien hasarder qu'il n'ait mûrement pesé avec lui-même dans le silence des

passions, et dont l'utilité ne lui soit clairement démontrée. Qu'il songe et qu'il se rappelle à chaque instant que cette multitude qui va l'entendre, est un torrent qu'il n'est plus possible d'arrêter une fois que l'on a rompu la digue qui le retenait, et que des regrets tardifs ne répareraient point le mal dont il aurait été la cause par son imprudence.

Ce genre renferme *les discours politiques, les harangues militaires et les sermons.*

ARTICLE PREMIER.

Du Discours politique.

D. Qu'est-ce que le discours politique ?

R. Les discours politiques sont ceux que les hommes chargés des différentes parties du gouvernement sont obligés de faire sur les finances, la paix et la guerre, la sûreté des frontières, le commerce et l'établissement des lois. Pour traiter avec succès les affaires publiques, l'orateur doit avoir acquis une connaissance profonde du passé et du présent, et par-là même un regard pénétrant et prolongé dans l'avenir. Les exemples, les autorités, la constitution de l'état, sa situation actuelle, ses relations, ses intérêts, ses principes de droit public, ses facultés et ses ressources, les mouvemens de la politique, sont des matières avec lesquelles il doit être familier. L'éloquence mâle et robuste est celle

qu'il emploie de préférence : point de jeux de mots , point d'antithèses à prétention , point de ces traits brillans qu'on appelle seulement de l'esprit. Son style doit être simple , naturel et surtout très-clair. Forcé de faire entendre sa pensée sans équivoque ; l'homme d'état est obligé , peut-être plus que personne , de savoir bien sa langue et de l'écrire correctement , de connaître la valeur des mots et l'art de les bien placer. Les discussions auxquelles il se livre doivent être courtes , précises et soutenues par les ressources d'une logique vigoureuse. Nous allons confirmer par l'exemple des plus grands orateurs les principes que nous venons de poser.

§ I.^{er}

Eloquence politique chez les Grecs.

Analyse de la première Philippique de Démosthène.

Philippe , dont l'ambition n'était point bornée par ses petits états , et dont les talens étaient fort au-dessus de sa puissance héréditaire , avait formé le hardi projet de dominer dans la Grèce. C'était beaucoup entreprendre pour un roi des Macédoniens , nation jusque-là méprisée des Grecs qui la traitaient de barbare ; mais il sut se créer un peuple et le rendre formidable. Déjà sa politique astucieuse menaçait la liberté

d'Athènes ; l'alarme commençait à se répandre parmi ce peuple léger et frivole qui ne songeait aux moyens de détourner le danger que quand le danger était inévitable. De là cette lenteur dans les délibérations, cette faiblesse dans les mesures, qui indignaient justement Démosthène. Prodigue de sermens, de caresses* et d'argent, Philippe avait partout des ministres et des orateurs à ses gages, et il trompait la multitude qui n'est jamais plus asservie que quand elle croit commander. Ce fut dans ce moment de crise, au milieu d'un peuple dont une partie était abattue par la crainte et l'autre lâchement vendue aux agens de Philippe, que Démosthène, à peine encore âgé de trente ans, fit entendre cette éloquence vraiment patriotique dont nous allons admirer les traits.

« Si le sujet qui nous rassemble avait pour
 « objet quelques nouveaux débats, j'attendrais,
 « Athéniens, que vos orateurs ordinaires eus-
 « sent manifesté leurs opinions, et si leur pro-
 « position m'avait paru sage, j'aurais continué
 « de garder le silence ; dans le cas contraire,
 « j'aurais exposé mon sentiment. Mais puisqu'il
 « s'agit de choses sur lesquelles ils ont plus
 « d'une fois déjà donné leur avis, vous me par-
 « donnerez sans doute d'avoir pris le premier
 « la parole ; car s'ils avaient, dans le temps,
 « indiqué les mesures convenables, vous n'au-
 « riez point à délibérer aujourd'hui. »

Ce court exorde suffit pour donner une idée de la manière de Démosthène ; on ne voit rien là qui sente l'orateur, rien qui annonce la moindre recherche ; tout va directement au but ; on reconnaît un homme rempli de l'importance de son sujet, et l'on sent qu'il va s'emparer invinciblement de l'attention des auditeurs.

Après ce peu de mots il aborde directement l'état de la question :

« Athéniens, la situation de nos affaires est dangereuse, mais elle n'est pas désespérée. »

Il faut être bien sûr de ses raisons et de la manière dont on les fera valoir, pour s'exprimer avec cette confiance devant un peuple d'avance persuadé qu'il n'y avait plus rien à espérer, et qui croyait voir déjà Philippe aux portes d'Athènes ; mais cette assurance même de l'orateur lui imposait la nécessité de prouver sans réplique ce qu'il venait d'avancer, et c'est ce que va faire Démosthène.

« Notre conduite passée est précisément ce qui doit nous donner pour l'avenir les plus grandes espérances. »

Quoi ! les Athéniens n'avaient commis jusqu'à cette époque que des fautes en tout genre ; ils avaient manqué de prévoyance et de politique dans vingt circonstances ; ils avaient abandonné ou négligé leurs alliés ; et c'est là précisément ce qui doit les rassurer pour l'avenir ! Ecoutez avec quel art l'orateur répond à l'objection, toute forte qu'elle paraît.

« Sans doute tout serait désespéré si nous
 « avions fait infructueusement tout ce que le
 « devoir exigeait de nous. Ce ne sont pas les
 « Athéniens que Philippe a vaincus, c'est leur
 « mollesse, c'est leur insouciance. Non, vous
 « n'avez point été vaincus, puisque vous n'avez
 « rien fait encore pour vous défendre. »

Il était impossible de tirer avec plus d'adresse
 des motifs d'encouragement de la cause même
 du désespoir général. L'orateur continue :

« Il fut un temps où nous possédions Pydna,
 « Potidée, Méthon et tous les pays adjacens ;
 « où une partie des états subjugués par Philippe
 « était encore indépendante. Si Philippe, faible
 « alors et sans alliés, eût désespéré de ses suc-
 « cès contre nous, s'il se fût dit : Moi ! attaquer
 « les Athéniens dont les garnisons commandent
 « mon territoire, et les attaquer sans secours,
 « sans alliés ! jamais il n'eût fait ce qu'il a fait,
 « jamais il ne fût parvenu au degré de puissance
 « qu'il a atteint. Mais il savait que les places
 « les plus fortes sont des prix jetés au milieu
 « des combattans et la récompense du conqué-
 « rant ; il savait que les domaines de l'absent
 « sont le butin naturel de ceux qui voudront
 « s'armer pour les prendre. Fort de cette pen-
 « sée, il saccage, il envahit des provinces en-
 « tières ; il impose des lois et trouve des alliés ;
 « parce que les hommes aiment à s'unir d'inté-
 « rêts avec ceux qu'ils voient disposés à tenter

« de grands efforts quand les circonstances l'exi-
« geront. »

Ce dernier trait est remarquable, parce qu'il renferme implicitement un reproche bien capable de réveiller le courage et de piquer l'émulation des Athéniens. Tout le morceau est plein de cette force de raisonnement qui, ne s'appuyant que sur des faits, porte nécessairement la conviction. Il était fort adroit de s'étayer de l'exemple même de Philippe. Passons à l'application de l'exemple, et voyons le parti que l'orateur en va tirer.

« O mes concitoyens ! si vous voulez adopter
« enfin des sentimens semblables ; si chacun de
« vous est prêt à servir son pays autant qu'il le
« doit et qu'il le peut ; si les riches sont disposés
« à contribuer de leur bourse , les jeunes gens
« à prendre les armes ; si vous voulez enfin re-
« devenir vous-mêmes , vous pourrez encore ,
« avec le secours des Dieux , retrouver et mettre
« à profit les occasions imprudemment négli-
« gées , et châtier l'insolence de cet homme qui
« vous épouvante aujourd'hui.

« Mais quand ! ô mes concitoyens ! quand fe-
« rez-vous ce qu'il est à propos de faire ? Atten-
« dez-vous que quelque nouveau désastre , que
« la nécessité vous y contraigne ? Faut-il un
« motif de plus que les circonstances qui vous
« pressent ? Selon moi , la plus urgente nécessité
« est , pour des hommes libres , la tache qui ré-

« sulte d'une conduite hontense. Vous borne-
 « rez-vous, dites-moi, à parcourir les places
 « publiques en vous demandant mutuellement :
 « *Qu'y a-t-il de nouveau ?* Eh ! qu'attendez-vous
 « de plus nouveau, de plus étrange que de voir
 « le Macédonien subjuguér Athènes et faire la
 « loi à la Grèce ? *Philippe est-il mort ? non, mais*
 « *il est en danger.* Eh ! que vous importent ces
 « vains bruits ? Supposez-le mort en effet ; vous
 « en aurez bientôt fait un autre en continuant
 « de négliger ainsi vos intérêts. »

Voilà bien ce qui s'appelle dire librement et sans détour l'avis qui paraît le meilleur. Après avoir convaincu les Athéniens de la nécessité de faire la guerre au roi de Macédoine, l'orateur leur présente celle d'équiper au plus tôt une flotte, de lever une armée de terre et des subsides en conséquence. Il trace le plan de l'exécution, et indique tous les moyens qui peuvent la faciliter et l'accélérer en même temps. Il revient ensuite à la conduite de Philippe, qu'il peint de couleurs encore plus énergiques. Il cite et fait lire la lettre insolente que ce prince avait écrite aux habitans de l'île d'Eubée, et il en tire l'occasion de nouveaux reproches aux Athéniens, sur leur inconcevable indolence.

« Ce qui me surprend toujours, c'est que
 « personne d'entre vous ne veuille considérer,
 « en reportant ses yeux sur le passé, que la
 « guerre actuelle n'a été entreprise de notre

part

« part que pour réprimer l'insolence de Phi-
 « lippe, et qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'une
 « guerre défensive pour nous mettre à l'abri de
 « ses insultes : insultes qu'il ne manquera pas
 « d'accumuler, à moins que l'on n'y mette un
 « prompt obstacle. »

Ce rapprochement est naturel, et cependant plein d'art. Argumenter par les faits, fortifier les circonstances les unes par les autres, c'est là ce qui constitue essentiellement la logique de l'orateur public, et personne ne l'a possédée comme Démosthène. Pour achever de déterminer les Athéniens, il s'efforce de détruire l'impression que font nécessairement sur les esprits faibles les bruits que les malveillans et les oisifs ne manquent jamais de fabriquer et de répandre dans les grandes villes, et aux grandes époques.

« Je sais que plusieurs d'entré vous se plai-
 « sent à faire circuler de faux bruits qu'ils don-
 « nent pour des nouvelles authentiques. Les uns
 « disent que Philippe s'est joint aux Lacédémoniens, pour tramer, de concert avec eux, la
 « perte des Thébains; d'autres, qu'il a envoyé
 « des ambassadeurs au roi de Perse; d'autres
 « enfin, qu'il se fortifie dans l'Illyrie. C'est ainsi
 « que nous perdons des momens précieux à fa-
 « briquer des nouvelles. Une chose dont je suis
 « bien persuadé, c'est que, ivre de sa grandeur
 « et de ses succès, Philippe a pu rêver tous ces
 « grands projets, en voyant surtout que per-

« sonne ne songe à le troubler dans ses con-
 « quêtes; mais qu'il ait pris ses mesures de ma-
 « nière à ce que les plus vides de sens d'entre
 « nous (car rien de moins sensé qu'un fabrica-
 « teur de nouvelles) soient instruits de ses dé-
 « marches ultérieures, c'est ce que je ne sau-
 « rais croire. Laissons donc ces contes frivoles,
 « et pénétrons-nous seulement de cette grande
 « vérité, que Philippe est notre ennemi, qu'il
 « nous a dépouillés de nos possessions, qu'il
 « nous outrage depuis long-temps, que notre
 « espoir a été trompé jusqu'ici, que nous n'avons
 « désormais de ressource qu'en nous-mêmes, et
 « que, si nous balançons à porter la guerre au-
 « dehors, nous serons forcés de la faire chez
 « nous. Voilà ce dont il faut nous persuader,
 « voilà les résultats qu'il faut sérieusement exa-
 « miner, et non les vains discours dont on cher-
 « che à vous repaître. Pourquoi vous épuiser en
 « conjectures inutiles, lorsqu'il suffit de vous
 « convaincre que rien ne peut vous arriver
 « d'heureux, tant que vous ne donnerez pas à
 « vos affaires une attention plus suivie, une
 « exécution plus rapide à vos projets? »

L'intérêt seul de la patrie, et l'espoir d'ouvrir
 un avis utile, avaient fait monter Démosthène
 à la tribune; nous l'avons vu dans son exorde.
 Ces mêmes motifs de patriotisme et de désinté-
 ressement se reproduisent avec noblesse dans la
 courte péroraison qui termine son discours.

« Pour moi, dit-il, je n'ai jamais brigué votre
 « faveur par des discours étrangers à ce que je
 « croyais vous devoir être utile, et j'ai alors dé-
 « claré mon sentiment sans art comme sans ré-
 « serve. J'eusse désiré pouvoir vous persuader
 « que ce qui vous importe le plus, c'est de con-
 « naître à fond vos intérêts, et en même temps
 « vous convaincre que celui qui vous les expose
 « en partagera le fruit. Cette certitude eût donné
 « à votre orateur une nouvelle assurance. Quo-
 « qu'il en puisse résulter pour moi, j'ai cru
 « devoir parler, convaincu que ce que j'avais
 « à dire était ce qu'il y avait de mieux à faire..
 « Choisissez maintenant, décidez pour celui de
 « tous les avis qui vous paraîtra le plus con-
 « forme au bien général. »

Il était difficile que les Athéniens n'adoptas-
 sent pas un avis aussi évidemment dicté par
 l'amour de la patrie, et présenté avec une telle
 force d'éloquence. La guerre contre Philippe
 fut résolue dès ce moment.

§ II.

Eloquence politique chez les Romains.

Analyse du discours de Cicéron pour la loi Manilia.

Mithridate, qui trouva si long-temps en lui-
 même des ressources pour lutter contre la puis-

sance romaine, et qui semblait puiser de nouvelles forces dans ses défaites mêmes, venait d'envahir les provinces tributaires des Romains dans l'Asie. Caius Manilius, tribun du peuple, proposa de nommer Pompée général de toutes les troupes romaines qui étaient en Asie, contre le roi de Pont et contre Tigrane, roi d'Arménie, son allié. Plusieurs sénateurs s'opposèrent à cette proposition. Hortensius et Catulus furent de ce nombre. Le premier soutenait qu'il n'était ni de la gloire, ni de l'intérêt de la république, de donner à un seul homme un pouvoir qui semblait absolu; le second prétendait que ce serait une innovation sans exemple. Le véritable motif de cette opposition était que la puissance de Pompée commençait à devenir suspecte. Cicéron, qui était préteur, se déclara pour Manilius, défendit la loi que les autres combattaient, et la fit recevoir. Il s'agit donc de prouver, dans ce discours, que le peuple romain doit entreprendre la guerre contre Mithridate, et qu'il doit en donner la conduite à Pompée. L'orateur réduit son discours à ces trois propositions :

1.^o Cette guerre est de telle nature, que les Romains sont indispensablement obligés de l'entreprendre.

2.^o Cette guerre est si importante que, sans être trop à appréhender, elle ne saurait être négligée sans péril.

3.^o Pompée est un capitaine si accompli que,

sans une extrême imprudence, on ne peut s'empêcher de l'élire général.

Ce discours est le premier que Cicéron pronça dans l'assemblée du peuple. Cette circonstance fournit à l'orateur le sujet de son exorde.

*Quaquam mihi semper frequens conspectus vester multò jucundissimus, hic autem locus ad agendum, amplissimus et ad dicendum ornatis-
simus est visus, Quirites, tamen hoc aditu laudis, qui semper optimo cuique maximè patuit, non mea me voluntas, sed vitæ meæ rationes ab ineunte ætate susceptæ prohibuerunt. Nam cum antea per ætatem nondum hujus auctoritatem loci attingere auderem, statueremque nihil huc nisi perfectum ingenio, elaboratum industria afferri oportere; omne meum tempus amicorum temporibus transmittendum putavi.*

Ita neque hic locus ab his qui vestram causam defenderent vacuus unquam fuit; et meus labor in privatorum periculis castè integrèque versatus, ex vestro judicio fructum est amplissimum consecutus. Nam cum propter dilationem comitiorum ter prætor primus centuriis cunctis renuntiatus sum, facilè intellexi, Quirites, et quid de me judicaretis, et quid alijs præscriberetis. Nunc cum et auctoritatis in me tantum sit quantum vos honoribus mandandis esse voluistis, et ad agendum facultatis tantum quantum homini vigilantibus ex forensi usu propè quotidiana dicendi exercitatio potuit asserre; certè et si quid auctoritatis

In me est, et apud eos utar qui eam mihi dederunt ; et si quid etiam dicendo consequi possum, iis ostendam potissimum qui ei quoque rei fructum suo judicio tribuendum esse censuerunt.

Atque illud imprimis mihi lætandum jure esse video, quod in hac insolita mihi ex hoc loco ratione dicendi, causa talis oblata est, in qua oratio nemini deesse potest. Dicendum est enim de C. Pompeii singulari eximiaque virtute ; hujus autem orationis difficilius est exitum quam principium invenire : ita mihi non iam copia quam modus in dicendo quærendus est.

Remarquons, dès ce moment, la différence qui existe entre l'éloquence de Cicéron et celle de Démosthène. Celui-ci, à coup sûr, n'eût pas débuté par des périodes aussi nombreuses et aussi bien cadencées ; ce n'était pas son genre. Il se serait également abstenu des précautions que prend Cicéron pour se faire entendre favorablement ; et peut-être se fût-il exprimé dans ce sens :

« Athéniens, je monte aujourd'hui pour la première fois dans la tribune, et j'y monte convaincu que ce que j'ai à vous dire est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Cette différence est fondée tout à la fois sur celle des langues et sur celle du caractère des peuples à qui les deux orateurs avaient à parler. Le peuple athénien était volage et léger ; il fallait donc émouvoir fortement cette multitude inattentive, et Démosthène savait bien qu'il ne

devait pas lui donner le temps de respirer. L'insinuation et l'ornement sont au contraire les deux caractères dominans de l'éloquence de Cicéron ; l'insinuation, parce qu'il avait à ménager une foule de convenances étrangères à Démosthène ; l'ornement, parce que la politesse du style était une sorte d'attrait qui se faisait sentir plus vivement à Rome, à mesure que tous les arts du goût et du luxe y étaient plus accrédités. Cicéron s'attache donc extrêmement à l'éloquence et au nombre, sans cependant jamais leur sacrifier la force et les ressources que lui présentaient la suite et l'ensemble des raisonnemens. Nous allons le voir dans l'exposé des motifs qu'il présente aux Romains comme devant les déterminer à la guerre contre Mithridate.

Genus est ejus belli quod maximè vestros animos excitare atque inflammare debet, in quo agitur populi romani gloria, quæ vobis à majoribus cum magna in rebus omnibus, tum summa in re militari, tradita est ; agitur salus sociorum atque amicorum, pro quâ majores vestri magna et gravia bella gesserunt ; aguntur certissima populi romani vectigalia et maxima, quibus amissis, et pacis ornamenta, et subsidia belli frustra requiretis ; aguntur bona multorum civium quibus est à vobis, et ipsorum, et reipublicæ causâ consulendum.

Et quoniam semper appetentes gloriæ, præter cæteras gentes, atque avidi laudis fuistis, delen-

da est vobis illa macula Mithridatico bello superiore suscepta, quæ penitus jam insedit atque inveteravit in populi romani nomine; quod is qui undæ die, totâ Asiâ, tot in civitatibus, uno nuntio atque undâ litterarum significatione, cives romanos necandos trucidandosque denotavit, non modò adhuc nullam pœnam suo dignam scetere suscepit, sed ab illo tempore annum jam tertium et vicesimum regnat, et ita regnat, ut se non Ponto neque Cappadociæ latebris occultare velit; sed emergere è patrio regno atque in vèstris vectigalibus, hoc est, in Asiæ luce versari.....

Majores vestri sæpè, mercatoribus atque navigatoribus injuriosius tractatis, bella gesserunt: vos, tot civium romanorum millibus, uno nuntio atque uno tempore necatis, quo tandem animo esse debetis! Legati quod erant appellati superbius, Corinthum patres vèstri, totius Græciæ lumen, extinctum esse voluerunt: vos eum regem inultum esse patieminî, qui legatum populi romani, consularem, vinculis ac verberibus atque omni supplicio excruciatum necavit! illi libertatem civium romanorum imminutam non tulerunt; vos vitam ereptam negligetis! Jus legationis verbo violatum illi persecuti sunt; vos legatum populi romani omni supplicio interfecitum, inultum relinquetis! Videte ne, ut illis pulcherrimum fuit tantam vobis imperii gloriam relinquere, sic vobis turpissimum sit id quod accepistis tueri et conservare non posse.

Cicéron connaissait bien les Romains et il savait bien les prendre par l'endroit sensible. Quoi ! ce peuple qui se croit destiné à commander à l'univers, loin d'étendre ses conquêtes, ne pourrait pas même conserver celles de ses ancêtres ! ce même peuple dont les plus puissans monarques avaient brigué l'amitié ne saurait défendre aujourd'hui ses alliés contre l'invasion de leurs ennemis ! Ce sont là des reproches auxquels les Romains ne pouvaient pas résister. L'orateur ne s'en tient pas là ; s'il resté encore des indifférens, il va les émouvoir par les motifs d'intérêt.

Quare, si propter socios, nullâ ipsi injuriâ lacerassit, majores vestri cum Anthioeo, cum Philippo, cum Ætolis, cum Pœnis bellâ gesserunt, quanto vos studio convenit, injuriis provocatos, sociorum salutem unâ cum imperiî vestri dignitate defendere, præsertim cum de vestris maximis vectigalibus agatur ! Nam cæterarum provinciarum vectigalia, Quirites, tanta sunt, ut iis ad ipsas provincias tutandas vix contenti esse possimus. Asia verò tam opima est et fertilis, et et ubertate agrorum, et varietate fructuum, et magnitudine pastionis ; et multitudine eorum rerum quæ exportantur, faciliè omnibus terris antecellat. Itaque hæc vobis provincia, Quirites, si ad belli utilitatem et pacis dignitatem retinere vultis, non modò à calamitate, sed à metu calamitatis est defendenda.

Il existe encore une raison que les Romains ne peuvent manquer de prendre en considération ; c'est le danger que court la fortune des citoyens chargés de la levée des impôts dans l'Asie, et de ceux qui font le commerce dans cette province.

Ac ne illud quidem vobis negligendum est, quod mihi ego extremum proposueram, cum essem de belli genere dicturus, quod ad multorum bona civium romanorum pertinet ; quorum vobis, pro vestra sapientia, Quirites, habenda est ratio diligenter. Nam et publicani, homines et honestissimi et ornatissimi, suas rationes et copias in illam provinciam contulerunt ; quorum ipsorum per se res et fortunæ curæ vobis esse debent. Etenim si vectigalia nervos esse reipublicæ semper duximus, eum certè ordinem, qui exercet illa, firmiter cæterorum ordinum rectè esse dicemus. Deinde cæteris ex ordinibus homines gnavi et industrii, partim ipsi in Asia negotiantur, quibus vos absentibus consulere debetis ; partim suas et suorum in eâ provinciâ pecuniâs magnas collocatas habent. Erit igitur humanitatis vestræ magnum eorum civium numerum calamitate prohibere ; sapientiæ, videre multorum civium calamitatem à republicâ sejunctam esse non posse.

La première proposition est bien prouvée, et l'on ne doit plus balancer pour entreprendre vigoureusement une guerre dans laquelle il s'agit

tout à la fois de défendre la gloire du nom romain, la sécurité des alliés, les impôts de la république, et la fortune d'une classe de citoyens précieux à l'état.

La seconde proposition ne sera pas moins clairement démontrée. Cette guerre, qu'on ne peut se dispenser d'entreprendre, mérite encore qu'on y attache une grande importance, quoiqu'elle ne soit pas à craindre. Les généraux romains ont bien vaincu Mithridate; Lucullus l'a même chassé de son royaume; mais, qu'est-il arrivé? le roi de Pont s'est retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, qui l'a reçu favorablement, et qui a fait revivre ses espérances. Enfin Mithridate s'est trouvé de nouveau à la tête d'une armée, il est rentré dans ses états et est venu fondre à l'improviste sur l'armée romaine.

Itaque tantum victus efficere potuit quantum incolumis nunquam est ausus optare : nam cum se in regnum recepisset suum, non fuit eo contentus quod ei præter spem acciderat, ut illam posteaquam pulsus erat, terram unquam attingeret; sed in exercitum vestrum, clarum atque victorem, impetum fecit. Sinite hoc loco, Quirites (sicut poetæ solent qui res romanas scribunt), præterire me nostram calamitatem, quæ tanta fuit, ut eam ad aures Luculli non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret.

Mithridate, après cette victoire, s'est trouvé aussi puissant qu'il eût jamais été; et c'est dans

cet état de choses qu'il est nécessaire de lui déclarer la guerre. On ne saurait donc trop prendre de précautions dans le choix du chef qu'on doit lui opposer ; et s'il existe un homme qui réunisse toutes les qualités qui constituent un général accompli, il n'y a pas à balancer, c'est celui-là qu'il faut choisir. Or, Pompée possède sans contredit ces qualités, que l'orateur réduit à quatre : la science militaire, la valeur, l'autorité et le bonheur. Personne n'est plus savant que Pompée dans l'art militaire : il a porté les armes dès sa première jeunesse, et il n'est aucune sorte de guerre dans laquelle il ne se soit exercé. On ne peut pas lui contester la valeur : l'Italie, la Sicile, l'Afrique, les Gaules, l'Espagne, toutes les côtes, tous les ports, toutes les mers ont été témoins de sa bravoure. Pompée ne peut manquer d'avoir une grande autorité : sa réputation a pénétré partout ; les alliés l'estiment, les soldats l'aiment, les ennemis le redoutent. Enfin, le bonheur est encore un des mérites de Pompée : dans toutes les expéditions dont il a été chargé il a obtenu des succès tels que personne ne serait assez impudent pour en demander de pareils aux dieux. Il serait assez extraordinaire de compter le bonheur parmi les qualités d'un général : à coup sûr, la pensée de Cicéron n'est pas de faire à son héros un mérite de sa bonne fortune ; mais il avait affaire à un peuple superstitieux, aux yeux duquel le bon-

heur était une marque de la protection spéciale des dieux. Toute cette partie du discours pour la loi *Manilia* appartient aussi bien au genre démonstratif qu'au genre délibératif : ce qui prouve que les divers genres d'éloquence, quoique réellement distingués entre eux, peuvent se trouver confondus dans un même sujet.

Il reste encore à l'orateur une tâche difficile à remplir : celle de réfuter les motifs d'opposition qu'apportent Hortensius et Catulus, Cicéron va l'entreprendre, et tout en conservant les plus grands ménagemens envers ses adversaires, il ne laissera pas de les combattre victorieusement.

Quid igitur ait Hortensius? Si uni omnia tribuenda sunt, unum dignissimum esse Pompeium; sed ad unum tamen omnia deferri non oportere. Obsolevit jam ista oratio, re multò magis quam verbis refutata. Nam tu quidem, Hortensi, multa, pro tuâ summâ copiâ ac singulari facultate dicendi, et in senatu contra virum fortem A. Gabinium, graviter ornatèque dixisti, cum is de uno imperatore contra prædones constituendo legem promulgasset, et ex hoc ipso loco permulta item contra legem eam verba fecisti. Quid? tamen, per deos immortales! si plus apud populum romanum auctoritas tua, quam ipsius populi romani salus et vera causa valuisset, hodiè hanc gloriam, atque hoc orbis terræ imperium teneremus?

L'argument est terrible, et Hortensius ne

doit rien avoir à répliquer. Dans la guerre contre les pirates vous ne vouliez pas qu'on donnât toute l'autorité à un seul. Nous ne suivîmes pas votre conseil, et nous avons lieu de nous en applaudir aujourd'hui. Nous nous trouvons dans une situation aussi critique ; vous faites revivre les mêmes raisons ; nous ne devons pas les écouter davantage. Venons à l'objection de Catulus. Cicéron trouvera bien le moyen de la réduire au néant.

Reliquum est ut de Q. Catuli auctoritate et sententiâ dicendum esse videatur : qui cum ex vobis quæreret si in uno C. Pompeio omnia poneretis , si quid in eo factum esset , in quo spem essetis habituri ; cepit magnum suæ virtutis fructum ac dignitatis , cum omnes propè una voce in eo ipso vos spem habituros esse dixistis. Etenim talis est vir ut nulla res tanta sit ac tam difficilis , quam ille non et consilio regere , et integritate ueri , et virtute conficere possit, Sed in hoc ipso ab eo vehementissimè dissentio, quòd quò minùs certa est hominum ac minùs diuturna vita, hoc magis respublica, dum per deos immortales licet, frui debet summi hominis vitâ atque virtute.

Observons que Cicéron ne manque jamais de donner à ses adversaires les éloges qu'ils méritent, soit par un sentiment de délicatesse et de justice, soit pour écarter de lui tout soupçon de jalousie, soit enfin pour les combattre avec plus de liberté dans la question qu'il discute avec

cux : Mais voyez comment notre orateur retombe sur l'opinion de Catulus.

At enim nihil novi fiat contra exempla atque instituta majorum. Non dico hoc loco, majores nostros semper in pace consuetudini, in bello utilitati paruisse; semper ad novos casus temporum, novorum consiliorum rationes accommodasse; non dicam duo bella maxima, punicum et hispaniense, ab uno imperatore esse confecta; duas urbes potentissimas, quæ huic imperio maximè minabantur, Carthaginem atque Numantiam, ab eodem Scipione esse deletas; non commemorabo nuper ita vobis patribusque vestris esse visum ut in uno C. Mario spes imperii poneretur; ut idem cum Jugurtha, idem cum Cimbris, idem cum Teutonibus bellum administraret. In ipso C. Pompeio, in quo novi constitui nihil vult Q. Catulus, quam multa sint nova summa Catuli voluntate constituta, recordamini.

Suit le dénombrement des innovations faites en faveur de Pompée : une armée levée et commandée par lui ; la Sicile ; l'Afrique, et la guerre qu'on avait à y soutenir, confiées à ses soins dans un âge où il ne pouvait pas encore être sénateur ; deux triomphes obtenus pendant qu'il n'était que chevalier romain ; le consulat auquel il a été élevé avant l'âge où les lois lui permettaient de posséder quelque magistrature ; enfin le commandement général des forces de la république, qui lui a été donné dans la guerre con-

tre les pirates. Voilà bien la difficulté proposée par Catulus réduite à rien. Il n'y a plus de doute que Pompée ne soit l'homme qu'il faut nommer général des armées romaines en Asie, puisque la guerre qu'on a à y soutenir est nécessaire et très-importante. Avant de terminer sa harangue, Cicéron croit devoir prévenir dans ses auditeurs la pensée qu'il ait été porté à soutenir la loi de Manilius par les prières de qui que ce soit, ni par l'espérance de gagner les bonnes grâces de Pompée ou de quelque grand.

Quamobrem, quidquid in hac causâ mihi susceptum est, Quirites, id omne me reipublicæ causâ suscepisse confirmo; tantùmque abest ut aliquam bonam gratiam mihi quæsiisse videar, ut multas etiam similitates partim obscuras, partim apertas intelligam, mihi non necessarias, vobis non inutiles, suscepisse: sed ego me hoc honore præditum, tantis vestris beneficiis affectum, statui, Quirites, vestram voluntatem, et reipublicæ dignitatem, et salutem provinciarum atque sociorum, meis omnibus commodis et rationibus præferre oportere.

Ce discours obtint tout le succès que l'orateur pouvait en espérer. Pompée fut nommé général de la république contre Mithridate qu'il détrôna. Il parvint ainsi à un degré de puissance qu'Hortensius et Catulus redoutaient avec raison; cette puissance devint funeste à Rome par les guerres qu'elle occasiona entre César et le

vainqueur de Mithridate. Mais Cicéron ne pouvait pas prévoir alors ces malheureux événemens, et il croyait même avec quelque vraisemblance empêcher la chute de l'état en rendant Pompée, qui manifestait des intentions droites, assez puissant pour contenir les diverses factions et les hommes dangereux, surtout César qui commençait à prendre trop d'empire.

§ III.

De l'éloquence politique chez les Français.

Analyse du discours de Maury sur la constitution civile du clergé.

La révolution française avait éclaté. Les états-généraux avaient été changés en assemblée nationale, lorsque cet esprit ridiculement appelé *philosophique*, qui avait préparé et commencé la révolution, essaya de briser le premier et le plus respectable de tous les liens de la société. Depuis long-temps la religion et ses ministres étaient devenus l'objet des sarcasmes journaliers et des calomnies grossières des prétendus philosophes, lorsqu'on voulut donner au clergé une constitution civile où toutes les formes, toutes les lois de la juridiction ecclésiastique se trouvaient si étrangement confondues et si ouvertement violées, que ce monstrueux ouvrage n'eût été que ridicule, si l'obligation de l'adopter

et le serment de le maintenir ne l'eussent rendu d'autant plus odieux, que le clergé avait déjà été soumis à un serment de fidélité envers le roi, la loi et la nation. L'abbé Maury, qui n'avait cessé jusque alors de lutter presque seul contre tous les abus qui remplaçaient déjà d'autres abus, monta à la tribune pour démontrer la fausseté des principes et le danger des conséquences du nouveau plan; il le fit avec un courage vraiment apostolique et une éloquence qui a immortalisé son nom, et qui eût sauvé la religion si sa perte n'avait pas été irrévocablement arrêtée d'avance. L'orateur ne l'ignorait pas, et c'est précisément ce qui lui fournit la matière de son exorde.

« Messieurs, le calme profond avec lequel
 « nous avons entendu hier le rapport et la dis-
 « cussion d'une cause dans laquelle le clergé de
 « France vous est dénoncé avec tant de rigueur,
 « nous donne droit d'espérer que vous voudrez
 « bien écouter aujourd'hui avec la même atten-
 « tion et la même impartialité les faits et les
 « principes que nous venons invoquer pour
 « notre légitime défense. Nous avons besoin
 « que votre neutralité la plus manifeste nous
 « réponde ici de votre justice. On nous dit de
 « toutes parts que nous venons mettre en ques-
 « tion un parti pris irrévocablement, que no-
 « tre sort est fixé, que le décret est proclamé
 « d'avance, que nous nous élevons inutilement

« contre une détermination invariablement adop-
 « tée, et que la majorité de l'assemblée natio-
 « nale est impatiente de prononcer le fatal arrêt
 « de suprématie qui doit reléguer tous les ecclé-
 « siastiques du royaume entre l'apostasie et la
 « proscription, entre l'indigence et le parjure.

« La solennité de cette discussion nous place
 « déjà devant vous dans une situation d'autant
 « plus périlleuse, qu'à l'infériorité ordinaire du
 « nombre ce combat vient encore ajouter l'iné-
 « galité particulière des armes. Nos adversaires
 « nous attaquent avec des principes *philosophi-*
 « *ques*, et ils nous invitent à leur opposer les
 « moyens que la théologie nous fournit. Hélas!
 « Messieurs, cette science divine aurait dû être
 « toujours étrangère sans doute à cette tribune ;
 « mais puisqu'elle y est interrogée aujourd'hui,
 « vous pardonnerez du moins à la nécessité qui
 « nous obligera de vous parler son langage pour
 « éclairer votre justice.

« Remontons d'abord à l'origine des constitu-
 « tions. Cette chaîne de faits doit nous conduire
 « à l'époque où vos délibérations ont excédé vos
 « pouvoirs et signalé votre incompétence. »

1.^o *Excédé leur pouvoir*, en attribuant à la
 législation temporelle un droit qu'elle n'avait
 jamais eu et qu'elle ne pouvait avoir, celui de
 créer et de supprimer des évêchés, de changer
 les anciennes limites des diocèses, etc. L'ora-
 teur le prouve par l'histoire, les conciles, les
 canons, etc.

2.° *Signalé leur incompétence*, en préjugant une question dont la décision appartenait de droit au chef naturel de l'Eglise, et en s'éloignant de la manière la plus choquante de la marche généralement suivie en pareils cas. On sent bien qu'il n'y a pas de réponse possible à des faits universellement reconnus, à des citations authentiques, fortifiées de tout ce qu'une excellente logique peut offrir de secours à un tel orateur ; aussi fut-il accueilli par ces murmures qui annonçaient déjà ce qu'il y aurait bientôt de commun entre le langage de la raison et la *philosophie* du dix-huitième siècle. Écoutons l'imperturbable orateur.

« Pardonnez, Messieurs, si ma raison ne fléchit pas ici devant la logique des murmures.
 « Je n'entends pas la langue que vous me parlez en tumulte, lorsque vous n'articulez aucun mot. C'est ainsi qu'on arrête un opinant, je le sais ; ce n'est pas ainsi qu'on le réfute.
 « Si vous voulez me répondre, voici les assertions que je vous somme de combattre. Je vous avertis que la conséquence naturelle de vos bruyantes et indécentes clameurs, c'est que vous êtes réduits à la nécessité de m'interrompre continuellement, parce que vous sentez l'impossibilité de me répondre. »

De quels traits il caractérise un peu plus loin cette incompétence qu'il vient de reprocher à l'assemblée, et dont il a accumulé les preuves !

« Ah ! si l'on disait, à cinq cents lieues de
 « Paris, qu'il existe dans le monde une puis-
 « sance à laquelle sont dévolues les fonctions
 « de pontifes, de législateurs et de juges, ce ne
 « serait pas sans doute dans cette capitale, ce
 « serait dans le divan de Constantinople ou
 « d'Ispahan que l'on croirait devoir en cher-
 « cher le modèle. C'est dans ces malheureuses
 « contrées, où le sceptre de fer du despotisme
 « tient la raison, la justice, la liberté honteu-
 « sement asservies, que l'on voit d'imbécilles
 « sultans s'ériger tour à tour par le fait en légis-
 « lateurs, ou plutôt en loi vivante, en califes
 « et en cadis. Mais ce ne sera pas dans une
 « nation qui parle de liberté, que les principes
 « constitutifs du despotisme seront opposés avec
 « succès à une classe entière de citoyens qui ré-
 « clament la protection ordinaire des lois.

« Admettez-nous donc, Messieurs, à l'ancien
 « droit commun du royaume, aux prérogatives
 « de cette nouvelle constitution qui n'a pas pu
 « légitimer contre nous seuls le despotisme. Le
 « dernier des citoyens, retiré dans son humble
 « cabane, ne doit pas en être chassé sans un
 « jugement légal..... et ce sont des voies de fait
 « que vous prenez pour écarter par la force des
 « titulaires qui n'ont pas encore été jugés ! »

L'orateur attaque ensuite la forme des élec-
 tions nouvelles ; et après avoir justifié pleine-
 ment la discipline de l'église à cet égard, il

« passe au nouveau serment imposé aux ecclésiastiques, sous peine de destitution. C'est un des morceaux les plus forts de ce beau discours.

« Si le nouveau serment qu'on nous demande
 « aujourd'hui, dit-il, n'ajoute rien au premier,
 « il est inutile; s'il en étend les obligations, il
 « est vexatoire, et nous vous déclarons avec
 « douleur, mais avec fermeté, que nous brave-
 « rons l'indigence et la mort plutôt que de dé-
 « roger aux premiers sermens dont l'exécution
 « serait incompatible avec les nouveaux enga-
 « gemens que votre comité des recherches pré-
 « tend nous faire contracter.

« Remarquez, Messieurs, que les sermens sem-
 « blent se multiplier parmi nous à mesure que
 « l'esprit de religion s'éteint dans le royaume,
 « comme on ne parle jamais tant de fanatisme
 « que lorsqu'il n'y a plus de foi, et de despo-
 « tisme que lorsqu'il n'y a plus d'autorité. Il
 « semble en effet que l'on veuille faire dans la
 « nation une cérémonie purement verbale de
 « cet acte religieux qui est le plus ferme lien des
 « sociétés humaines. Une inquiétude vague exige
 « tyranniquement que la liberté s'établisse dans
 « le royaume par les mêmes précautions que l'on
 « prendrait pour y naturaliser le despotisme.

« Quoi! cette constitution qui devait assurer
 « le bonheur de tous les Français, cette consti-
 « tution qui, en remplissant tous les vœux des
 « peuples, ne semblait devoir appeler dans ce

« sanctuaire que des bénédictions et des actions
 « de grâces , a-t-elle donc besoin que chacun
 « de vos décrets , soutenu par des coups d'au-
 « torité , aille chercher dans le ciel un garant
 « qu'il ne saurait trouver dans la reconnais-
 « sance de la nation ? Pourquoi n'osez-vous donc
 « plus vous fier à vos concitoyens ? Pourquoi tant
 « de sermens pour nous lier à nos intérêts ? Crai-
 « gnez-vous que nous ne puissions pas être heu-
 « reux par vos nouvelles lois , sans en avoir fait
 « à Dieu la promesse la plus solennelle ? Louis XI
 « exigeait sans cesse des sermens de ses sujets :
 « Henri IV ne leur en demandait point ; il ne
 « tourmentait pas la conscience de ses peuples ,
 « il se fiait à la sienne. Ah ! laissez aux tyrans ces
 « ombrageuses inquiétudes du remords qui vou-
 « draient , à force de sermens , s'associer la religion
 « même pour complice ! le serment est superflu
 « quand on fait des heureux , le serment est
 « insuffisant quand on ne fait que des victimes. »

Écoutons-le dévoiler , quelques pages plus
 loin , le système subversif qui n'avait cessé
 d'être jusque-là celui de l'assemblée.

« Voulez-vous d'autres exemples de ces dis-
 « positions provisoires qui ont été le prélude
 « des subversions les plus étonnantes et les plus
 « imprévues ? Eh bien ! écoutez. On vous invita ,
 « dans le mois de septembre 1789 , à suspendre
 « la nomination des bénéfices consistoriaux , et
 « au bout de trois mois tous les bénéfices furent

« supprimés. On vous proposa, dans le mois d'oc-
 « tobre, de suspendre la rentrée des cours souve-
 « raines, et bientôt toutes les cours souveraines
 « furent anéanties. On vous demanda, dans le
 « mois de novembre, de suspendre provisoire-
 « ment l'émission des vœux religieux, et ce
 « décret provisoire a été suivi d'une loi cons-
 « titutionnelle qui abroge et proscriit à jamais
 « tous les vœux solennels. Telle est la marche
 « que vous avez constamment suivie dans cette
 « session. »

De pareilles vérités portées à l'évidence n'é-
 taient pas de nature à être reçues tranquille-
 ment. Aussi de nouveaux murmures, des cla-
 meurs scandaleuses se firent entendre de toutes
 parts.

« Que craignez-vous, reprit l'orateur, pour
 « vous abaisser aux menaces? le règne de la
 « justice n'est pas encore arrivé; mais le mo-
 « ment de la vérité est venu, et vous allez
 « l'entendre. »

Suit ce morceau de véhémence dont notre
 langue n'avait point encore fourni d'exemple.

« Nous dirons que, lorsque vous vîntes in-
 « viter le clergé, au nom d'un Dieu de paix,
 « à prendre place dans cette assemblée, il ne
 « devait pas s'attendre à s'y voir livré du haut
 « de cette tribune au mépris et à la rage des
 « peuples. Nous dirons qu'il y a autant de lâ-
 « cheté que d'injustice à attaquer des hommes
 qui

« qui ne peuvent opposer aux outrages que la
 « patience, et à la fureur que la résignation.
 « Nous dirons à nos détracteurs que si le tom-
 « beau dans lequel ils croient nous avoir ense-
 « velis ne leur paraît pas encore assez profond
 « pour leur répondre de notre anéantissement,
 « ce seront leurs injurés, ce seront leurs per-
 « sécutions qui nous en feront sortir avec gloire
 « pour reconquérir l'estime et l'intérêt de la
 « nation, et que la piété publique nous vengera
 « bientôt du mal que nous a fait l'envie. »

Les événemens subséquens ont complètement
 réalisé ces prédictions d'un esprit supérieur qui
 savait voir les choses à une distance où les re-
 gards de la multitude ne pouvaient s'étendre.
 La péroraison est digne de ce chef-d'œuvre d'élo-
 quence et de courage. La voici :

« Nous souhaitons, Messieurs, que vos pré-
 « tendus décrets régénérateurs de l'église de
 « France ne fassent pas déchoir vos pasteurs
 « de la gloire qui leur appartient depuis trois
 « siècles, d'être par leur science et leur régula-
 « rité le premier clergé de l'univers. L'Europe
 « et la postérité confirmeront ce témoignage
 « incontestable que je leur rends en votre pré-
 « sence. Que dis-je ? leur conduite dans ce mo-
 « ment de crise et de terreur va vous apprendre
 « à les connaître. L'intérêt n'a pu les ébranler :
 « mais la foi est en péril, l'honneur parle ; il
 « suffit : tout danger personnel disparaît. Vous

« verrez, par l'exécution même du fatal décret
 « que vous êtes prêts à prononcer, si vous ne
 « devez pas regarder comme des ennemis de la
 « patrie les fanatiques persécuteurs qui oppri-
 « ment et tourmentent sans intérêt de faibles
 « pasteurs accoutumés à prier pour ceux qui
 « les insultent, et dont la patience a dû vous
 « apprendre déjà ce qu'ils savent souffrir quand
 « ils défendent les intérêts de la religion.

« Qu'on ose donc nous vexer en nous deman-
 « dant des sermens contraires à nos principes ;
 « nous trouverons cette énergie de courage qui
 « compte pour rien le sacrifice de la fortune et
 « de la vie, quand il faut s'immoler au devoir.
 « Prenez-y garde, messieurs : il est dangereux
 « de faire des martyrs ; il est dangereux de
 « pousser à bout des hommes qui ont une cons-
 « cience, des hommes qui sont disposés à ren-
 « dre à César ce qui appartient à César, mais
 « qui veulent aussi rendre à Dieu ce qu'ils doi-
 « vent à Dieu, et qui, en préférant la mort au
 « parjure, vous prouveront, par l'effusion de
 « leur sang, que s'ils n'ont pas été assez heureux
 « pour mériter votre bienveillance, ils savent
 « du moins mériter et forcer votre estime. »

ARTICLE II.

Harangues militaires.

D. Qu'est-ce que la harangue militaire?

R. C'est un discours prononcé par un géné-

ral d'armée pour exciter ou soutenir la valeur des troupes. L'usage de haranguer les soldats au moment de la bataille a été constamment pratiqué chez les anciens ; il ne l'est plus tant parmi nous , parce que nos armées sont trop nombreuses , et qu'un général ne pourrait se faire entendre de tout le monde. On a substitué aux harangues des discours écrits qu'on appelle *proclamations*, et qu'on distribue à l'armée. Ces discours, quels qu'ils soient, doivent être courts, vifs et pleins de feu. Tel est celui qu'adressa Camille à ses soldats effrayés du grand nombre de leurs ennemis :

Quæ tristitia, milites, hæc quæ insolita cunctatio est? Hostem, an me, an vos ignoratis? Hostis est quid aliud quàm perpetua materia virtutis gloriæque vestræ? Vos contra, me duce, (ut Falerios Veiosque captos, et in captâ patriâ Gallorum legiones casas taceam) modò trigeminæ victoriæ triplicem triumphum ex his ipsiis Volscis et Æquis, et ex Etruriâ egistis. An me, quòd non dictator vobis, sed tribunus signum dedi, non agnoscitis ducem? Neque ego maximâ imperia in vos desidero, et vos in me nihil præter me ipsum intueri decet: neque enim dictatura mihi unquàm animos fecit, ut ne exsilium quidem ademit. Iidem igitur omnes sumus, et cum eadem omnia in hoc bellum afferamus, quæ in priora attulimus, eventum eundem belli expectemus. Simul con-

curreritis , quod quisque didicit ac consuevit faciet. Vos vincetis , illi fugient.

Il faut bien distinguer ces harangues composées à loisir , et placées par les historiens dans la bouche d'un héros , des expressions mêmes échappées à ce héros dans un moment décisif. Henri IV allait combattre le duc de Mayenne dans les plaines d'Ivry ; avant la bataille , il adresse à sa petite armée ces paroles mémorables :

« Mes compagnons , si vous courez aujourd'hui ma fortune , je cours aussi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs , je vous prie ; si la chaleur du combat vous les fait quitter , pensez aussitôt au ralliement ; c'est le gain de la bataille... Et si vous perdez vos enseignes , cornettes et guidons , ne perdez point de vue mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

Le grand Condé , sur le point de livrer bataille près de Lens , ne dit que ces mots à ses soldats qui avaient toujours vaincu sous lui :

« Amis , souvenez-vous de Rocroi , de Frébourg et de Nordlingue. »

Les généraux français qui ont commandé dans les guerres de la révolution ont adressé à leurs troupes des harangues ou proclamations pleines d'énergie et de sentimens élevés.

Au reste , un militaire guidé par l'honneur et le courage ne manquera jamais d'expressions

entraînantes. Une seule parole de sa bouche, inspirée par le sentiment, sera une parole éloquente, et suffira pour faire courir une masse d'hommes au milieu des hasards.

ARTICLE III.

Eloquence de la chaire, ou Discours sacrés.

D. Qu'est-ce que le discours sacré?

R. C'est celui que prononce l'orateur chrétien sur les matières de la religion. Il n'est pas de champ plus heureux pour l'éloquence que les discours sacrés. C'est là qu'elle paraît dans toute sa pompe, dans toute sa dignité; qu'elle déploie toute sa force et toutes ses grâces pour étonner l'imagination et pour intéresser le sentiment. L'orateur chrétien est l'organe de la religion, l'interprète de Dieu même; il parle à la face des autels, dans le sanctuaire de la Divinité, pour ne traiter que des sujets qui regardent le bonheur ou le malheur éternel de l'homme.

Voilà de beaux avantages. Mais il rencontre aussi des difficultés sérieuses. Il est tranquille possesseur du champ dans lequel il s'exerce, et il n'est pas aisé de fixer l'attention là où il n'y a pas de débats. Il est en général obligé de se renfermer dans l'enceinte des qualités abstraites, des vertus et des vices, ou dans la démonstration des articles de foi, ce qui n'inspire pas de l'intérêt et ne saisit pas l'imagination comme si l'on

parlait des personnes. Enfin ces sujets, si nobles et si importans, sont rebattus et familiers à tout le monde : tant d'orateurs, tant d'écrivains les ont traités pendant une si longue suite de siècles, qu'il faut un degré de génie plus qu'ordinaire pour leur donner les grâces de la nouveauté, et captiver ainsi l'oreille et l'esprit des auditeurs.

D. Quelles sont les qualités nécessaires à l'orateur de la chaire ?

R. L'orateur de la chaire doit joindre aux qualités solides et brillantes de l'esprit un grand nombre de connaissances. Une longue et sérieuse étude de la théologie, qui n'est autre chose que la science de la religion, lui est d'une nécessité indispensable pour distinguer exactement ce qui est de foi et ce qui n'est que d'opinion.

Il doit avoir fait une étude méditée et suivie des écrivains sacrés. S'il veut porter la conviction dans les esprits, la persuasion dans les cœurs, la consolation dans les âmes, qu'il ouvre les saintes Ecritures, qu'il les lise avec réflexion ; il y trouvera les moyens de toucher, de persuader et de convaincre. Dans quelles sources plus abondantes et plus riches peut-il puiser la force et l'onction, la grandeur et l'élévation des idées, la magnificence de l'expression, le pittoresque et l'éclat du style, que dans les étonnantes productions du génie des prophètes ! A l'étude des Ecritures saintes il est essentiel de joindre la lec-

ture raisonnée de ces orateurs que leurs vertus et leur éloquence ont fait nommer à si juste titre les Pères, c'est-à-dire les fondateurs de l'Eglise. C'est là que l'orateur trouvera la connaissance des vérités qu'il doit expliquer au peuple, et des autorités propres à appuyer ses raisonnemens.

Mais pour remplir dignement les devoirs de son auguste ministère, l'orateur chrétien doit penser qu'il a pour juges Dieu et les hommes ; Dieu, dont il ne doit ni trahir la cause, ni négliger les intérêts par de frivoles égards ou par de lâches complaisances ; les hommes, en qui il ne doit voir que des frères que l'indulgence ramènera s'ils sont égarés, et que trop de sévérité aigrirait peut-être pour toujours. Ce n'est pas qu'il doive jamais composer avec les passions ou ménager les faiblesses ; mais en tonnant contre les unes, en exposant avec force les funestes conséquences des autres, il doit toujours suivre les conseils de la prudence et de la douceur évangélique.

D. Quels sont les caractères de l'éloquence sacrée ?

R. Les caractères principaux de l'éloquence sacrée sont la *gravité* et la *chaleur*. La nature sérieuse des sujets que l'on traite en chaire exige de la gravité, et l'importance qu'ils ont pour tous les hommes demande de la chaleur. Mais il n'est ni aisé ni commun de réunir ces deux qualités : le ton grave, s'il prédomine, est sujet

à dégénérer en une insipide monotonie : la chaleur, si elle n'est tempérée par la gravité, se rapproche de la manière théâtrale et donne à la prédication un air de légèreté. L'orateur sacré doit s'appliquer de tout son pouvoir à réunir ces deux mérites ; soit dans la composition, soit dans le débit. La chaleur et la gravité réunies forment ce qu'on appelle l'*onction*, manière touchante et pleine d'intérêt, qui procède d'un cœur ému et profondément pénétré de l'importance des vérités qu'il annonce, uniquement occupé du désir de voir ces vérités faire sur ses auditeurs toute l'impression qu'on en doit attendre.

D. Combien y a-t-il d'espèces de discours sacrés ?

R. Il y en a de plusieurs espèces, tels que les *panégyriques*, les *oraisons funèbres*, les *sermons*, les *prônes*, les *mandemens*, etc. Nous avons parlé du panégyrique et de l'oraison funèbre dans le genre démonstratif ; il nous suffira de parler ici du sermon.

D. Qu'est-ce que le sermon ?

R. C'est un discours dans lequel l'orateur évangélique explique les dogmes de la morale et de la religion, c'est-à-dire toutes les vérités spéculatives que nous devons croire, et toutes les vérités de pratique que nous devons mettre en exécution. Le prédicateur doit, selon saint Augustin, se proposer trois fins : que la vérité

soit connue, qu'elle soit écoutée avec plaisir, et qu'elle touche les cœurs.

1.^o Pour faire connaître la vérité, l'orateur doit posséder un grand fonds de connaissances, comme nous l'avons dit, raisonner avec méthode et précision, et s'énoncer avec une clarté et une simplicité qui le mettent à la portée de ses auditeurs.

2.^o Pour que la vérité soit écoutée avec plaisir, il faut, sans trop rechercher les ornemens du discours, n'en négliger aucun qui puisse captiver l'attention de l'auditeur et rendre cette vérité plus aimable et plus attrayante.

3.^o Pour que la vérité touche le cœur, l'orateur doit l'exposer avec ce style pathétique, ces images vives et frappantes qui remuent, qui agitent, qui entraînent les âmes. Les erreurs opposées à la doctrine que l'Eglise enseigne, les vices contraires aux vertus chrétiennes, voilà les véritables ennemis que le prédicateur doit combattre; et, pour le faire avec succès, il ne saurait employer trop de force dans le raisonnement et d'ordre dans l'instruction; il ne saurait trop se rappeler les préceptes que nous avons donnés sur le plan du discours.

Nous ne ferons point l'analyse d'un sermon, parce qu'on peut appliquer à cette espèce de discours les règles qui conviennent au discours oratoire en général, règles que nous avons assez fait connaître dans tout ce qui précède; mais

nous citerons quelques morçeaux des premiers orateurs chrétiens, pour donner une idée de l'art avec lequel on doit traiter les diverses matières qui font l'objet du sermon.

Voyez avec quelle force de raisonnement et avec quelle vigueur de style Bourdaloue s'élève contre l'oubli et l'abandon des pauvres.

« Combien de pauvres sont oubliés ! combien
 « demeurent sans secours et sans assistance !
 « oubli d'autant plus déplorable , que de la part
 « des riches il est volontaire et par conséquent
 « criminel. Je m'explique : combien de malheu-
 « reux réduits aux dernières rigueurs de la pau-
 « vreté et que l'on ne soulage pas , parce qu'on
 « ne les connaît pas et qu'on ne veut pas les
 « connaître ! si l'on savait l'extrémité de leurs
 « besoins , on aurait pour eux , malgré soi ,
 « sinon de la charité , au moins de l'humanité.
 « A la vue de leurs misères , on rougirait de ses
 « excès ; on aurait honte de ses délicatesses ,
 « on se reprocherait ses folles dépenses , et l'on
 « s'en ferait avec raison des crimes ; mais parce
 « qu'on ignore ce qu'ils souffrent , parce qu'on
 « ne veut pas s'en instruire , parce qu'on craint
 « d'en entendre parler , parce qu'on les éloigne
 « de sa présence , on croit en être quitte en les
 « oubliant ; et quelque extrêmes que soient
 « leurs maux , on y devient insensible..... S'il
 « n'y avait point de jugement dernier , voilà ce
 « que l'on pourrait appeler le scandale de la

« Providence ; la patience des pauvres outragés
 « par la dureté et par l'insensibilité des riches. »

Écoutez Bossuet traçant , avec cette profondeur de pensées qui le caractérise , le tableau du néant de l'homme , devant la cour brillante de Louis XIV , et en présence de ce monarque lui-même :

« Qu'est-ce que cent ans , qu'est-ce que mille
 « ans , puisqu'un seul moment les efface ? Multi-
 « pliez vos jours comme les cerfs et les cor-
 « beaux que la fable ou l'histoire de la nature
 « fait vivre durant tant de siècles ; durez au-
 « tant que ces grands chênes sous lesquels nos
 « ancêtres se sont reposés , et qui donneront
 « encore de l'ombre à notre postérité ; entassez
 « dans cet espace qui paraît immense , hon-
 « neurs , richesses , plaisirs : que vous profitera
 « cet amas , puisque le dernier souffle de la mort ,
 « tout faible , tout languissant , abattra tout à
 « coup cette vaine pompe avec la même facilité
 « qu'un château de cartes , vain amusement des
 « enfans ? Et que vous servira d'avoir tant écrit
 « dans ce livre , d'en avoir rempli toutes les
 « pages de beaux caractères , puisque enfin une
 « seule rature doit tout effacer ? Encore une
 « rature laisserait-elle quelque trace , du moins
 « d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment
 « qui effacera d'un seul trait toute votre vie , ira
 « se perdre lui-même , avec tout le reste , dans
 « ce gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la

« terre aucun vestige de ce que nous sommes.
 « La chair changera de nature , le corps pren-
 « dra un autre nom ; même celui de cadavre ne
 « lui demeurera pas long-temps : il deviendra ,
 « dit Tertullien , un je ne sais quoi , qui n'a plus
 « de nom dans aucun langage. Tant il est vrai
 « que tout meurt en lui , jusqu'à ces termes fu-
 « nèbres par lesquels on exprimait ses malheu-
 « reux restes ! »

Il est impossible de déployer avec une pompe plus terrible et une majesté plus sombre ces grandes idées de mort et de destruction ; que le génie de Bossuet semblait destiné à reproduire. Passons à des images plus douces ; voyons l'obligation si simple et si générale de la prière , présentée par Massillon comme le plus naturel et le plus facile des devoirs.

« Ah ! mes frères , si nous sentions les misères
 « de notre âme , comme nous sentons celles de
 « notre corps ; si notre salut éternel nous inté-
 « ressait autant qu'une fortune de boue ou une
 « santé fragile et périssable , nous serions ha-
 « biles dans l'art divin de la prière , nous ne
 « nous plaindriens pas que nous n'avons rien
 « à dire en la présence d'un Dieu à qui nous
 « avons tant à demander ; il ne faudrait pas
 « donner la gêne à notre esprit pour trouver
 « de quoi nous entretenir avec lui , nos maux
 « parleraient tout seuls ; notre cœur s'échappe-
 « rait malgré nous-mêmes en saintes effusions ,

« comme celui de la mère de Samuel devant
 « l'arche du Seigneur; nous ne serions plus
 « maîtres de notre douleur et de nos larmes,
 « et la plus sûre marque que nous n'avons
 « point de foi et que nous ne nous connaissons
 « pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons
 « que dire au Seigneur dans le court intervalle
 « d'une prière.... Faut-il apprendre à un ma-
 « lade à demander sa guérison, à un homme
 « pressé de la faim, à solliciter sa nourriture,
 « à un infortuné battu de la tempête et sur
 « le point d'un triste naufrage, à implorer du
 « secours? Hélas! la nécessité toute seule ne
 « fournit-elle pas alors des expressions? ne
 « trouve-t-on pas, dans le sentiment tout seul
 « des maux qu'on endure, cette éloquence vive,
 « ces mouvemens persuasifs, ces remontrances
 « pressantes qui en sollicitent le remède? Un
 « cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour
 « savoir comment il faut se plaindre? tout parle
 « en lui, tout exprime sa douleur, tout-an-
 « nonce sa peine, tout sollicite son soulage-
 « ment; son silence même est éloquent... Dès
 « qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie,
 « qu'un événement inattendu met vos biens et
 « votre fortune en péril, qu'une mort prochaine
 « est sur le point de vous enlever une personne
 « ou chère ou nécessaire; alors vous levez les
 « mains au ciel, vous y faites monter des gé-
 « missemens et des prières. Vous vous adressez

« au Dieu qui frappe et qui guérit ; vous savez
 « prier alors ; vous n'allez pas chercher hors
 « de votre cœur des leçons et des règles pour
 « apprendre à lui exposer votre peine , ni con-
 « sulter des maîtres habiles pour savoir ce qu'il
 « faut lui dire ; vous n'avez besoin que de votre
 « douleur ; vos maux tout seuls ont su vous ins-
 « truire. »

Il faut entendre le même orateur luttant con-
 tre la fierté de l'homme , et forçant un cœur
 irrité de renoncer à ses projets de vengeance ,
 par l'intérêt de sa propre tranquillité.

« Rien n'est plus ordinaire que de vous en-
 « tendre justifier vos animosités, en nous disant
 « que cet homme n'a rien oublié pour vous
 « perdre ; qu'il a fait échouer votre fortune ;
 « qu'il vous suscite tous les jours des affaires in-
 « justes ; que vous le trouvez partout sur votre
 « chemin, et qu'il est difficile d'aimer un enne-
 « mi aussi acharné à vous nuire. Mais je sup-
 « pose que vous dites vrai , et je vous réponds :
 « Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres
 « maux que votre frère vous a faits, celui de le
 « haïr , qui est le plus grand de tous ? Votre
 « haine envers votre frère vous restitue-t-elle
 « les avantages qu'il vous a ravis ? rend-elle vo-
 « tre condition meilleure ? Que vous revient-il
 « de votre animosité et de votre amertume ?
 « Vous vous consolez , dites-vous , en le haïs-
 « sant , et c'est la seule consolation qui vous

« reste. Quelle consolation, grand Dieu ! que
 « celle de la haine, c'est-à-dire d'une passion
 « noire et violente qui déchire le cœur, qui
 « répand le trouble et la tristesse au-dedans de
 « nous-mêmes, et qui commence par nous pu-
 « nir et nous rendre malheureux ! Quel plaisir
 « cruel que celui de haïr, c'est-à-dire de porter
 « sur le cœur le poids de l'amertume qui em-
 « poisonne tout le reste de la vie ! Quelle ma-
 « nière barbare de se consoler ! et n'êtes-vous
 « pas malheureux de chercher à vos maux une
 « ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine
 « une offense passagère ? »

Le *prône* est un discours dans lequel on explique l'Épître ou l'Évangile du jour. L'ordre, la simplicité, la clarté, sont les caractères de ces sortes de discours ; et ces trois qualités n'excluent pas l'onction.

Orateurs dans le genre délibératif.

Tandis qu'une foule d'orateurs paraissaient à la tribune d'Athènes avec plus ou moins de distinction, un homme extraordinaire, enfermé dans un souterrain, travaillait à vaincre les difficultés de son organe, et à rendre son action oratoire digne de sa composition. Bientôt cet homme parut au milieu de ses concitoyens, comme un torrent qui entraîne, comme une foudre qui brise, renverse et embrase tout à la fois. Cet homme était *Démosthène*, dont le nom

rappelle encore aujourd'hui les nobles idées de patrie, de courage et d'éloquence. La force irrésistible du raisonnement, l'entraînante rapidité des mouvemens oratoires, caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien. Ennemi de tout ornement recherché, il ne parle jamais que le langage de la raison. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, et dont il redouble sans cesse les atteintes. Il frappe sans donner le temps de respirer; il pousse, presse, renverse, sans laisser à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Son style est austère, robuste, tel qu'il convient à une âme franche et impétueuse. Rarement il s'occupe à parer sa pensée, c'est un soin qui semble au-dessous de lui; il ne songe qu'à la porter toute entière au fond de votre cœur. Réfute-t-il un argument? il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection est anéantie. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe? ce n'est plus un orateur qui parle, c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est le génie tutélaire de sa patrie; et quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage (dit Maury), on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran. Ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que le suffrage qu'il arrache dans sa marche rapide est toujours pour l'af-

faire qu'il traite, et jamais pour l'orateur ; il remplit (dit Cicéron) l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint le degré de perfection que j'imagine.

Seul et sans secours, Démosthène fit trembler Philippe par ses Olynthiennes et ses Philippiques. Il combattit successivement trois oppresseurs de sa patrie, et fut, dans son exil même, plus grand encore que ses concitoyens n'étaient ingrats. Il pensa, parla et vécut toujours pour la liberté de son pays : il travailla quarante ans à ranimer la fierté des Athéniens, et mourut enfin victime de son amour pour la patrie, l'an 382 avant l'ère chrétienne. Avec lui disparurent les beaux jours de l'éloquence des Grecs ; les rhéteurs et les sophistes achevèrent de corrompre le goût, et la Grèce esclave cessa bientôt de posséder des grands hommes.

Cicéron, né à Arpino, en Toscane, environ 106 ans avant J. C., obtint à Rome la même supériorité que Démosthène avait eue dans sa patrie. L'étendue de ses talens est incontestable et se manifeste dans tous ses discours. Il prépare adroitement son auditoire, et le dispose en sa faveur. Sa méthode est claire, ses preuves présentées dans le meilleur ordre possible ; c'est même un de ses avantages particuliers sur Démosthène. Chaque chose occupe la place qui lui convient ; il s'efforce de convaincre avant de songer à émouvoir ; c'est sur les passions douces

qu'il a en général le plus d'empire. Personne n'a connu, comme lui, la force et le pouvoir des mots. Toujours abondant, toujours harmonieux, jamais brusque, son sujet s'étend à son gré sous sa plume. Ses périodes s'enchaînent, et sa phrase marche avec une pompe et une magnificence qui sentent trop quelquefois la recherche et le travail. Quoique généralement abondant, il sait se varier avec art, et toujours d'une manière convenable à son sujet. Lorsqu'un objet important exaltait son ame et exigeait de la rigueur et de l'indignation, il abandonnait le ton déclamatoire, et le remplaçait par la force et la véhémence. Ce même homme, vraiment éloquent, qui foudroie Antoine, Verrès, Catilina, sait prendre un autre ton quand il s'oppose à la loi agraire, ou quand il soutient la loi *Manilia*. Cicéron gouverna et sauva Rome : il fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs. Enfin (dit Thomas) après avoir défendu soixante ans les particuliers et l'état, cultivé les lettres, la philosophie et l'éloquence, au milieu des orages, des succès et des malheurs, ce grand homme périt victime des factions, et d'un monstre à qui il avait servi de protecteur et de père.

Le règne de la véritable éloquence fut très-court chez les Romains : elle avait pris naissance avec Cicéron ; elle expira avec lui. Rien

de moins surprenant : la liberté n'était plus, et l'empire romain devenait la proie d'une longue suite de tyrans, quelquefois l'opprobre, souvent l'effroi, et toujours le fléau de l'humanité. Sous leur verge funeste, le goût devait nécessairement se corrompre, et le talent se décourager.

Chez les Français, l'éloquence politique fut et devait être nulle jusqu'à la fameuse révolution de 1789, qui renversa la constitution monarchique de la France, et qui présenta pour la première fois à l'Europe étonnée le spectacle imposant d'une nation puissante délibérant sur l'espèce de gouvernement qui pouvait comporter le moins d'abus et le plus d'avantages pour elle. Les états-généraux étaient assemblés; des hommes formés dans le silence du cabinet et peu connus, pour la plupart, montèrent à la tribune, et frappèrent d'étonnement la France et l'Europe entière par l'étendue de leurs talens, par la profondeur de leurs vues, et par l'éclat d'une éloquence qui ne nous laisse presque rien à envier aux anciens sous ce rapport. *Mirabeau, Maury, Lally-Tolendal, d'Entraigues, Cazalès*, développèrent des moyens qu'on était loin de leur soupçonner, en donnant à la langue française une force d'expression et un caractère d'énergie oratoire dont elle n'offrait pas encore de modèle. Mais bientôt les temps changèrent, et cette brillante période fut remplacée par l'é-

poque douloureuse où le néologisme le plus barbare, et la déraison la plus complète corrompirent l'éloquence française, en même temps que la terreur et la mort planèrent sur les têtes de tous les citoyens. Des événemens plus heureux ont ramené enfin l'ordre et la raison, et le gouvernement représentatif, affermi par un roi dont les siècles à venir béniront la mémoire, a assuré aux orateurs politiques une carrière qu'ils parcourront, sans doute, avec autant de gloire pour eux, que d'utilité pour leurs concitoyens.

Orateurs sacrés.

L'éloquence des premiers disciples des apôtres fut simple et sans art. La prédication consistait alors, soit dans l'explication de l'Evangile, soit dans le commentaire de quelque autre partie de l'Ecriture sainte. Mais bientôt l'Eglise compta des orateurs; il se forma des écoles où l'on enseigna publiquement l'éloquence sacrée, et les prédicateurs surent proportionner leur style et le ton de leurs discours à la portée de leurs auditeurs.

St. Justin combattit les philosophes de son temps par leurs propres principes. Content d'exposer la vérité, il négligea les ressources et les ornemens de l'éloquence, et ne s'attacha qu'à la force des raisons et à la précision du style.

St. Clément d'Alexandrie, plein d'érudition

et de connaissances immenses , les reproduit dans ses compositions. Son style , en général élégant et fleuri , n'est pas toujours guidé par un goût sûr dans l'emploi des métaphores et des autres figures. Il était maître des écoles d'Alexandrie , qu'il rendit célèbres , et où il s'acquît une gloire digne d'envie.

Origène lui succéda à l'âge de dix-huit ans. Il ne se borna point à instruire ses disciples de vive voix ; il composa encore des ouvrages qui lui ont assuré l'immortalité , en défendant les dogmes sacrés et la morale contre les ennemis du christianisme. Fort de son éloquence , profond dans ses idées , serré dans son raisonnement , constamment noble dans son style , *Origène* a mérité d'être compté au nombre des plus grands génies qui aient paru.

St. Basile, au jugement d'un homme qui s'y connaissait , de *Fénélon* , avait profondément médité l'Evangile , avait bien étudié le cœur humain , et savait concilier la force et la douceur. Il est plein d'énergie dans sa composition et de noblesse dans son style.

St. Grégoire de Nazianze, condisciple et ami de *St. Basile* , crut devoir accorder quelque chose à la délicatesse de son siècle ; il employa des pensées brillantes , des expressions riches , des tours élégans , des réflexions ingénieuses , des raisonnemens lumineux. Ces deux célèbres amis persuadèrent enfin aux sophistes de la

Grèce que les chrétiens avaient leur Platon et leur Démosthène.

~ *St. Jean Chrysostôme*, patriarche de Constantinople, s'éleva au-dessus de tout ce qui l'avait précédé chez les chrétiens, et se plaça hardiment à côté des plus grands hommes de l'antiquité profane. L'abbé Auger, à qui nous devons d'excellentes traductions des premiers orateurs grecs et latins, parle ainsi de St. Jean Chrysostôme :
 « Jamais homme n'a peut-être plus réuni les
 « talens de l'orateur. Quelle élévation dans les
 « pensées ! quelle richesse dans l'élocution !
 « quelle abondance de figures et d'images !
 « quelle force, et souvent quelle rapidité dans
 « le style ! quelle simplicité et quelle pureté
 « dans l'expression ! c'est vraiment l'Homère des
 « orateurs. Il ressemblait beaucoup à Démos-
 « thène et à Cicéron, et n'était cependant ni
 « l'un ni l'autre. Il tenait de la force du pre-
 « mier, et avait la facilité, l'heureuse abon-
 « dance, le nombre et la majesté du second. Il
 « semble avoir fondu dans son style les diffé-
 « rens styles des plus célèbres orateurs, pour
 « se former une manière unique, et qui est de-
 « venue son caractère distinctif. »

La décadence du bon goût, qui se faisait plus sentir dans l'Occident que dans l'Orient, a considérablement influé sur les ouvrages des orateurs de l'Eglise latine ; en général ils sont inférieurs à ceux de l'Eglise grecque ; mais en

même temps ils l'emportent de beaucoup sur tous les écrivains qui ont vécu dans le même pays et à la même époque.

Tertullien, de Carthage, a réuni dans ses discours et dans ses autres écrits la grandeur des idées à la vigueur de la dialectique; mais son imagination ardente comme le ciel qui l'avait vu naître, l'a jeté dans des écarts vicieux et dans des pensées fausses; l'austérité de son caractère a imprimé à ses ouvrages une certaine dureté africaine qui chagrine le lecteur. Son style est ordinairement hérissé de métaphores et surchargé de faux ornemens.

St. Ambroise, archevêque de Milan, s'attira la juste admiration de l'Occident par l'éclat et la pompe de son éloquence. Il est fâcheux que la noblesse, la gravité et l'onction qui règnent dans ses discours soient quelquefois légèrement déparées par des idées subtiles et par des figures trop recherchées.

St. Augustin, évêque d'Hippone, a composé une grande quantité d'ouvrages théologiques, dans lesquels il a développé une érudition prodigieuse et une grande force de logique. Il n'a pas su toujours se garantir dans ses discours du mauvais goût et du faux brillant qui dominaient dans son siècle; mais quand il sait maîtriser son imagination et rester dans les bornes légitimes, il écrit avec élégance et raisonne avec sévérité. Il est tout à la fois sublime et populaire, et

s'exprime presque toujours d'une manière tendre, affectueuse et insinuante.

Les grands hommes dont nous venons de parler, et qui ont mérité si justement le nom de *Pères de l'Eglise*, composent cette école respectable à laquelle doivent se former les orateurs qui se destinent à faire triompher dans la chaire les vérités évangéliques, source unique et véritable de la félicité du genre humain.

L'éloquence de la chaire a eu chez les Français son état d'enfance comme tous les autres arts. Dans les deux siècles qui ont précédé celui de Louis XIV, elle ne présentait qu'un vain étalage d'érudition profane, que des plaisanteries ridicules, que des extravagances d'imagination poétique et fabuleuse.

Enfin *Bourdaloue* parut. Ce célèbre jésuite créa, pour ainsi dire, le vrai goût de la chaire, en introduisant cette éloquence noble, majestueuse, véhémence et sublime, qui convient à la grandeur de notre religion, à la profondeur de ses mystères, à la pureté de sa morale. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Evangile et de la substance des livres saints, Bourdaloue traite solidement son sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats; mais il a peu de ce qu'on appelle les grandes parties de l'orateur, c'est-à-dire les mouvemens, l'élocution,

le sentiment. C'est un excellent théologien , un savant catéchiste , plutôt qu'un puissant prédicateur ; en portant toujours avec lui la conviction ; il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace. Cependant sa diction toujours naturelle , claire et correcte , si elle n'orne pas le fond des choses , du moins ne le dépare jamais. Son *Avent*, son *Carême*, et particulièrement ses sermons sur *les Mystères*, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche ; ce sont des chefs-d'œuvre de lumières et d'instruction , auxquels on ne peut rien comparer.

Bossuet, évêque de Meaux , avait prêché les vérités de l'Evangile long-temps avant de déplorer , dans la chaire , la mort des grands de la terre. On trouve dans ses sermons ce même génie , cette même élévation d'idées , cette même originalité d'expressions que nous avons déjà admirées dans ses oraisons funèbres. Dès son exorde , dès sa première phrase , vous voyez son génie en action : il ne marche pas , il court dans un sentier nouveau que son imagination lui ouvre ; il se précipite vers son but et vous emporte avec lui. Ce que l'on admire surtout en lui , c'est l'art heureux avec lequel il se sert de l'Ecriture dont il fond les pensées avec les siennes pour en former des tableaux pleins de verve et de dignité. Ses sermons l'auraient placé au rang de nos premiers orateurs , si ses orai-

sons funèbres ne l'avaient élevé au-dessus de tout ce que l'on connaît.

Massillon, prêtre de l'Oratoire, et ensuite évêque de Clermont, est supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé, comme à tous ceux qui l'ont suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continu, dit La Harpe, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination, un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'unction; une intarissable fécondité de moyens se fortifiant tous les uns par les autres, une surprenante richesse de développemens; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à en ranimer la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Evangile a d'austère, par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Ecriture et des Pères, un pathétique entraînant, et par-dessus tout, un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté: c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans *Massillon* un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens. C'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine ont cru du

moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la chaire et le Cicéron de la France. Le cardinal Maury, tout en rendant à Massillon la même justice, lui reproche cependant d'abuser quelquefois de la fécondité de son style, de commenter et de paraphraser ses idées. Son *Avent*, son *Carême*, et son *Petit-Carême* offrent une suite presque continue de chefs-d'œuvre que les jeunes prédicateurs devraient étudier sans cesse.

Le père de *La Rue*, jésuite, a composé de très-bons sermons; presque tous renferment des morceaux pleins de beautés. Il est partout d'une grande simplicité et d'une extrême sobriété d'ornemens.

Le père de *Neuville*, jésuite, est un de nos prédicateurs les plus distingués. Ses sermons, étincelans d'esprit et forts de pensées justes et profondes, abondent en images et en sentimens, et contiennent surtout des portraits finis de nos mœurs.

Le père *Ségaud*, jésuite, avait pris Massillon pour son modèle; il s'en rapproche quelquefois, non par la richesse de la diction, mais par des morceaux de sentiment. Sa manière, en général douce et facile, et les beautés touchantes qu'on trouve dans plusieurs de ses sermons, les font lire avec plaisir, quoiqu'il ne soit pas exempt de faiblesses et de négligences, et qu'il ait trop peu approfondi ses sujets.

L'abbé *Poule* conserva quarante ans dans sa mémoire ses sermons qu'il avait composés de tête, sans jamais en écrire un mot. Ce fait est une espèce de miracle. Trois ans avant sa mort, il consentit à les dicter à son neveu. Ils n'ont pas obtenu, à la lecture, toute la réputation qu'ils avaient acquise au débit. On a trouvé l'invention oratoire faible et souvent vicieuse dans l'abbé *Poule*, ses plans vaguement conçus et vaguement développés, ses moyens peu réfléchis, peu approfondis, et sa manière plus rapprochée de l'académie que de l'Evangile.

Comme notre intention est de ne parler aux jeunes littérateurs que des orateurs qui peuvent servir de modèles, nous ne dirons rien de *Fleischier*, de *Cheminais*, de *Perusseau* et de *Griffet*, dans lesquels on rencontre cependant quelques morceaux marqués au coin de la véritable éloquence.

Le plan que nous avons conçu nous paraît entièrement rempli : puisse notre travail obtenir le suffrage des maîtres, et être, pour les élèves, aussi utile que nous le désirons !

FIN DU SECOND VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

DE LA RHÉTORIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

	Page.
<i>De la Rhétorique en général ,</i>	5
<i>Du Discours oratoire,</i>	6
<i>Conditions à remplir pour persuader,</i>	7
<i>Différence de la Rhétorique et de l'Elo-</i> <i>quence,</i>	8
<i>Division de la Rhétorique,</i>	9

CHAPITRE II.

<i>De l'invention oratoire,</i>	10
---------------------------------	----

ARTICLE I.

<i>Des Preuves,</i>	11
<i>Sources où l'on doit puiser les preuves,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Sentiment sur les lieux communs,</i>	14
<i>Usage qu'on peut en faire,</i>	17

ARTICLE II.

Page.

<i>Des Mœurs,</i>	20
§ I. ^{er} <i>Mœurs considérées dans la personne de l'Orateur,</i>	ibid.
§ II. <i>Mœurs considérées dans la personne des Auditeurs,</i>	22
<i>Bienséances,</i>	24
<i>Précautions oratoires,</i>	25

ARTICLE III.

<i>Des Passions,</i>	27
§ I. ^{er} <i>De l'Imagination,</i>	28
§ II. <i>De la Sensibilité,</i>	31
§ III. <i>Du Discernement,</i>	34

CHAPITRE III.

<i>De la Disposition,</i>	37
---------------------------	----

ARTICLE I.

<i>Des parties du Discours,</i>	38
§ I. ^{er} <i>De l'Exorde,</i>	39
<i>Diverses espèces d'Exordes,</i>	44
§ II. <i>De la Proposition,</i>	50
<i>De la Division,</i>	51
<i>Des Subdivisions,</i>	52
§ III. <i>De la Confirmation,</i>	53
<i>Du choix et de l'arrangement des Preuves,</i>	54
<i>De l'Amplification,</i>	57
<i>Du Raisonnement,</i>	62
<i>Du Syllogisme,</i>	63

	Page.
<i>De l'Enthymème,</i>	64
<i>Du Dilemme,</i>	ibid.
<i>Transitions,</i>	69
<i>Analyse raisonnée d'une harangue de Tite-</i>	
<i>Live,</i>	71
§ IV. <i>De la Féroraison,</i>	78
§ V. <i>De la Narration oratoire,</i>	85
<i>Qualités de la Narration,</i>	87
§ VI. <i>De la Réfutation,</i>	94

ARTICLE II.

<i>Du Plan du Discours,</i>	101
<i>Qualités essentielles au Plan du Discours,</i>	102
<i>Plan d'un sermon du P. Terrasson,</i>	103
<i>Digressions,</i>	105

CHAPITRE IV.

<i>De l'Elocution,</i>	108
------------------------	-----

CHAPITRE V.

<i>De l'Action,</i>	110
---------------------	-----

ARTICLE I.

<i>De la Prononciation,</i>	111
-----------------------------	-----

ARTICLE II.

<i>Du Geste,</i>	113
------------------	-----

ARTICLE III.

<i>De la Mémoire,</i>	118
<i>Observations générales sur l'Action,</i>	120

SECTION SECONDE.

DE L'ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

	Page.
<i>De l'Eloquence en général,</i>	121
<i>Division de l'Eloquence,</i>	122

CHAPITRE II.

<i>Du Genre démonstratif,</i>	124
<i>Ses Caractères,</i>	ibid.

ARTICLE I.

<i>Du Discours satirique,</i>	124
<i>Analyse de la première Catilinaire,</i>	125

ARTICLE II.

<i>Du Panégyrique,</i>	133
<i>Analyse du Panégyrique de Louis XV,</i> <i>par Voltaire,</i>	ibid.
<i>Du Panégyrique chrétien,</i>	134

ARTICLE III.

<i>Du Discours académique,</i>	137
§ I. ^{er} <i>Discours de Réception,</i>	ibid.
<i>Analyse de l'Eloge de Corneille, par Ra-</i> <i>cine,</i>	139
§ II. <i>Des Harangues et des Mémoires</i> <i>académiques,</i>	144

ARTICLE IV.

	Page.
<u>De l'Oraison funèbre,</u>	<u>145</u>
<u>Qualités qui lui sont propres,</u>	<u>147</u>
<u>Analyse de l'Oraison funèbre de la Reine</u>	
<u>d'Angleterre, par Bossuet,</u>	<u>150</u>

Orateurs dans le Genre démonstratif.

<u>Périclès,</u>	<u>167</u>
<u>Platon,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Isocrate,</u>	<u>168</u>
<u>Cicéron,</u>	<u>169</u>
<u>Pline le jeune,</u>	<u>170</u>
<u>Bossuet,</u>	<u>171</u>
<u>Fléchier,</u>	<u>173</u>
<u>Bourdaloue,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Massillon, Mascaron, Larue, Neuville,</u>	<u>174</u>
<u>Racine,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Voltaire,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Thomas,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Buffon,</u>	<u>175</u>
<u>La Harpe,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Fontenelle,</u>	<u>176</u>

CHAPITRE III.

<u>Du Genre judiciaire,</u>	<u>177</u>
<u>Qualités de l'Eloquence judiciaire,</u>	<u>ibid.</u>
<u>Différence du Barreau ancien et du Bar-</u>	
<u>reau moderne,</u>	<u>180</u>

ARTICLE I.

Barreau ancien.

	Page.
<i>Analyse du Plaidoyer de Cicéron pour le poète Archias,</i>	182

ARTICLE II.

Barreau moderne.

§ I. ^{er} <i>Analyse du Plaidoyer de Cochin , contre la dame de Bruix,</i>	189
§ II. <i>Des Mémoires,</i>	198
§ III. <i>Des Consultations,</i>	199
§ IV. <i>Des Rapports de procès,</i>	ibid.

Orateurs du Barreau.

<i>Lysias,</i>	200
<i>Eschine,</i>	ibid.
<i>Démosthène,</i>	201
<i>Cicéron,</i>	202
<i>Lemaître,</i>	203
<i>Patru,</i>	ibid.
<i>Le Normand,</i>	ibid.
<i>Cochin,</i>	204
<i>D'Aguesseau,</i>	ibid.
<i>Séguier,</i>	205
<i>Péllisson,</i>	ibid.
<i>Lally-Tolendal,</i>	206
<i>Beaumarchais,</i>	207

CHAPITRE IV.

	Page.
<i>Du Genre délibératif,</i>	208
<i>Caractère distinctif de ce genre d'éloquence,</i>	209
<i>Devoir de l'Orateur à cet égard,</i>	ibid.

ARTICLE I.

<i>Du Discours politique,</i>	210
<i>§ I.^{er} De l'Eloquence politique chez les Grecs,</i>	211
<i>Analyse de la première Philippique de Démosthène,</i>	ibid.
<i>§ II. Eloquence politique chez les Romains,</i>	219
<i>Analyse du discours de Cicéron pour la loi Manilia,</i>	ibid.
<i>§ III. De l'Eloquence politique chez les Français,</i>	233
<i>Analyse du Discours de Maury sur la Constitution civile du Clergé,</i>	ibid.

ARTICLE II.

<i>Harangues militaires,</i>	242
<i>Eloquence de la chaire, ou Discours sacrés,</i>	245
<i>Qualités nécessaires à l'Orateur de la chaire,</i>	248
<i>Combien d'espèces de Discours sacrés ?</i>	248
<i>Du Sermon,</i>	ibid.
<i>Du Prône,</i>	255

Orateurs dans le Genre délibératif.

	Page.
<i>Démosthène,</i>	255
<i>Cicéron,</i>	257
<i>Orateurs de ce genre chez les Français,</i>	259

Orateurs sacrés.

<i>Saint Justin,</i>	260
<i>Saint Clément, d'Alexandrie,</i>	ibid.
<i>Origène,</i>	261
<i>Saint Basile,</i>	ibid.
<i>Saint Grégoire de Nazianze,</i>	ibid.
<i>Saint Jean-Chrysostôme,</i>	262
<i>Tertullien,</i>	263
<i>Saint Ambroise,</i>	ibid.
<i>Saint Augustin,</i>	ibid.
<i>Bourdaloue,</i>	264
<i>Bossuet,</i>	265
<i>Massillon,</i>	266
<i>La Rue,</i>	267
<i>Neuville,</i>	ibid.
<i>Ségaud,</i>	ibid.
<i>Poule,</i>	268

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

111 3071581





